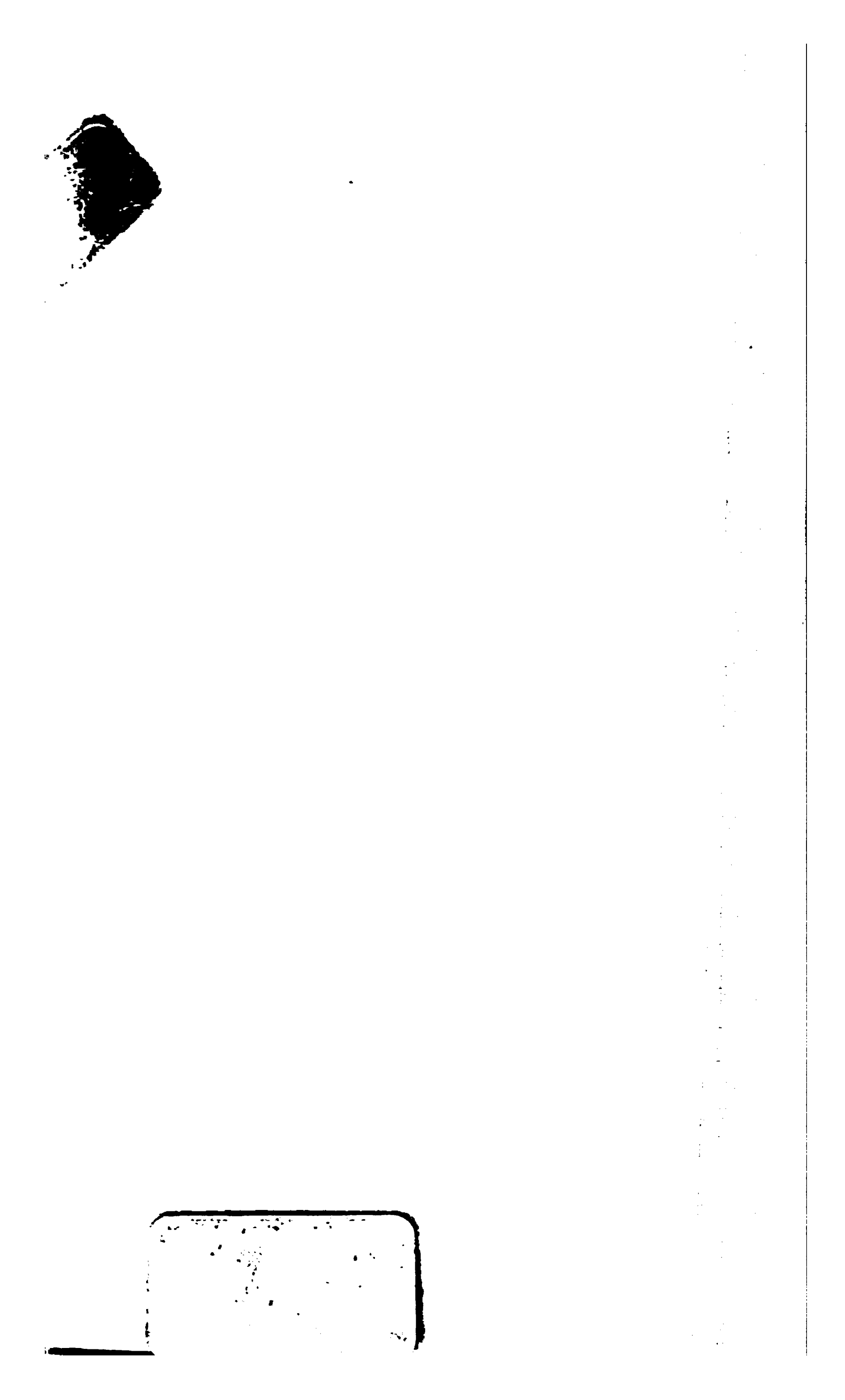




COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

14

TOME QUATORZIEME.

14

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

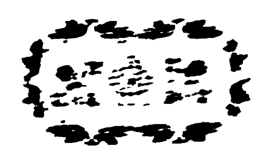
DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève.

TOME QUATORZIEME.

Contenant le IVe. Volume des *Mélanges*.

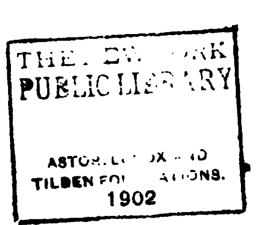


A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

MÉLANGES.

TOME QUATRIEME.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus le malheur de vouloir parler au public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire, & j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, & souvent n'entendant point mon Auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées; mais si je n'en ai point fait un général sur son esprit, j'ai rempli mon but; car je ne cherchois pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

Ce n'est donc ici qu'un travail d'Ecolier, j'en conviens, & je ne le donne que pour tel: ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai, j'en conviens encore; un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux, & avant que d'avoir une bonne traduction complete, il faut supporter encore bien des thêmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction: quiconque en sent assez la difficulté pour pouvoir la vaincre, persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite, est bientôt tenté d'aller seul.

C. CORNELII TACITI
HISTORIARUM
LIBER I.

INitium mihi operis Ser. Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem DCC. & XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dum res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Postquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur;

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

JE commencerai cet ouvrage par le ſecond Conſulat de *Galba* & l'unique de Vinius. Les 720 premieres années de Rome ont été décrites par divers Auteurs avec l'éloquence & la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut ſe donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies diſparurent. L'ignorance des affaires d'une République devenue étrangere à ſes Citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manieres ; tout fut loué ou blâmé par paſſion, ſans égard pour la poſtérité : mais en démêlant les vues de ces Ecrivains, elle ſe prêtera plus

quippe adulationi fœdum crimem ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem noſtram à Veſpaſiano inchoatam, à Tito auctam, à Domitiano longiùs provectam non abnuerim; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, & ſine odio dicendus eſt. Quòd ſi vita ſuppeditet, principatum divi Nervæ, & imperium Trajani, uberiorem ſecurioremque materiam ſenectuti ſepoſui: rarâ temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet.

Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta proſperæ, in Oriente; adverſæ, in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, & ſtatim amiſſa; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes, nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota

volontiers aux traits de l'envie & de la satire qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la basse adulation qui marque la servitude & rebute par sa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal : Vespasien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens; mais un historien qui se consacre à la vérité doit parler sans amour & sans haine. Que s'il me reste assez de vie, je réserve pour ma vieillesse la riche & paisible matiere des regnes de Nerva & de Trajan; rares & heureux tems où l'on peut penser librement, & dire ce que l'on pense !

J'entreprends une histoire pleine de catastrophes, de combats, de séditions, terrible même durant la paix. Quatre Empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangeres & la plupart mixtes. Des succès en orient, des revers en occident, des troubles en Illyrie; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise & d'abord abandonnée; les Sarmates & les Sueves commençant à se montrer; les Daces

etiam propè Parthorum arma falsi Neronis ludibrio. Jam verò Italia novis cladibus, vel post longam sæculorum seriem repetitis, afflicta. Haustæ aut obrutæ urbes fecundissimæ Campaniæ oræ. Urbs incendiis vastata, consumptis antiquissimis delubris, ipso Capitolio civium manibus incenso. Pollutæ cerimoniæ; magna adulteria; plenum exsiliis mare; infecti cædibus scopuli; atrocius in urbe sævitum. Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, & ob virtutes certissimum exitium. Nec minus præmia delatorum invisa quàm scelera: cùm alii sacerdotia & consulatus ut spolia adepti, procurationes alii & interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio & terrore. Corrupti in dominos servi, in patronos liberti: & quibus deerat inimicus, per amicos oppressi.

illustrés par de mutuelles défaites; les Parthes joués par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes; l'Italie, après les malheurs de tant de siecles, en proie à de nouveaux désastres dans celui-ci; des Villes écrasées ou consumées dans les fertiles régions de la Campanie; Rome dévastée par le feu, les plus anciens temples brûlés; le Capitole même livré aux flammes par les mains des Citoyens; le culte profané, des adulteres publics, les mers couvertes d'exilés, les Isles pleines de meurtres; des cruautés plus atroces dans la capitale où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, & où le plus irrémissible étoit la vertu. Les délateurs, non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits; les uns faisoient trophée du Sacerdoce & du Consulat dépouilles de leurs victimes, d'autres tout-puissans tant au-dedans qu'au-dehors, portant par-tout le trouble, la haine & l'effroi: les maîtres trahis par leurs esclaves, les patrons par leurs affranchis; & pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

Non tamen adeò virtutum ſterile ſæculum, ut non & bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, ſecutæ maritos in exſilia conjuges, propinqui audentes, conſtantes generi, contumax etiam adverſus tormenta ſervorum fides. Supremæ clarorum virorum neceſſitates, ipſa neceſſitas fortiter tolerata, & laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum caſus, cælo terrâque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præſagia, læta, triſtia, ambigua, manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magiſve juſtis judiciis approbatum eſt, non eſſe curæ deis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.

Ceterùm antequam deſtinata componam, repetendum videtur, qualis ſtatus urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modò caſus eventuſque rerum, qui plerumque,

Ce fiecle fi fertile en crimes ne fut pourtant pas fans vertus. On vit des meres accompagner leurs enfans dans leur fuite, des femmes fuivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des efclaves mêmes à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adverfités, porter & quitter la vie avec une confiance digne de nos peres. A ces multitudes d'évenemens humains fe joignirent les prodiges du Ciel & de la Terre. les fignes tirés de la foudre, les préfages de toute efpece, obfcurs ou manifeftes, finiftres ou favorables. Jamais les plus triftes calamités du Peuple Romain, jamais les plus juftes jugemens du Ciel ne montrerent avec tant d'évidence que fi les Dieux fongent à nous, c'eft moins pour nous conferver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matiere, pour développer les caufes des évenemens qui femblent fouvent l'effet du hazard, il convient d'expofer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, & ce qu'il y avoit de fain & de

fortuiti ſunt, ſed ratio etiam cauſſæque noſcantur.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe apud patres, aut populum, aut urbanum militem, ſed omnes legiones duceſque, conciverat. Evulgato imperii arcano, poſſe principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, uſurpatâ ſtatim libertate, licentiùs ut erga principem novum & abſentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, & magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum & exulum, in ſpem erecti. Plebs ſordida & circo ac theatris ſueta, ſimul deterrimi ſervorum, aut qui adeſis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæſti & rumorum avidi.

corrompu dans toutes les régions du monde.

Après les premiers transports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non - seulement au Sénat, parmi le Peuple & les Bandes prétoriennes, mais entre tous les Chefs & dans toutes les Légions. Le secret de l'Empire étoit enfin dévoilé & l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la capitale. Mais le Sénat ivre de joie se pressoit, *sous un nouveau Prince encore éloigné*, d'abuser de la liberté qu'il venoit d'usurper. Les principaux de l'ordre équestre n'étoient gueres moins contens. La plus saine partie du peuple qui tenoit aux grandes maisons, les cliens, les affranchis des proscrits & des exilés se livroient à l'espérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque & des Théatres, les esclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient & ne cherchoient que des troubles.

Miles urbanus longo Cæſarum ſacramento imbutus, & ad deſtituendum Neronem arte magis & impulſu, quam ſuo ingenio traductus, poſtquam neque dari donativum ſub nomine Galbæ promiſſum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à legionibus factum; pronus ad novas res, ſcelere inſuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium ſibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipſo conatu oppreſſus. Sed quamvis capite defectionis ablato; manebat pleriſque militum conſcientia; nec deerant ſermones, ſenium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim & militari famâ celebrata ſeveritas ejus, angebat coaſpernantes veterem diſciplinam, atque ita XIIII. annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Acceſſit Galbæ vox pro Republica honeſta, ipſi anceps, legi à ſe militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

La

La milice de Rome de tout tems attachée aux Césars, & qui s'étoit laissée porter à déposer Néron plus à force d'art & de sollicitations que de son bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba, jugeant, de plus, que les services & les récompenses militaires auroient moins lieu durant la paix, & se voyant prévenue dans la faveur du Prince par les Légions qui l'avoient élu, se livroit à son penchant pour les nouveautés, excitée par la trahison de son Préfet Nymphidius qui aspiroit à l'Empire. Nymphidius périt dans cette entreprise; mais après avoir perdu le chef de la sédition, ses complices ne l'avoient pas oubliée, & glosoient sur la vieillesse & l'avarice de Galba. Le bruit de sa sévérité militaire, autrefois si louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient souffrir l'ancienne discipline, & quatorze ans de relâchement sous Néron leur faisoient autant aimer les vices de leurs Princes que jadis ils respectoient leurs vertus. On répandoit aussi ce mot de Galba qui eût fait honneur à un Prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par son hu-

Invalidum ſenem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignaviſſimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant. Tardum Galbæ iter & cruentum, interfectis Cingonio Varrone conſule deſignato, & Petronio Turpiliano conſulari; ille ut Nymphidii ſocius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefenſi, tamquam innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infauſtus omine, atque ipſis etiam qui occiderant, formidoloſus. Inductâ legione Hiſpanâ, remanente eâ quam è claſſe Nero conſcripſerat, plena urbs exercitu inſolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britanniâ & Illyrico, quos idem Nero electos præmiſſoſque ad clauſtra Caſpiarum, & bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

meur. Je sais choisir mes soldats & non les acheter.

Vinius & Lacon, l'un le plus vil & l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, & la haine de leurs forfaits retomboit sur son indolence. Cependant Galba venoit lentement & ensanglantoit sa route. Il fit mourir Varron Consul désigné, comme complice de Nymphidius, & Turpilien Consulaire, comme Général de Néron. Tous deux, exécutés sans avoir été entendus & sans forme de procès, passerent pour innocens. A son arrivée, il fit égorger par milliers les soldats désarmés; présage funeste pour son regne & de mauvais augure même aux meurtriers. La Légion qu'il amenoit d'Espagne, jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la Ville de nouvelles troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre & d'Illyrie, choisis & envoyés par Néron aux portes Caspiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, & qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vin-

Forte congruerat, ut Clodii Macri & Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, juſſu Galbæ : Capitonem in Germaniâ, cùm ſimilia cœptaret, Cornelius Aquinus & Fabius Valens legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ & libidine fœdum ac maculoſum, ita cogitatione rerum novarum abſtinuiſſe : ſed à legatis bellum ſuadentibus, poſtquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compoſitum ultrò : & Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs ſcrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobaſſe. Ceterùm utraque cædes ſiniſtrè accepta : & inviſo ſemel principe, ſeu benè ſeu malè facta premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus ſubitis avidæ, & tamquam apud ſenem feſtinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè

dex. Tous gens à beaucoup entreprendre, ſans chef encore, mais prêts à ſervir le premier audacieux.

Par haſard, on apprit dans ce même tems les meurtres de Macer & de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'Intendant Garucianus ſur l'avis certain de ſes mouvemens en Afrique, & l'autre commençant auſſi à remuer en Allemagne, fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinus & Valens Lieutenans-généraux. Pluſieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour ſon avarice & pour ſa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ſes Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre, avoient ainſi couvert leur crime, & que Galba, ſoit par légéreté, ſoit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi qu'il en ſoit, ces aſſaſſinats firent un mauvais effet; car, ſous un Prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puiſſans à la Cour, y

gravia, non æquè excusata. Ipsa ætas Galbæ, & irrisui & fastidio erat, assuetis juventæ Neronis, & imperatores formâ ac decore corporis (ut est mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tantâ multitudine, habitus animorum fuit. E provinciis, Hispaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, &, pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, super memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono Romanæ civitatis, & in posterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac suas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculosissimum in tantis viribus, soliciti & irati superbiâ recentis victoriæ, & metu, tamquam alias partes fovissent. Tardè à Nerone desciverant;

vendoient tout ; les esclaves ardens à profiter d'une occasion passagere, se hâtoient sous un vieillard d'assouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent sans les excuser de même : il n'y avoit pas jusqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la risée & le mépris du peuple, accoutumé à la jeunesse de Néron, & à ne juger des Princes que sur la figure.

Telle étoit à Rome la disposition d'esprit la plus générale chez une si grande multitude. Dans les Provinces, Rufus, beau parleur, & bon chef en tems de paix, mais sans expérience militaire, commandoit en Espagne. Les Gaules conservoient le souvenir de Vindex & des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, & de plus, la suppression des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voisines des armées d'Allemagne, & l'on en priva même plusieurs de leur territoire ; ce qui leur fit supporter avec un double dépit leurs propres pertes & les graces faites à autrui. Mais où le dan-

nec ſtatim pro Galbâ Verginius; an imperare voluiſſet dubium : delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occiſum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per ſimulationem amicitiæ : quem non remitti, atque etiam reum eſſe, tamquam ſuum crimen accipiebant.

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum ſpernebat, ſenectâ ac debilitate pedum invalidum, ſine conſtantiâ, ſine auctoritate : ne quieto quidem milite, regimen; adeò furentes infirmitate retinentis ultrò etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs ſine conſulari fuere : donec, miſſu Galbæ, Vitellius aderat, cenſoris Vitellii ac

ger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne fieres de leur récente victoire, & craignant le blâme d'avoir favorisé d'autres partis ; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine ; Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba, &, s'il étoit douteux qu'il eût aspiré à l'Empire, il étoit sûr que l'armée le lui avoit offert : ceux mêmes qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton, ne laissoient pas de murmurer de sa mort. Enfin Verginius ayant été rappellé sous un faux-semblant d'amitié, les troupes privées de leur Chef, le voyant retenu & accusé, s'en offensoient comme d'une accusation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne, Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine se soutenir, & qui n'avoit ni autorité, ni fermeté, étoit méprisé de l'armée qu'il commandoit ; & ses soldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par sa foiblesse, ne connoissoient plus de frein. Les Légions de la basse Allemagne resterent long-tems sans Chef

ter consulis filius. Id satis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non sanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentiùs egerunt: seu quia procul, & Oceano divisæ; seu, crebris expeditionibus, doctæ hostem potiùs odisse. Quies & Illyrico: quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adissent. Sed longis spatiis discreti exercitus, quod saluberrimum est ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miscebantur.

Oriens adhuc immotus. Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir secundis adversisque juxtà famosus. Insignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat; mox atteritis opibus, lubrico statu, suspectâ etiam Claudii iracundiâ in secretum Asiæ repositus, tam propè ab exsule fuit, quàm postea

consulaire ; enfin Galba leur donna Vitellius dont le pere avoit été Censeur & trois fois Consul ; ce qui parut suffisant. Le calme régnoit dans l'armée d'Angleterre, & parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les Légions qui la composoient furent celles qui se comporterent le mieux, soit à cause de leur éloignement & de la mer qui les enfermoit, soit que leurs fréquentes expéditions leur apprissent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paisible, quoique ses Légions appellées par Néron eussent, durant leur séjour en Italie, envoyé des députés à Verginius. Mais ces armées, trop séparées pour unir leurs forces & mêler leurs vices, furent, par ce salutaire moyen, maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célebre dans les succès & dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre Légions. Ambitieux dès sa jeunesse, il s'étoit lié aux Grands ; mais bientôt voyant sa fortune dissipée, sa personne en danger, & suspectant la colere du Prince, il s'alla cacher en Asie,

à principe. Luxuriâ, induſtriâ, comitate, arrogantiâ, malis boniſque artibus mixtus; nimiæ voluptates, cùm vacaret: quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, ſecreta malè audiebant. Sed apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens: & cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. Bellum Judaicum Flavius Veſpaſianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus adminiſtrabat. Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miſerat, ut ſuo loco memorabimus. Occultâ lege fati, & oſtentis ac reſponſis deſtinatum Veſpaſiano liberiſque ejus imperium, poſt fortunam credidimus.

Ægyptum copiaſque quibus coërceretur, jam inde à divo Auguſto, equites Romani obtinent loco regum. Ita viſum expedire, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, ſuperſtitione, ac laſ-

auffi près de l'exil qu'il fut enfuite du rang fuprême. Uniffant la molleffe à l'activité, la douceur & l'arrogance, les talens bons & mauvais, outrant la débauche dans l'oifiveté, mais ferme & courageux dans l'occafion; eftimable en public, blâmé dans fa vie privée; enfin fi féduifant, que fes inférieurs, fes proches ni fes égaux ne pouvoient lui réfifter; il lui étoit plus aifé de donner l'Empire que de l'ufurper. Vefpafien choifi par Néron faifoit la guerre en Judée avec trois Légions, & fe montra fi peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite fon fils pour lui rendre hommage & cultiver fes bonnes graces, comme nous dirons ci-après. Mais leur deftin fe cachoit encore, & ce n'eft qu'après l'événement qu'on a remarqué les fignes & les oracles qui promettoient l'Empire à Vefpafien & à fes enfans.

En Egypte, c'étoit aux Chevaliers Romains, au lieu des Rois, qu'Augufte avoit confié le commandement de la province & des troupes; précaution qui parut néceffaire dans un pays abondant en

civiâ discordem & mobilem, inscìam legum, ignaram magistratuum domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejusdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contentæ qualicumque principe, post experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, & quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipsa in primis Italia, cuicumque servitio expositæ, in pretium belli cessuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum status, cùm Ser. Galba iterum, Titus Vinius consules, inchoavere annum sibi ultimum, Reipublicæ propè supremum.

Paucis post Kalendas Januarias diebus; Pompeii Propinqui procuratoris, è Belgicâ litteræ afferuntur, superioris Germaniæ legiones, ruptâ sacramenti reverentiâ, imperatorem alium flagitare, &

bled, d'un abord difficile, & dont le peuple changeant & superstitieux ne respecte ni magistrats ni loix. Alexandre, Egyptien, gouvernoit alors ce Royaume. L'Afrique & ses Légions, après la mort de Macer, ayant souffert la domination particuliere, étoient prêtes à se donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, & toutes les Nations qui n'obéissoient qu'à des Intendans, se tournoient pour ou contre selon le voisinage des armées & l'impulsion des plus puissans. *Les Provinces sans défense*, & *sur-tout l'Italie*, n'avoient pas même le choix de leurs fers & n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain, quand Galba, Consul pour la deuxieme fois, & Vinius son collegue, commencerent leur derniere année & presque celle de la République.

I

Au commençement de Janvier, on reçut avis de Propinquus, Intendant de la Belgique, que les Légions de la Germanie supérieure, sans respect pour leur serment, demandoient un autre Empe-

ſenatui ac Populo Rømano arbitrium eligendi permittere, quo ſeditio mollius acciperetur. Maturavit ea res conſilium Galbæ, jam pridem de adoptione ſecum & cum proximis agitantis. Non ſanè crebrior totâ civitate ſermo per illos menſes fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquendi, dein feſſâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut Reipublicæ amor: multi occultâ ſpe; prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitioſis rumoribus deſtinabant, etiam in T. Vinii odium; qui in dies quanto potentior, eodem actu inviſior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipſa Galbæ facilitas intendebat: cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.

Potentia principatus diviſa in T. Vinium conſulem, & Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quam annulis donatum

reur,

teur, & que pour rendre leur révolte moins odieuse, elles consentoient qu'il fût élu par le Sénat & le Peuple Romain. Ces nouvelles accélérerent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même & avec ses amis, & dont le bruit étoit grand depuis quelque tems dans toute la ville, tant par la licence des nouvellistes, qu'à cause de l'âge avancé de Galba. La raison, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre; mais la multitude passionnée nommant tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun son protecteur ou son ami, consultoit uniquement ses desirs secrets ou sa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puissant, devenoit plus odieux en même mesure; car, comme sous un maître infirme & crédule, les fraudes sont plus profitables & moins dangereuses, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui mesuroient leur ambition sur leur fortune.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Consul Vinius & Lacon, Préfet du Prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba, & qui ayant reçu l'anneau,

equestri nomine Martianum vocitabant. Hi discordes, & rebus minoribus sibi quisque tendentes, circa consilium eligendi successoris in duas factiones scindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus consensu non tam unum aliquem fovebant, quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil silentio transmittentium : quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac socer destinabantur. Credo & Reipublicæ curam subisse, frustra à Nerone translatæ, si apud Othonem relinqueretur ; namque Otho pueritiam incuriosè, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus. Eoque jam Poppæam Sabinam principale scortum, ut apud conscium libidinum deposuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox suspectum in eâdem Poppæâ in provinciam Lusitaniam specie legationis seposuit. Otho, comiter administratâ provinciâ, primus in partes transgressus, nec segnis, & donec bellum fuit, inter præsentes splendidissimus, spem adoptionis statim conceptam, acrius in dies rapiebat : faventibus plerisque militum,

portoit, dans l'ordre équeftre, le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en difcorde, & jufques dans les moindres chofes, ne confultant chacun que fon intérêt, formoient deux factions pour le choix du fucceffeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus & Lacon s'uniffoient pour le rejetter, fans en préférer un autre. Le Public, qui ne fait rien taire, ne laiffoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon & de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius & d'Othon, l'une veuve & l'autre garçon; mais je crois qu'occupé du bien de l'Etat, Galba jugeoit qu'autant eût valu laiffer à Néron l'Empire, que de le donner à Othon. En effet, Othon négligé dans fon enfance, emporté dans fa jeuneffe, fe rendit fi agréable à Néron par l'imitation de fon luxe, que ce fut à lui, comme affocié à fes débauches, qu'il confia Poppée, la principale de fes courtifanes, jufqu'à ce qu'il fe fût défait de fa femme Octavie; mais le foupçonnant d'abufer de fon dépôt, il le relégua en Lufitanie, fous le nom de Gou-

pronâ in eum aulâ Neronis ut similem.

Sed Galba, post nuntios Germanicæ seditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quònam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confisus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii transigit. Adhibitoque super Vinium, ac Laconem, Mario Celso consule designato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de sua senectute, Pisonem Licinianum accersiri jubet: seu propriâ dilectione, sive, ut quidam tradiderunt, Lacone instante; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Pisone amicitia: sed callidè ut ignotum fovebat, & prof-

verneur. Othon ayant adminiſtré ſa Province avec douceur, paſſa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; & tant que la guerre dura, s'étant diſtingué par ſa magnificence, il conçut tout d'un coup l'eſpoir de ſe faire adopter; eſpoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des Gens de guerre, que par celle de la Cour de Néron, qui comptoit le retrouver en lui.

Mais ſur les premieres *nouvelles* de la ſédition d'Allemagne, & avant que d'avoir rien d'aſſuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba ſur les lieux où tomberoit l'effort des armées & la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminerent à ſe donner un collegue à l'Empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui reſter à prendre. Ayant donc aſſemblé avec Vinius & Lacon, Celſus, Conſul déſigné, & Geminus, Préfet de Rome, après quelques diſcours ſur ſa vieilleſſe, il fit appeller Piſon ſoit de ſon propre mouvement, ſoit ſelon quelques-uns, à l'inſtigation de Lacon,

pera de Pisone fama consilio ejus fidem addiderat. Piso M. Crasso & Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, & æstimatione rectâ severus, deterius interpretantibus tristior habetur. Ea pars morum ejus, quo suspectior solicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba apprehensâ Pisonis manu, in hunc modum locutus fertur. *Si te privatus, lege curiata apud Pontifices, ut moris est, adoptarem; & mihi egregium erat tunc, Pompeii & M. Crassi sobolem in penates meos adsciscere; & tibi insigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ adjecisse. Nunc me deorum hominumque consensu ad imperium vocatum, præclara indoles tua, & amor patriæ impulit, ut principatum, de quo majores nostri armis certabant, bello adeptus, quiescenti offeram exemplo divi Augusti, qui sororis filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes suos, postremò Tiberium Neronem*

qui, par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Pison ; & le portant adroitement sans paroître y prendre intérêt, étoit secondé par la bonne opinion publique. Pison, fils de Crassus & de Scribonia, tous deux d'illustres maisons, suivoit les mœurs antiques ; homme austere à le juger équitablement, triste & dur selon ceux qui tournent tout en mal, & dont l'adoption plaisoit à Galba, par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Pison par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette maniere : « Si, comme particulier, je vous adop» tois, selon l'usage, par-devant les Pon» tifes, il nous seroit honorable, à moi, » d'admettre dans ma famille un descen» dant de Pompée & de Crassus ; à vous, » d'ajouter à votre noblesse celle des mai» sons Lutatienne & Sulpicienne. Mainte» nant, appellé à l'Empire, du consente» ment des Dieux & des hommes, l'a» mour de la Patrie & votre heureux » naturel me portent à vous offrir au sein » de la paix ce pouvoir suprême que la » guerre m'a donné, & que nos ancêtres

privignum, in proximo sibi fastigio collocavit. Sed Augustus in domo successorem quæsivit ; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut socios belli non habeam : sed neque ipse imperium ambitione accepi, & judicii mei documentum sint, non meæ tantùm necessitudines, quas tibi post posui, sed & tuæ. Est tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, nisi tu potior esses. Ea ætas tua, quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit : ea vita, in quâ nihil præteritum excusandum habeas. Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant : quia miseriæ tolerantur felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis : sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectus venenum, sua cuique utilitas. Etiam ego ac tu simplicissimè inter nos hodie loquimur ; ceteri, libentiùs cum fortunâ nostrâ, quam nobiscum. Nam suadere principi quod oporteat, multi laboris : assentatio erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

» se sont disputés par les armes. C'est ainsi
» que le grand Auguste mit au premier
» rang après lui, d'abord son neveu Mar-
» cellus, ensuite Agrippa son gendre,
» puis ses petits-fils, & enfin Tibere fils
» de sa femme : mais Auguste choisit
» son successeur dans sa maison ; je choi-
» sis le mien dans la République ; non
» que je manque de proches ou de com-
» pagnons d'armes ; mais je n'ai point
» moi-même brigué l'Empire ; & vous
» préférer à mes parens & aux vôtres,
» c'est montrer assez mes vrais sentimens.
» Vous avez un frere illustre, ainsi que
» vous, votre aîné, & digne du rang où
» vous montez, si vous ne l'étiez encore
» plus. Vous avez passé sans reproche
» l'âge de la jeunesse & des passions. Mais
» vous n'avez soutenu jusqu'ici que la
» mauvaise fortune ; il vous reste une
» épreuve plus dangereuse à faire en ré-
» sistant à la bonne : car l'adversité déchire
» l'ame ; mais le bonheur la corrompt.
» Vous aurez beau cultiver toujours avec
» la même constance l'amitié, la foi, la
» liberté, qui sont les premiers biens
» de l'homme ; un vain respect les écar-

Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus eram, à quo Respublica inciperet. Nunc eò necessitatis jampridem ventum est, ut nec mea senectus conferre plus Populo Romano possit, quàm successorem, nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, & Caio, & Claudio, unius familiæ quasi hereditas fuimus : loco libertatis erit, quod eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam generari & nasci à principibus, fortuitum, nec ultrà æstimatur : adoptandi judicium integrum ; & si velis eligere, consensu monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie tumentem, non

» tera malgré vous. Les flatteurs vous » accableront de leurs fausses caresses, » poison de la vraie amitié, & chacun ne » songera qu'à son intérêt. Vous & moi, » nous parlons aujourd'hui l'un à l'autre » avec simplicité; mais tous s'adresseront » à notre fortune plutôt qu'à nous; car » on risque beaucoup à montrer leur de- » voir aux Princes, & rien à leur per- » suader qu'ils le sont.

» Si la masse immense de cet empire » eût pu garder d'elle-même son équili- » bre, j'étois digne de rétablir la Répu- » blique; mais depuis long-tems les cho- » ses en sont à tel point, que tout ce » qui reste à faire en faveur du Peuple » Romain, c'est, pour moi, d'employer » mes derniers jours à lui choisir un » bon maître, & pour vous, d'être tel » durant tout le cours des vôtres. Sous » les Empereurs précédens l'Etat n'étoit » l'héritage que d'une seule famille; par » nous le choix de ses chefs lui tiendra » lieu de liberté; après l'extinction des » Jules & des Claudes l'adoption reste » ouverte au plus digne. Le droit du

Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione; sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello, & ab æstimantibus asciti, cum invidiâ quamvis, egregii erimus. Ne tamen territus fueris, si duæ legiones in hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi: & auditâ adoptione, desinam videri senex, quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque semper desiderabitur: mihi ac tibi providendum est, ne etiam à bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, & impletum est omne consilium, si te bene elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa dominorum domus, & ceteri servi: sed imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. Et Galba quidem, hæc ac talia, tamquam principem faceret, ceteri tamquam cum facto loquebantur.

» sang & de la naissance ne mérite au-
» cune estime & fait un Prince au ha-
» zard : mais l'adoption permet le choix
» & la voix publique l'indique. Ayez
» toujours sous les yeux le sort de Né-
» ron, fier d'une longue suite de Césars;
» ce n'est ni le pays désarmé de Vin-
» dex, ni l'unique Légion de Galba,
» mais son luxe & ses cruautés qui nous
» ont délivrés de son joug, quoiqu'un
» Empereur proscrit fût alors un événe-
» ment sans exemple. Pour nous que la
» guerre & l'estime publique ont éle-
» vés, sans mériter d'ennemis, n'espé-
» rons pas n'en point avoir : mais après
» ces grands mouvemens de tout l'Uni-
» vers, deux Légions émues doivent peu
» vous effrayer. Ma propre élévation
» ne fut pas tranquille, & ma vieillesse,
» la seule chose qu'on me reproche, dis-
» paroîtra devant celui qu'on a choisi
» pour la soutenir. Je sais que Néron
» sera toujours regretté des méchans;
» c'est à vous & à moi d'empêcher qu'il
» ne le soit aussi des gens de bien. Il
» n'est pas tems d'en dire ici davantage
» & cela seroit superflu si j'ai fait en

Pisonem ferunt statim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati, aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de se moderatus, nihil in vultu habituque mutatum : quasi imperare posset magis, quàm vellet. Consultatum inde, pro rostris, an in senatu, an in castris adoptio nuncuparetur. Iri in castra placuit : honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione & ambitu malè acquiri, ita per bonas artes

» vous un bon choix. La plus ſimple & » la meilleure regle à ſuivre dans votre » conduite, c'eſt de chercher ce que vous » auriez approuvé ou blâmé ſous un » autre Prince. Songez qu'il n'en eſt pas » ici comme des Monarchies où une » ſeule famille commande & tout le » reſte obéit, & que vous allez gouver- » ner un Peuple qui ne peut ſupporter » ni une ſervitude extrême ni une en- » tiere liberté ». Ainſi parloit Galba en homme qui fait un ſouverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un ſouverain déjà fait.

On dit que de toute l'aſſemblée qui tourna les yeux ſur Piſon, même de ceux qui l'obſervoient à deſſein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaiſir ou de trouble. Sa réponſe fut reſpectueuſe envers ſon Empereur & ſon pere, modeſte à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans ſon air & dans ſes manieres; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra enſuite ſi la cérémonie de l'adoption ſe feroit devant

haud ſpernendum. Circumſteterat interim palatium publica exſpectatio magni ſecreti impatiens, & malè coërcitam famam ſupprimentes augebant.

Quartum Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua & fulgura & cœleſtes minæ ultra ſolitum turbaverant. Obſervatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quo minus in caſtra pergeret: contemptorem talium ut fortuitorum, ſeu quæ fato manent, quamvis ſignificata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari à ſe Piſonem, more divi Auguſti, & exemplo militari, quo vir virum legeret, pronuntiat: ac ne diſſimulata ſeditio in majus crederetur, ultrò aſſeverat, quartam & duo viceſimam legiones, paucis ſeditionis auctoribus, non

le

le Peuple, au Sénat, ou dans le Camp. On préféra le Camp pour faire honneur aux troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le Peuple environnoit le Palais impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en secret, & dont le bruit s'augmentoit encore par les vains efforts qu'on faisoit pour l'étouffer.

Le dix de Janvier le jour fut obscurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres & de signes extraordinaires du courroux céleste. Ces présages, qui jadis eussent rompu les Comices ne détournerent point Galba d'aller au Camp. Soit qu'il les méprisât comme des choses fortuites, soit que les prenant pour des signes réels il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc assemblés en grand nombre, il leur dit dans un discours grave & concis, qu'il adoptoit Pison à l'exemple d'Auguste, & suivant l'usage militaire qui laisse aux Généraux le choix

ultra verba ac voces erraſſe, & brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurioneſque, & proximi militum, grata auditu reſpondent; per ceteros mæſtitia ac ſilentium, tamquàm uſurpatam etiam in pace donativi neceſſitatem, bello perdidiſſent. Conſtat potuiſſe conciliari animos quantulacumque parci ſenis liberalitate. Nocuit antiquus rigor & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus.

Inde apud ſenatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites ſermo: Piſonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effuſius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obſequio privatas ſpes agitantes, ſine pu-

de leurs Lieutenans. Puis, de peur que ſon ſilence au ſujet de la ſédition ne la fît croire plus dangereuſe, il aſſura fort que n'ayant été formée dans la quatrieme & la dix-huitieme Légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures & des paroles, & que dans peu tout ſeroit pacifié. Il ne mêla dans ſon diſcours ni flatteries ni promeſſes. Les Tribuns, les Centurions & quelques ſoldats voiſins applaudirent, mais tout le reſte gardoit un morne ſilence ſe voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'auſtere parſimonie de ce vieillard eût pu lui concilier les eſprits. Sa perte vint de cette antique roideur, & de cet excès de ſévérité qui ne convient plus à notre foibleſſe.

De-là s'étant rendu au Sénat, il n'y parla ni moins ſimplement, ni plus longuement qu'aux ſoldats. La harangue de Piſon fut gracieuſe & bien reçue; pluſieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins avec plus d'af-

blicâ curâ. Nec aliud ſequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem & cædem fuit) dictum à Piſone in publico, factumve.

Crebrioribus in dies Germanicæ defectionis nuntiis, & facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm triſtia ſunt; cenſuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos; agitatum ſecreto, num & Piſo proficiſceretur, majore prætextu: illi auctoritatem ſenatus, hic dignationem Cæſaris laturus. Placebat & Laconem prætorii præfectum ſimul mitti. Is conſilio interceſſit. Legati quoque (nam ſenatus electionem Galbæ permiſerat) fœdâ inconſtantiâ nominati, excuſati, ſubſtituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel ſpes impulerat.

fectation, & le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes, sans aucun souci de celui de l'Etat. Durant les quatre jours suivans qui furent l'intervalle entre l'adoption & la mort de Pison, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, & la facilité avec laquelle les mauvaises nouvelles s'accréditoient à Rome, engagerent le Sénat à envoyer une députation aux Légions révoltées; & il fut mis secrétement en délibération, si Pison ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majesté impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon, Préfet du Prétoire, fût aussi du voyage; mais il s'en excusa. Quant aux Députés, le Sénat en ayant laissé le choix à Galba, on vit, par la plus honteuse inconstance, des nominations, des refus, des substitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, selon l'espoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta scrutantibus justissimum visum est, inde repeti, ubi inopiæ caussa erat. Bis & vicies mille sestertium donationibus Nero effuderat. Appellari singulos jussit, decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ super portiones erant: iisdem erga aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cùm rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri, aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum manerent. Exactioni XXX. equites Romani præpositi, novum officii genus, & ambitu ac numero onerosum: ubique hasta, & sector, & inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donasset Nero, quàm quibus abstulisset. Exauctorati per eos dies tribuni, è prætorio Antonius Taurus, & Antonius Naso: ex urbanis cohortibus, Æmylius Pacensis: è vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, sed metus initium: tamquam per artem & formidinem singuli pellerentur, omnibus suspectis.

Enſuite il fallut chercher de l'argent; &, tout bien peſé, il parut très-juſte que l'Etat eût recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons verſés par Néron montoient à plus de ſoixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixiemes de ce qu'ils avoient reçu, & dont à peine leur reſtoit-il l'autre dixieme partie : car, également avides & diſſipateurs, & non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conſervé, au lieu de terres & de revenus, que les inſtrumens ou les vices qui avoient acquis & conſumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent prépoſés au recouvrement ; nouvelle magiſtrature, onéreuſe par les brigues & par le nombre. On ne voyoit que ventes, huiſſiers ; & le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laiſſoit pas de ſe réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis auſſi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même tems, Taurus & Naſon Tribuns prétoriens, Pacenſis Tribun des milices bourgeoiſes & Fronto Tribun du guet ayant été caſſés, cet exemple ſervit moins à contenir les

Interea Othonem, cui compositis rebus nulla spes, omne in turbido consilium, multa simul exstimulabant : luxuria etiam principi onerosa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Pisonem invidia. Fingebat & metum, quo magis concupisceret. *Prægravem se Neroni fuisse; nec Lusitaniam rursus aut alterius exsilii honorem expectandum : suspectum semper invisumque dominantibus, qui proximus destinaretur. Nocuisse id sibi apud senem principem : magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, & longo exsilio efferatum. Occidi Othonem posse; proin agendum audendumque, dum Galbæ auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset. Opportunos magnis conatibus transitus rerum : nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, oblivione apud posteros, vel gloriâ distingui. Ac si nocentem innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri esse, meritò perire.*

Officiers qu'à les effrayer, & leur fit craindre qu'étant tous suspects, on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe qui l'eût été, même à des Princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irriter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron lui-même? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie ou ailleurs? Les Souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance & de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, & avant que Pison fût affermi? Les tems de crise sont ceux où

Non erat Othonis mollis & corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque corruptiùs, quàm in privatâ domo habiti, aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia ceterasque regnorum libidines, avido talium, si auderet, ut sua ostentantes; quiescenti, ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, & clarum Othoni annum observatione siderum affirmant, genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostrâ & vetabitur semper, & retinebitur. Multos secreta Poppææ mathematicos, pessimum principalis matrimonii instrumentum, habuerant: è quibus Ptolomæus Othoni in Hispaniâ comes, cùm super-

conviennent les grands efforts, & c'eſt une erreur de temporiſer quand les délais ſont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'eſt la loi de la nature ; mais la poſtérité les diſtingue par la gloire ou l'oubli. Que ſi le même ſort attend l'innocent & le coupable, il eſt plus digne d'un homme de courage de ne pas périr ſans ſujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers eſclaves & affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuſe pour une maiſon privée, en rappellant la magnificence du Palais de Néron, les adulteres, les fêtes nuptiales, & toutes les débauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par ſon indolence, & à lui s'il oſoit s'en emparer. Les Aſtrologues l'animoient encore en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuſe. Genre d'hommes fait pour leurrer les Grands, abuſer les ſimples, qu'on chaſſera ſans ceſſe de notre ville, & qui s'y maintiendra toujours.

ſuturum eum Neroni promiſiſſet, poſtquam ex eventu fides, conjecturâ jam & rumore, ſenium Galbæ, & juventam Othonis computantium, perſuaſerat fore, ut in imperium aſciſceretur. Sed Otho tamquam peritiâ, & monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentiùs obſcura credi. Nec deerat Ptolemæus, jam & ſceleris inſtinctor, ad quod facillimè ab ejuſmodi voto tranſitur.

Sed celeris cogitatio incertum an repens, ſtudia militum jam pridem ſpe ſucceſſionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in ſtationibus, vetuſtiſſimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatus, contubernales appellando, alios agnoſcere, quoſdam requirere, & pecuniâ aut gratiâ juvare: inſerendo ſæpiùs que-

Poppée en avoit ſecrétement employé pluſieurs qui furent l'inſtrument funeſte de ſon mariage avec l'Empereur. Ptolomée, un d'entre eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il ſurvivroit à Néron, & l'événement joint à la vieilleſſe de Galba, à la jeuneſſe d'Othon, aux conjectures & aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, ſuivant le penchant qu'a l'eſprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obſcurité même, prenoit tout cela pour de la ſcience & pour des avis du deſtin, & Ptolomée ne manqua pas, ſelon la coutume, d'être l'inſtigateur du crime dont il avoit été le Prophete.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il eſt certain qu'il cultivoit depuis long-tems les gens de guerre, comme eſpérant ſuccéder à l'Empire ou l'uſurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux Soldats par leur nom, &, comme ayant ſervi avec eux ſous Néron, les appellant *Camarades*, il reconnoiſſoit les uns, s'informoit des autres,

relas, & ambiguos de Galbâ ſermones; quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrociùs accipiebantur: cùm Campaniæ lacus & Achaiæ urbes claſſibus adire ſoliti, Pirenæum & Alpes, & immenſa viarum ſpatia, ægrè ſub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini; is mobiliſſimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigum, & in novas cupiditates præcipitem allicien-do, eò paulatim progreſſus eſt, ut per ſpeciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret; quam velut publicam largitionem, Otho, ſecretioribus apud ſingulos præmiis, intendebat; adeò animoſus corruptor, ut Cocceio Proculo ſpeculatori de

& les aidoit tous de ſa bourſe ou de ſon crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de diſcours équivoques ſur Galba, & de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes & agréables navigations de la Campanie & des Villes Grecques avec les longs & rudes trajets des Pyrénées & des Alpes, où l'on pouvoit à peine ſoutenir le poids de ſes armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus, ſéduiſant diverſement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les eſprits déjà échauffés des ſoldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon, l'on diſtribuoit cent ſeſterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour ſa part du feſtin; diſtribution que, ſous l'air d'une largeſſe publique, Othon ſoutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même ſi ardent à les corrompre, & la ſtupidité

parte finium cum vicino ambigenti, universum vicini agrum suâ pecuniâ emptum dono dederit : per socordiam præfecti, quem nota pariter & occulta fallebant.

Sed tum è libertis Onomastum futuro sceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Tesserarium speculatorum, & Veturium Optionem eorumdem perductos, postquam vario sermone callidos, audacesque cognovit, pretio & promissis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Suscepere duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & transtulerunt. In conscientiam facinoris pauci asciti, suspensos ceterorum animos, diversis artibus stimulant; primores militum, per beneficia Nymphidii ut suspectos : vulgus & ceteros, ira & desperatione dilati toties donativi; erant quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ accenderet; in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

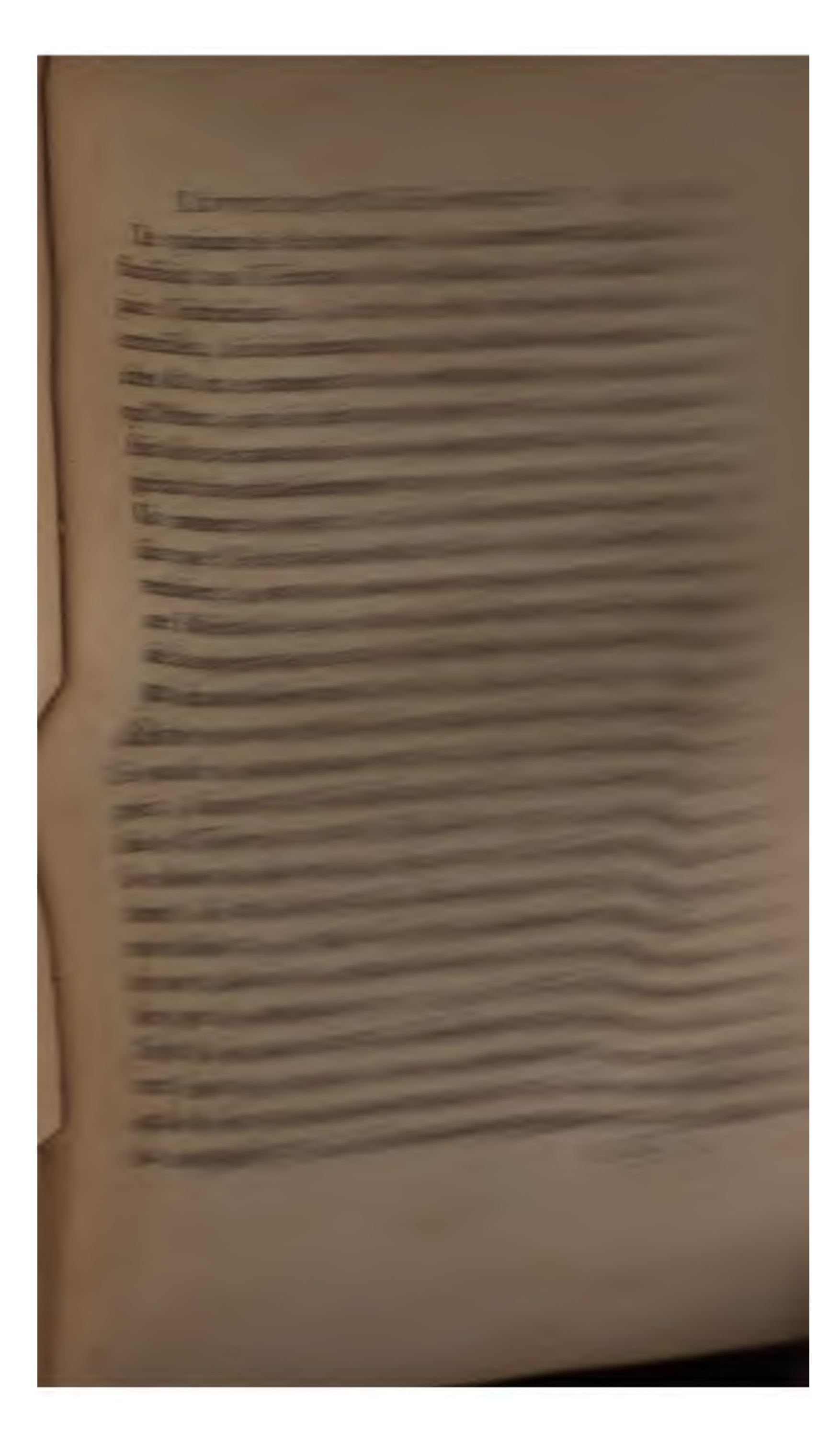
du Préfet qu'on trompoit jusques sous ses yeux fut si grande, que sur une dispute de Proculus lancier de la garde avec un voisin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voisin & le donna à Proculus.

Ensuite il choisit pour chef de l'entreprise qu'il méditoit Onomastus un de ses affranchis, qui, lui ayant amené Barbius & Veturius, tous deux bas officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen rusés & courageux, il les chargea de dons, de promesses, d'argent pour en gagner d'autres, & l'on vit ainsi deux manipulaires entreprendre & venir à bout de disposer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le secret, & tenant les autres en suspens, ils les excitoient par divers moyens; les chefs comme suspects par les bienfaits de Nymphidius, les soldats par le dépit de se voir frustrés du donatif si long-tems attendu: rappellant à quelques-uns le souvenir de Néron, ils rallumoient en eux le desir de l'ancienne licence: enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Infecit ea tabes legionum quoque & auxiliorum motas jam mentes, poſtquam vulgatum erat labare Germanici exercitus fidem. Adeoque parata apud malos ſeditio, etiam apud integros diſſimulatio fuit, ut poſtero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, niſi incerta noctis, & totâ urbe ſparſa militum caſtra, nec facilem inter temulentos conſenſum timuiſſent : non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis ſui ſanguine ſobrii parabant, ſed ne per tenebras, ut quiſque Pannonici vel Germanici exercitus militibus oblatus eſſet, ignorantibus pleriſque pro Othone deſtinaretur. Multa erumpentis ſeditionis indicia per conſcios oppreſſa ; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco eluſit, ignarus militarium animorum, conſiliique quamvis egregii, quod non ipſe afferret, inimicus, & adverſus peritos pervicax.

Si-tôt qu'on ſut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les eſprits déjà émus des Légions & des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés ſe trouverent ſi diſpoſés à la ſédition, & les bons ſi tiedes à la réprimer, que le quatorze de Janvier, Othon revenant de ſouper eût été enlevé, ſi l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées par toute la ville, & le peu d'accord qui regne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'Etat qui retint ceux qui méditoient à jeûn de ſouiller leurs mains dans le ſang de leur Prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obſcurité pour Othon par les ſoldats des armées de Hongrie & d'Allemagne qui ne le connoiſſoient pas. Les conjurés étoufferent pluſieurs indices de la ſédition naiſſante; & ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba, fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'eſprit des ſoldats, ennemi de tout bon conſeil qu'il n'avoit pas donné, & toujours réſiſtant à l'avis des Sages.

XVIII Kalend. Febr. ſacrificanti pro æde Apollinis Galbæ, haruſpex Umbricius triſtia exta, & inſtantes inſidias, ac domeſticum hoſtem prædicit : audiente Othone (nam proximus aſtiterat) idque ut lætum è contrario, & ſuis cogitationibus proſperum interpretante. Nec multo poſt libertus Onomaſtus nuntiat, exſpectari eum ab architecto & redemptoribus; quæ ſignificatio coeuntium jam militum, & paratæ conjurationis convenerat. Otho, cauſſam digreſſus requirentibus; cùm emi ſibi prædia vetuſtate ſuſpecta, eoque priùs exploranda finxiſſet, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad Miliarium aureum, ſub ædem Saturni pergit. Ibi tres & viginti ſpeculatores conſalutatum imperatorem, ac paucitate ſalutantium trepidum, & ſellæ feſtinanter impoſitum, ſtrictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere aggregantur, alii conſcientiâ, plerique miraculo : pars clamore & gladiis, pars ſilentio, animum ex eventu ſumpturi.



Stationem in caſtris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine ſubiti ſceleris, ac corrupta latiùs caſtra, ac ſi contra tenderet, exitium metuens, præbuit pleriſque ſuſpicionem conſcientiæ. Antepoſuere ceteri quoque tribuni centurioneſque præſentia dubiis & honeſtis. Isque habitus animorum fuit, ut peſſimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

Ignarus interim Galba & ſacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos : cùm affertur rumor rapi in caſtra, incertum quem ſenatorem, mox Othonem eſſe qui raperetur. Simul ex tota urbe, ut quiſque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora vero, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur conſultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio ſtationem agebat, nec

cris avec leurs armes, d'autres frappés du ſpectacle ſe diſpoſoient en ſilence à prendre conſeil de l'événement.

Le Tribun Martialis qui étoit de garde au camp, effrayé d'une ſi prompte & ſi grande entrepriſe, ou craignant que la ſédition n'eût gagné ſes ſoldats & qu'il ne fût tué en s'y oppoſant, fut ſoupçonné par pluſieurs d'en être complice. Tous les autres Tribuns & Centurions préférerent auſſi le parti le plus ſûr au plus honnête. Enfin, tel fut l'état des eſprits, qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait déteſtable, pluſieurs l'approuverent & tous le ſouffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de ſon ſacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on ſut enſuite être Othon. Auſſi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers, & à meſure qu'on les rencontroit, pluſieurs augmentoient le mal & d'autres l'exté-

per ipſum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis ſervabatur : Piſo pro gradibus domus vocatos, in hunc modum allocutus eſt. *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & ſive optandum hoc nomen ſive timendum erat, Cæſar aſcitus ſum : quo domus noſtræ aut Reipublicæ fato, in veſtrâ manu poſitum eſt; non quia, meo nomine, triſtiorem caſum paveam, ut qui adverſa expertus cum maximè, ducam ne ſecunda quidem minus diſcriminis habere : patris & ſenatus & ipſius imperii vicem doleo, ſi nobis aut perire hodie neceſſe eſt; aut, quod æquè apud bonos miſerum eſt, occidere. Solatium proximi motus habebamus, incruentam urbem & res ſine diſcordiâ tranſlatas. Proviſum adoptione videbatur, ut ne poſt Galbam quidem bello locus eſſet.*

nuoient, ne pouvant en cet inſtant même renoncer à la flatterie. On tint conſeil, & il fut réſolu que Piſon ſonderoit la diſpoſition de la cohorte qui étoit de garde au Palais, réſervant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus preſſans beſoins. Ayant donc aſſemblé les ſoldats devant les degrés du Palais, Piſon leur parla ainſi : « Compagnons, il y a » ſix jours que je fus nommé Céſar ſans » prévoir l'avenir & ſans ſavoir ſi ce » choix me ſeroit utile ou funeſte. C'eſt » à vous d'en fixer le ſort pour la Répu» blique & pour nous ; ce n'eſt pas que » je craigne pour moi - même, trop inſ» truit par mes malheurs à ne point » compter ſur la proſpérité. Mais je plains » mon Pere, le Sénat & l'Empire, en » nous voyant réduits à recevoir la mort » ou à la donner ; extrémité non moins » cruelle pour des gens de bien, tandis » qu'après les derniers mouvemens on ſe » félicitoit que Rome eût été exempte » de violence & de meurtres, & qu'on » eſpéroit avoir pourvu par l'adoption » à prévenir toute cauſe de guerre après » la mort de Galba.

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modestiæ ; neque enim relatu virtutum, in comparatione Othonis, opus est. Vitia, quibus solis gloriatur, evertêre imperium, etiam cùm amicum imperatoris ageret. Habitune & incessu ; an illo muliebri ornatu, mereretur imperium ? Falluntur, quibus luxuria specie liberalitatis imponit. Perdere iste sciet, donare nesciet. Stupra nunc, & comessationes, & feminarum cœtus, voluit animo ; hæc principatus præmia putat, quorum libido ac voluptas, penes ipsum sit ; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quæsitum bonis artibus exercuit. Galbam consensus generis humani ; me Galba, consentientibus vobis, Cæsarem dixit. Si Respublica, & senatus, & populus, vana nomina sunt : vestrâ, commilitones, interest, ne imperatorem pessimi faciant.

» Je ne vous parlerai ni de mon nom
» ni de mes mœurs ; on a peu besoin de
» vertus pour se comparer à Othon. Ses
» vices, dont il fait toute sa gloire,
» ont ruiné l'Etat quand il étoit ami du
» Prince. Est-ce par son air, par sa dé-
» marche, par sa parure efféminée qu'il
» se croit digne de l'Empire ? On se
» trompe beaucoup, si l'on prend son
» luxe pour de la libéralité. Plus il saura
» perdre, & moins il saura donner. Dé-
» bauches, festins, attroupemens de fem-
» mes, voilà les projets qu'il médite, &,
» selon lui, les droits de l'Empire, dont la
» volupté sera pour lui seul, la honte &
» le déshonneur pour tous ; car jamais
» souverain pouvoir acquis par le crime
» ne fut vertueusement exercé. Galba fut
» nommé César par le genre-humain, &
» je l'ai été par Galba de votre consen-
» tement : Compagnons, j'ignore s'il vous
» est indifférent que la République, le
» Sénat & le Peuple ne soient que de
» vains noms, mais je sais au moins qu'il
» vous importe que des scélérats ne vous
» donnent pas un Chef.

Legionum ſeditio adverſum duces ſuos audita eſt aliquando : veſtra fides famaque illæſa ad hunc diem manſit ; & Nero quoque vos deſtituit, non vos Neronem. Minus XXX. transfugæ & deſertores, quos centurionem aut tribunum ſibi eligentes nemo ferret imperium aſſignabunt ? Admittitis exemplum ? & quieſcendo commune crimen facitis ? Tranſcendet hæc licentia in provincias : & ad nos ſcelerum exitus, bellorum ad vos pertinebunt. Nec eſt plus quod pro cæde principis, quàm quod innocentibus datur ; ſed proinde à nobis donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore accipietis.

Dilapſis ſpeculatoribus, cetera cohors nòn aſpernata concionantem, ùt turbidis rebus evenit, forte magis, & nonnullo adhuc conſilio, parat ſigna, quod poſtea

» On a vu quelquefois des Légions » ſe révolter contre leurs Tribuns. Juſ- » qu'ici votre gloire & votre fidélité » n'ont reçu nulle atteinte, & Néron lui- » même vous abandonna plutôt qu'il » ne fut abandonné de vous. Quoi ! ver- » rons-nous une trentaine au plus de dé- » ſerteurs & de transfuges à qui l'on ne » permettroit pas de ſe choiſir ſeulement » un Officier, faire un Empereur ? Si » vous ſouffrez un tel exemple, ſi vous » partagez le crime en le laiſſant commet- » tre, cette licence paſſera dans les pro- » vinces; nous périrons par les meurtres » & vous par les combats, ſans que la » ſolde en ſoit plus grande pour avoir » égorgé ſon Prince, que pour avoir » fait ſon devoir : mais le donatif n'en » vaudra pas moins reçu de nous pour le » prix de la fidélité, que d'un autre pour » le prix de la trahiſon ».

Les Lanciers de la garde ayant diſpa- ru, le reſte de la cohorte, ſans paroître mépriſer le diſcours de Piſon ſe mit en devoir de préparer ſes Enſeignes plutôt

creditum eſt, inſidiis & ſimulatione. Miſſus & Celſus Marius ad electos Illyrici exercitus, Vipſanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno & Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites è Libertatis atrio accerſerent. Legioni claſſicæ diffidebat, infeſtæ ob cædem commilitonum, quos primo ſtatim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in caſtra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, ſi incipiens adhuc & nondum adulta ſeditio melioribus conſiliis flecteretur. Tribunorum Subrium & Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coercent, exarmantque : quia non ordine militiæ, ſed è Galbæ amicis, fidus principi ſuo, & deſciſcentibus ſuſpectior erat. Legio claſſica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celſum infeſtis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, & placatis animis, quòd eos à Nerone Alexandriam præmiſſos, atque inde rurſus longâ navigatione ægros, impenſiore curâ Galba refovebat. Univerſa jam plebs palatium implebat, mixtis ſervitiis, & diſſono cla-

par hazard, &, comme il arrive en ces momens de trouble, sans trop savoir ce qu'on faisoit, que par une feinte insidieuse comme on la cru dans la suite. Celsus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipsanius. On ordonna aux Primipilaires Serenus & Sabinus d'amener les soldats Germains du Temple de la liberté. On se défioit de la Légion marine, aigrie par le meurtre de ses soldats que Galba avoit fait tuer à son arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrinus & Longinus, allerent au Camp Prétorien pour tâcher d'étouffer la sédition naissante, avant qu'elle eût éclaté. Les soldats menacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité & désarmé, parce qu'il n'avoit pas passé par les grades militaires & qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus suspect aux rebelles. La Légion de mer ne balança pas à se joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie présentant à Celsus la pointe des armes, ne voulurent point l'écouter. Mais les Troupes d'Allemagne hésiterent long-tems, n'ayant pas encore recouvré leurs forces

more, cædem Othonis & conjuratorum exſilium poſcentium, ut ſi in circo ac theatro ludicrum aliquod poſtularent. Neque illis judicium aut veritas : quippe eodem die diverſa pari certamine poſtulaturis : ſed tradito more, quemcumque principem adulandi, licentiâ acclamationum, & ſtudiis inanibus.

Interim Galbam duæ ſententiæ diſtinebant. Titus Vinius *manendum intra domum, opponenda ſervitia, firmandos aditus, non eumdem ad iratos cenſebat : daret malorum pænitentiæ, daret bonorum conſenſui ſpatium ; ſcelera impetu, bona conſilia morâ valeſcere. Denique eundi ultrò ſi ratio ſit, eamdem mox facultatem : regreſſus, ſi pæniteat, in alienâ poteſtate.*

&

& ayant perdu toute mauvaise volonté, depuis que revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie, où Néron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni soin, ni dépense pour les rétablir. La foule du Peuple & des Esclaves qui durant ce tems remplissoient le Palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon & l'exil des conjurés; comme ils auroient demandé quelque scene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zele excitât des clameurs, qui changerent d'objet dès le même jour, mais par l'usage établi d'enivrer chaque Prince d'acclamations effrénées & de vaines flatteries.

Cependant Galba flottoit entre deux avis: celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les Esclaves, rester dans le Palais, & en barricader les avenues; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laisser le tems aux révoltés de se repentir & aux fideles de se rassurer; que si la promptitude convient aux forfaits, le tems favorise les bons desseins, qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit nécessaire, mais qu'on

Feſtinandum ceteris videbatur, antequam creſceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui furtim digreſſus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc & ſegnitia terentium tempus, imitari Principem diſcat. Non exſpectandum, ut compoſitis caſtris, forum invadat, & proſpectante Galbâ Capitolium adeat: dum egregius imperator, cum fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum cludit, obſidionem nimirum toleraturus. Et præclarum in ſervis auxilium, ſi conſenſus tantæ multitudinis, & quæ plurimum valet, prima indignatio langueſcat. Proinde intuta, quæ indecora: vel ſi cadere neceſſe ſit, occurrendum diſcrimini. Id Othoni invidioſius, & ipſis honeſtum.* Repugnantem huic ſententiæ Vinium, Laco minaciter invaſit, ſtimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

n'étoit pas sûr d'avoir celle du retour au besoin.

Les autres jugeoient qu'en se hâtant de prévenir le progrès d'une sédition foible encore & peu nombreuse, on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus profiteroit, pour apprendre à représenter, de tout le tems qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vînt s'emparer de la place & monter au Capitole aux yeux même de Galba, tandis qu'un si grand capitaine & ses braves amis renfermés dans les portes & le seuil du Palais, l'inviteroient pour ainsi dire, à les assiéger? Quel secours pouvoit-on se promettre des esclaves, si on laissoit refroidir la faveur de la multitude & sa premiere indignation, plus puissante que tout le reste? D'ailleurs, disoient-ils, le parti le moins honnête est aussi le moins sûr, & dût-on succomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher, Othon en sera plus odieux & nous en aurons plus d'honneur. Vinius résistant à cet avis fut me-

Nec diutiùs Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Præmissus tamen in castra Piso, ut juvenis magno nomine, recenti favore, & infensus T. Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem, vagus primùm & incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam, & vidisse affirmabant; credula fama, inter gaudentes, & incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falso vulgaverint.

Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plausus & immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum,

nacé par Lacon à l'inſtigation d'Icelus, toujours prêt à ſervir ſa haine particuliere aux dépens de l'Etat.

Galba ſans héſiter plus long-tems choiſit le parti le plus ſpécieux. On envoya Piſon le premier au camp, appuyé du crédit que devoient lui donner ſa naiſſance, le rang auquel il venoit de monter & ſa colere contre Vinius, véritable ou ſuppoſée telle par ceux dont Vinius étoit haï & que leur haine rendoit crédules. A peine Piſon fut parti, qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague & incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux menſonges importans, il ſe trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui perſuaderent aiſément tous ceux qui s'en réjouiſſoient ou qui s'en ſoucioient peu. Mais pluſieurs crurent que ce bruit étoit répandu & fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Ce fut alors que les applaudiſſemens & l'empreſſement outré gagnant plus haut qu'une Populace imprudente, la plupart

posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem querentes. Ignavissimus quisque, (& ut res docuit) in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces : nemo scire, & omnes affirmare ; donec inopiâ veri, & consensu errantium victus, sumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore sistens, sellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Atticus speculator, cruentum gladium ostentans, occisum à se Othonem exclamavit : & Galba, *Commilito*, inquit, *quis jussit ?* insigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversus blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in castris omnium mentes, tantusque ardor, ut non contenti agmine & corporibus, in suggestu, in

des Chevaliers & des Sénateurs, rassurés & sans précaution forcerent les portes du Palais & courant au devant de Galba, se plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches &, comme l'effet le prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles & braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils savoient le moins que, faute d'avis certains, & vaincu par ces clameurs Galba prit une cuirasse, & n'étant ni d'âge, ni de force à soutenir le choc de la foule, se fit porter dans sa chaise. Il rencontra sortant du Palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui montrant son glaive tout sanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade*, lui dit Galba, *qui vous l'a commandé?* Vigueur singuliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, & qui ne se laissoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces!

Dans le camp les sentimens n'étoient plus douteux ni partagés, & le zele des soldats étoit tel que, non contens

quo paulo antè aurea Galbæ ſtatua fuerat, medium inter ſigna Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri inſuper præpoſitos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, & tumultu, & exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis ſegni adulatione vocibus, ſed ut quemque affluentium militum aſpexerant, prehenſare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire ſacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oſcula, & omnia ſerviliter pro dominatione.

Poſtquam univerſa claſſiariorum legio ſacramentum ejus accepit, fidens viribus, & quos adhuc ſingulos exſtimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo caſtrorum ita cœpit.

d'environner Othon de leurs corps & de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des enseignes & des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni Tribuns, ni Centurions, ne pouvoient approcher & les simples soldats crioient qu'on prît garde aux officiers. On n'entendoit que clameurs, tumulte, exhortations mutuelles. Ce n'étoient pas les tiedes & les discordantes acclamations d'une populace qui flatte son maître; mais tous les soldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embrassés tout armés, amenés devant lui & après leur avoir dicté le serment, ils recommandoient l'Empereur aux troupes & les troupes à l'Empereur. Othon de son côté, tendant les bras, saluant la multitude, envoyant des baisers, n'omettoit rien de servile pour commander.

Enfin après que toute la Légion de mer lui eût prêté le serment, se confiant en ses forces, & voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta sur le rempart du camp & leur tint ce discours.

Quis ad vos processerim commilitones dicere non possum : quia nec privatum me vocare sustineo, princeps à vobis nominatus ; nec principem, alio imperante. Vestrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi Romani in castris, an hostem habeatis. Auditisne, ut pœna mea & supplicium vestrum simul postulentur ? adeò manifestum est, neque perire nos, neque salvos esse, nisi unà, posse. Et cujus levitatis est Galba, tam fortasse promisit : ut qui nullo exposcente, tot millia innocentissimorum militum trucidaverit. Horror animum subit, quoties recordor feralem introitum, & hanc solam Galbæ victoriam, cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auspiciis urbem ingressus, quam gloriam ad principatum attulit, nisi occisi Obultronii Sabini, & Cornelii Marcelli in Hispaniâ, Bervichilonis in Galliâ, Fontei Capitonis in Germaniâ, Clodii Macri in Africâ, Cingonii in viâ, Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris ? Quæ usque provincia, quæ castra sunt, nisi cruenta & maculata ? aut, ut ipse prædicat, emendata & correcta ? Nam quæ alii scelera, hic remedia vocat :

« Compagnons, j'ai peine à dire sous
» quel titre je me présente en ce lieu:
» car élevé par vous à l'Empire, je ne
» puis me regarder comme particulier,
» ni comme Empereur tandis qu'un au-
» tre commande, & l'on ne peut savoir
» quel nom vous convient à vous-mê-
» mes, qu'en décidant, si celui que vous
» protégez est le chef, ou l'ennemi du
» peuple Romain. Vous entendez que
» nul ne demande ma punition, qui ne
» demande aussi la vôtre, tant il est cer-
» tain que nous ne pouvons nous sau-
» ver ou périr qu'ensemble, & vous
» devez juger de la facilité avec laquelle
» le clément Galba a peut-être déjà pro-
» mis votre mort, par le meurtre de
» tant de milliers de soldats innocens,
» que personne ne lui demandoit. Je fré-
» mis en me rappellant l'horreur de son
» entrée & de son unique victoire, lors-
» qu'aux yeux de toute la ville, il fit
» décimer les prisonniers supplians qu'il
» avoit reçus en grace. Entré dans Rome
» sous de tels auspices, qu'elle gloire
» a-t-il acquise dans le gouvernement,
» si ce n'est d'avoir fait mourir Sabinus

dum falsis nominibus, severitatem pro sævitiâ, parsimoniam pro avaritiâ, supplicia & contumelias vestras, disciplinam appellat. Septem à Neronis fine menses sunt, & jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, & Vatinii, & Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ grassatus esset T. Vinius, si ipse imperasset; nunc & subjectos nos habuit tamquam suos, & viles ut alienos. Una illa domus sufficit donativo, quod vobis nunquam datur, & quotidie exprobratur.

Ac ne qua saltem in successore Galbæ spes esset, accersit ab exsilio, quem tristitiâ &

» & Marcellus en Espagne, Chilon dans
» les Gaules, Capiton en Allemagne,
» Macer en Afrique, Cingonius en rou-
» te, Turpilien dans Rome, & Nym-
» phidius au camp? Quelle armée ou
» quelle province si reculée, sa cruauté
» n'a-t-elle point souillée & déshono-
» rée, ou selon lui lavée & purifiée
» avec du sang? Car traitant les crimes
» de remedes & donnant de faux noms
» aux choses, il appelle la barbarie sé-
» vérité, l'avarice économie, & disci-
» pline tous les maux qu'il vous fait
» souffrir. Il n'y a pas sept mois que
» Néron est mort, & Icelus a déjà plus
» volé que n'ont fait Elius, Polyclete,
» & Vatinius. Si Vinius lui-même eût
» été Empereur, il eût gouverné avec
» moins d'avarice & de licence, mais il
» nous commande comme à ses sujets &
» nous dédaigne comme ceux d'un autre.
» Ses richesses seules suffisent pour ce
» donatif qu'on vous vante sans cesse &
» qu'on ne vous donne jamais.

» Afin de ne pas même laisser d'espoir
» à son successeur, Galba a rappellé

avaritiâ sui simillimum judicabat. Vidistis, commilitones, notabili tempestate, etiam deos infaustam adoptionem aversantes. Idem senatus, idem populi Romani animus est. Vestra virtus expectatur, apud quos omne honestis consiliis robur, & sine quibus, quamvis egregia invalida sunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum voco : omnium militum arma nobiscum sunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, sed detinet. Cùm vos aspexerit, cùm signum meum acceperit, hoc solum erit certamen, quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari nisi peractum.

Aperiri deinde armamentarium jussit. rapta statim arma, sine more & ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius insignibus suis distingueretur. Miscentur auxi-

» d'exil un homme qu'il jugeoit avare
» & dur comme lui. Les Dieux vous
» ont avertis par les signes les plus évi-
» dens, qu'ils désapprouvoient cette élec-
» tion : le Sénat & le Peuple Romain,
» ne lui sont pas plus favorables ; mais
» leur confiance est toute en votre cou-
» rage ; car vous avez la force en main
» pour exécuter les choses honnêtes,
» & sans vous les meilleurs desseins ne
» peuvent avoir d'effet. Ne croyez pas
» qu'il soit ici question de guerres ni
» de périls, puisque toutes les troupes
» sont pour nous, que Galba n'a qu'une
» cohorte en toge, dont il n'est pas le
» chef mais le prisonnier, & dont le
» seul combat à votre aspect & à mon
» premier signe, va être à qui m'aura le
» plutôt reconnu. Enfin ce n'est pas le
» cas de temporiser dans une entreprise
» qu'on ne peut louer qu'après l'exé-
» cution ».

Aussi-tôt ayant fait ouvrir l'Arsenal, tous coururent aux armes sans ordre, sans regle, sans distinction des Enseignes prétoriennes & des légionnaires, de l'écu-

liaribus, galeis ſcutisque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, ſibi quiſque dux & inſtigator : & præcipuum peſſimorum incitamentum, quod boni mærebant.

Jam exterritus Piſo fremitu crebreſcentis ſeditionis, & vocibus in urbem uſque reſonantibus, egreſſum interim Galbam & foro appropinquantem aſſecutus erat; jam Marius Celſus haud læta retulerat: cùm alii in palatium redire, alii Capitolium petere, plerique roſtra occupanda cenſerent, plures tantùm ſententiis aliorum contradicerent; utque evenit in conſiliis infelicibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitaſſe Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, ſive ut pœnâ ejus animos militum mulceret, ſeu conſcium Othonis credebat, ad poſtremum vel odio. Hæſitationem attulit tempus ac locus, quia initio cædis orto, difficilis modus : & turbavere conſilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.

des

des auxiliaires & du bouclier romain. Et ſans que ni Tribun ni Centurion s'en mêlât, chaque ſoldat devenu ſon propre officier s'animoit & s'excitoit lui-même à mal faire, par le plaiſir d'affliger les gens de bien.

Déjà Piſon, effrayé du frémiſſement de la ſédition croiſſante & du bruit des clameurs qui retentiſſoit juſques dans la ville, s'étoit mis à la ſuite de Galba qui s'acheminoit vers la place : déjà, ſur les mauvaiſes nouvelles apportées par Celſus, les uns parloient de retourner au Palais, d'autres d'aller au Capitole, le plus grand nombre d'occuper les roſtres. Pluſieurs ſe contentoient de contredire l'avis des autres, &, comme il arrive dans les mauvais ſuccès, le parti qu'il n'étoit plus tems de prendre ſembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'inſçu de Galba de faire tuer Vinius ; ſoit qu'il eſpérât adoucir les ſoldats par ce châtiment, ſoit qu'il le crût complice d'Othon, ſoit enfin par un mouvement de haine. Mais le tems & le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le ſang après

Agebatur huc illuc Galba, vario turbæ fluctuantis impulsu, completis undique basilicis ac templis, lugubri prospectu, neque populi aut plebis ulla vox ; sed attoniti vultus, & conversæ ad omnia aures ; non tumultus, non quies, quale magni metus, & magnæ iræ silentium est. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, & occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quasi Vologesen, aut Pacorum, avito Arsacidarum solio depulsuri, ac non imperatorem suum inermem & senem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aspectus, & imminentium templorum religio, & priores & futuri principes terruere, quo minus facerent scelus, cujus ultor est quisquis successit.

avoir commencé d'en répandre, l'effroi des ſurvenans, la diſperſion du cortege, & le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés ſi pleins de zele & d'ardeur, acheverent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà & là, Galba cédoit à l'impulſion des flots de la multitude qui, rempliſſant de toutes parts les Temples & les Baſiliques, n'offroit qu'un aſpect lugubre. Le peuple & les Citoyens, l'air morne & l'oreille attentive, ne pouſſoient point de cris : il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un ſilence qui marquoit à la fois la frayeur & l'indignation. On dit pourtant à Othon que le peuple prenoit les armes, ſur quoi il ordonna de forcer les paſſages & d'occuper les poſtes importans. Alors, comme s'il eût été queſtion, non de maſſacrer dans leur Prince un vieillard déſarmé, mais de renverſer Pacore ou Vologeſe du trône des Arſacides, on vit les ſoldats romains, écraſant le peuple, foulant aux pieds les Sénateurs, pénétrer dans la place à la courſe de leurs chevaux & à la pointe de leurs armes,

Viſo cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuiſſe tradunt) dereptam Galbæ imaginem ſolo afflixit. Eo ſigno manifeſta in Othonem omnium militum ſtudia, deſertum fugâ populi forum, diſtricta adverſus dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è ſellâ, ac provolutus eſt. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii ſuppliciter interrogaſſe, quid mali meruiſſet paucos dies exſolvendo donativo deprecatum. Plures obtuliſſe ultrò percuſſoribus jugulum, agerent ac ferirent, ſi ita è Republica videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percuſſore non ſatis conſtat; quidam Terentium Evocatum, alii Lecanium, crebrior fama tradidit Camurium xv. legionis militem, impreſſo gladio, jugulum ejus hauſiſſe. Ceteri crura brachiaque (nam pectus te-

ſans reſpecter le Capitole ni les temples des Dieux, ſans craindre les Princes préſens & à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enſeigne de l'eſcorte de Galba appellé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'Empereur & la jetta par terre. A l'inſtant tous les ſoldats ſe déclarent, le peuple fuit, quiconque héſite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de ſa chaiſe par l'effroi de ceux qui le portoient & fut d'abord enveloppé. On a rapporté diverſement ſes dernieres paroles, ſelon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns diſent qu'il demanda d'un ton ſuppliant, quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laiſſât quelques jours pour payer le donatif : mais pluſieurs aſſurent que, préſentant hardiment la gorge aux ſoldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient ſa mort utile à l'Etat. Les meurtriers écouterent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien ſu qui l'avoit tué : les uns nomment Terentius, d'au-

gebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate & ſævitiâ trunco jam corpori adjecta.

Titum inde Vinium invaſere; de quo & ipſo ambigitur, conſumpſerit ne vocem ejus inſtans metus, an proclamaverit, non eſſe ab Othone mandatum ut occideretur. Quod ſeu finxit formidine, ſeu conſcientiâ conjurationis confeſſus eſt: huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut conſcius ſceleris fuerit, cujus cauſſa erat; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus tranſverberatus.

Inſignem illâ die virum Sempronium Denſum ætas noſtra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galba cuſtodiæ Piſonis additus, ſtricto pugione occurrens armatis, & ſcelus exprobrans, ac modò

tres Lecanius ; mais le bruit commun est que Camurius soldat de la quinzieme Légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiqueterent cruellement les bras & les jambes, car la cuirasse couvroit la poitrine, & leur barbare férocité chargeoit encore de blessures un corps déjà mutilé.

On vint ensuite à Vinius, dont il est pareillement douteux si le subit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné sa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de sa crainte, ou plutôt l'aveu de sa trahison, sa vie & sa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cause.

On vit ce jour là dans Sempronius Densus, un exemple mémorable pour notre tems. C'étoit un Centurion de la Cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Pison. Il se jetta le poi-

manu, modò voce, vertendo in ſe percuſſores, quamquam vulnerato Piſoni effugium dedit. Piſo in ædem Veſtæ pervaſit, exceptusque miſericordiâ publici ſervi, & contubernio ejus abditus, non religione, nec cærimoniis, ſed latebrâ imminens exitium differebat; cùm advenere, miſſu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus, nuper à Galbâ civitate donatus, & Statius Murcus ſpeculator; à quibus protractus Piſo, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepiſſe, nullum caput tam inſatiabilibus oculis perluſtraſſe dicitur: ſeu tum primùm levata omni ſolicitudine mens, vacare gaudio cœperat, ſeu recordatio majeſtatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine triſti confuderat. Piſonis, ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus faſque credebat. Præfixa

gnard à la main au devant des ſoldats, en leur reprochant leur crime, & du geſte & de la voix attirant les coups ſur lui ſeul, il donna le tems à Piſon de s'échapper, quoique bleſſé. Piſon ſe ſauva dans le temple de Veſta, où il reçut aſyle par la piété d'un eſclave qui le cacha dans ſa chambre, précaution plus propre à différer ſa mort, que la Religion ni le reſpect des autels. Mais Florus ſoldat des Cohortes Britanniques, qui depuis long-tems avoit été fait Citoyen par Galba, & Statius Murcus lancier de la garde, tous deux particuliérement altérés du ſang de Piſon, vinrent de la part d'Othon, le tirer de ſon aſyle & le tuerent à la porte du temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaiſir à Othon, & l'on dit que ſes regards avides ne pouvoient ſe laſſer de conſidérer cette tête : ſoit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à ſe livrer à la joie, ſoit que ſon ancien reſpect pour Galba & ſon amitié pour Vinius, mêlant à ſa cruauté quelque image de triſteſſe, il ſe crût plus per-

contis capita gestabantur, inter signa cohortium juxta Aquilam legionis, certatim ostentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falsò, ut pulchrum & memorabile facinus jactabant. Plures quàm cxx. libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri & interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito principibus more, munimentum ad præsens; in posterum, ultionem.

Alium crederes senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cum præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum: quantoque magis falsa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum & minacem militum animum, voce vultuque temperans. Ma-

mis de prendre plaisir à la mort d'un concurrent & d'un ennemi. Les têtes furent mises chacune au bout d'une pique & portées parmi les Enseignes des Cohortes & autour de l'Aigle de la Légion. C'étoit à qui feroit parade de ses mains sanglantes, à qui, faussement ou non, se vanteroit d'avoir commis ou vu ces assassinats, comme d'exploits glorieux & mémorables. Vitellius trouva dans la suite plus de cent vingt placets de gens qui demandoient récompense pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher & mettre à mort, non pour honorer Galba, mais selon la maxime des Princes de pourvoir à leur sureté présente par la crainte des châtimens futurs.

Vous eussiez cru voir un autre Sénat & un autre Peuple. Tout accouroit au camp; chacun s'empressoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiser les mains d'Othon; moins le zele étoit sincere, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de son côté, ne rebutoit personne, mais des yeux & de la voix tâchoit d'adou-

rium Celsum consulem designatum, & Galbæ usque in extremas res amicum fidumque, ad supplicium expostulabant, industriæ ejus innocentiæque quasi malis artibus infensi. Cædis & prædarum initium & optimo cuique perniciem quæri apparebat, sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus, jubere jam poterat. Ita simulatione iræ, vinciri jussum, & majores pœnas daturum affirmans, præsenti exitio subtraxit.

Omnia deinde arbitrio militum acta: Prætorii præfectos sibi ipsi legere : Plotium Firmum è manipularibus quondam, tum vigilibus præpositum, & incolumi adhuc Galbâ partes Othonis secutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, suspectus consilia ejus fovisse. Ubi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis secuti, sub quo eamdem curam obtinuerat, plerisque Vespasianum fratrem in eo respicientibus. Fla-

tir l'avide férocité des ſoldats. Ils ne ceſſoient de demander le ſupplice de Celſus Conſul déſigné, & juſqu'à l'extrémité fidele ami de Galba. Son innocence & ſes ſervices étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien, & commencer les meurtres & le pillage. Mais Othon qui pouvoit commander des aſſaſſinats, n'avoit pas encore aſſez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celſus, affectant une grande colere, & le ſauva d'une mort préſente en feignant de le réſerver à des tourmens plus cruels.

Alors tout ſe fit au gré des ſoldats. Les prétoriens ſe choiſirent eux-mêmes leurs Préfets. A Firmus, jadis manipulaire, puis commandant du guet, & qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que ſon étroite familiarité avec Othon fit ſoupçonner d'avoir favoriſé ſes deſſeins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome, ils ſuivirent le ſentiment de Néron ſous lequel il avoit eu

gitatum, ut vacationes præstari centurionibus solitæ remitterentur. Namque gregarius miles, ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per commeatus, aut in ipsis castris vaga, dum mercedem centurioni exsolveret, neque modum oneris quisquam, neque genus quæstus pensi habebat. Per latrocinia & raptus, aut servilibus ministeriis, militare otium redimebant. Tum locupletissimus quisque miles, labore ac sævitiâ fatigari, donec vacationem emeret. Ubi sumptibus exhaustus, socordiâ insuper elanguerat, inops pro locuplete, & iners pro strenuo, in manipulum redibat; ac rursus alius atque alius, eâdem egestate ac licentiâ corrupti, ad seditionem & discordias, & ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, centurionum animos averteret, ex fisco suo vacationes annuas exsoluturum promisit : rem haud dubiè utilem, & à bonis postea principibus, perpetuitate disciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in insulam seponeretur, ab Evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiserat, confossus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadversum.

le même emploi ; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Vespasien son frere. Ils solliciterent l'affranchissement des tributs annuels que, sous le nom de congés à tems, les simples soldats payoient aux Centurions. Le quart des manipulaires étoit aux vivres ou dispersés dans le camp, & pourvu que le droit du Centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit sorte de vexation dont ils s'abstinssent, ni sorte de métier dont ils rougîssent. Du profit de leurs voleries & des plus serviles emplois, ils payoient l'exemption du service militaire, & quand ils s'étoient enrichis, les officiers les accablant de travaux & de peine les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuisés de dépense & perdus de mollesse ils revenoient au manipule pauvres & fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis & de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence & par la misere, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes & guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les soldats à leurs dépens,

Exacto per ſcelera die, noviſſimum malorum fuit lætitia. Vocat ſenatum prætor urbanus; certant adulationibus ceteri magiſtratus. Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia poteſtas, & nomen Auguſti, & omnes principum honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiſcuè jacta hæſiſſe animo ejus nemo ſenſit. Omiſiſſet offenſas, an diſtuliſſet, brevitate imperii in incerto fuit.

Otho, cruento adhuc foro, per ſtrages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora ſepul-

Othon

Othon promit de payer du fiſc les congés annuels; établiſſement utile, & depuis confirmé par tous les bons Princes pour le maintien de la diſcipline. Le Préfet Lacon, qu'on feignit de reléguer dans une iſle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Le comble des maux dans un jour ſi rempli de crimes, fut l'alégreſſe qui le termina. Le Préteur de Rome convoqua le Sénat, & tandis que les autres magiſtrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent, décernent à Othon la puiſſance tribunicienne, le nom d'Auguſte, & tous les honneurs des Empereurs précédens, tâchant d'effacer ainſi les injures dont ils venoient de le charger & auxquelles il ne parut point ſenſible. Que ce fût clémence ou délai de ſa part, c'eſt ce que le peu de tems qu'il a régné n'a pas permis de ſavoir.

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place enſanglantée des morts qui y étoient encore éten-

turæ, cremarique permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum & tricesimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero interfecerant. Ipse diù exsul, quatriduo Cæsar properatâ adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus est, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII. annos variis moribus egit. Pater illi è prætoriâ familiâ, maternus avus è proscriptis. Primâ militiâ infamis, Legatum Calvisium Sabinum habuerat: cujus uxor, malâ cupidine visendi situm castrorum, per noctem militari habitu ingressa, cùm vigilias & cetera militiæ munia eâdem lasciviâ tentasset, in ipsis principiis stuprum ausa, & criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur jussu C. Cæsaris oneratus catenis; mox mutatione temporum dimissus, cursu honorum inoffenso, legioni

tués, & permit qu'ils fussent brûlés & enterrés. Verania femme de Pison, Scribonianus son frere, & Crispine fille de Vinius, recueillirent leurs corps & ayant cherché les têtes, les racheterent des meurtriers, qui les avoient gardées pour les vendre.

Pison finit ainsi la trente-unieme année d'une vie, passée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ses freres avoient été mis à mort, Magnus par Claude & Crassus par Néron. Lui-même après un long exil, fut six jours César; & par une adoption précipitée, sembla n'avoir été préféré à son aîné, que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-sept ans, avec des mœurs inconstantes. Son pere étoit de famille prétorienne; son ayeul maternel fut au nombre des proscrits. Il fit avec infamie ses premieres armes sous Calvisius Sabinus Lieutenant-général, dont la femme, indécemment curieuse de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, & avec la même impudence parcourut les gardes & tous

post praeturam praepositus, probatusque; servili deinceps probro respersus est, tamquam scyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius postera die soli omnium Vinio fictilibus ministrari jussit. Sed Vinius, proconsulatu, Galliam Narbonensem severè integrèque rexit. Mox Galbae amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, & prout animum intendisset, pravus aut industrius, eâdem vi. Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Pisonis supremam voluntatem paupertas firmavit.

Galbae corpus diù neglectum, & licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexa-

les postes, après avoir commencé par souiller le lit conjugal ; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula : mais bientôt les révolutions des tems l'ayant fait délivrer, il monta sans reproche de grade en grade. Après sa préture il obtint avec applaudissement, le commandement d'une Légion ; mais se déshonorant derechef, par la plus servile bassesse, il vola une coupe d'or dans un festin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives, on servît le seul Vinius en vaisselle de terre. Il ne laissa pas de gouverner ensuite la Gaule Narbonnoise, en qualité de Proconsul avec la plus sévere intégrité. Enfin, devenu tout à coup ami de Galba, il se montra pompt, hardi, rusé, méchant, habile selon ses desseins, & toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à son testament, à cause de ses grandes richesses ; mais la pauvreté de Pison, fit respecter ses dernieres volontés.

Le corps de Galba, négligé longtems & chargé de mille outrages dans la

tum, dispensator Argius, è prioribus servis, humili sepulturâ in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas calonesque suffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galba fuerat) postera demum die repertum, & cremato jam corpori admixtum est. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & septuaginta annis; quinque principes prospera fortuna emensus, & alieno imperio felicior, quàm suo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes; ipsi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit: proconsul Africam moderatè: jam senior, citeriorem Hispaniam pari justitiâ continuit, major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

licence des ténebres, reçut une humble ſépulture dans ſes jardins particuliers, par les ſoins d'Argius ſon intendant & l'un de ſes plus anciens domeſtiques. Sa tête plantée au bout d'une lance & défigurée par les valets & goujats, fut trouvée le jour ſuivant, devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, & miſe avec ſon corps déjà brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba, après ſoixante & -treize ans de vie & de proſpérité ſous cinq Princes, & plus heureux ſujet que ſouverain. Sa nobleſſe étoit ancienne & ſa fortune immenſe : il avoit un génie médiocre, point de vices & peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation; ſans convoiter les richeſſes d'autrui, il étoit ménager des ſiennes, avare de celles de l'Etat. Subjugué par ſes amis & ſes affranchis, & juſte ou méchant par leur caractere, il laiſſoit faire également le bien & le mal, approuvant l'un & ignorant l'autre : mais un grand nom & le malheur des tems, lui faiſoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe en Germa-

Trepidam urbem, ac ſimul atrocitatem recentis ſceleris, ſimul veteres Othonis mores paventem, novus inſuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ ſuppreſſus, ut tantùm ſuperioris Germaniæ exercitum deſciviſſe crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non ſenatus modò & eques, quîs aliqua pars & cura Reipublicæ, ſed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia ſævæ pacis exempla, ſed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties ſuis exercitibus urbem, vaſtitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharſaliam, Philippos, & Peruſiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loque-

nie avec honneur, & s'étoit bien comporté dans le Proconſulat d'Afrique : devenu vieux, il gouverna l'Eſpagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut homme privé, il parut au-deſſus de ſon état, & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la conſternation que jetta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions & la crainte qu'y cauſoient les anciennes mœurs d'Othon, ſe joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laiſſant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'eſt alors qu'avec le Sénat & l'ordre équeſtre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même déploroit ouvertement la fatalité du ſort, qui ſembloit avoir ſuſcité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la molleſſe, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas ſeulement renaître les cruautés commiſes durant la paix, mais l'hor-

bantur. *Propè everſum orbem, etiam cùm de principatu inter bonos certaretur, ſed manſiſſe C. Julio, manſiſſe Cæſare Auguſto victore, imperium; manſuram fuiſſe, ſub Pompeio Brutoque Rempublicam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utraſque impias preces, utraque deteſtanda vota, inter duos, quorum bello ſolum id ſcires, deteriorem fore qui viciſſet.* Erant qui Veſpaſianum & arma Orientis augurarentur; &, ut potior utroque Veſpaſianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Veſpaſiano fama: ſolusque omnium ante ſe principum, in melius mutatus eſt.

reur des guerres civiles où Rome avoit été si souvent prise par ses propres troupes, l'Italie dévastée, les provinces ruinées. Pharsale, Philippes, Perouse, & Modene, ces noms célebres par la désolation publique revenoient sans cesse à la bouche. Le monde avoit été presque bouleversé quand des hommes dignes du souverain pouvoir se le disputerent. Jules & Auguste vainqueurs avoient soutenu l'Empire; Pompée & Brutus eussent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les Dieux, & quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies & des prieres sacrileges quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui songeoient à Vespasien & à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préférassent Vespasien aux deux autres, ils ne laissoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une source de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Vespasien étoit encore équivoque, car il est le seul parmi tant de

Nunc initia cauſſasque motus Vitelliani expediam. Cæſo cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædâ gloriâque exercitus, ut cui ſine labore ac periculo, ditiſſimi belli victoria eveniſſet, expeditionem & aciem, præmia quàm ſtipendia malebat : diùque infructuoſam & aſperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, & ſeveritate diſciplinæ, quam in pace inexorabilem diſcordiæ civium reſolvunt : paratis utrimque corruptoribus, & perfidiâ impunitâ. Viri, arma, equi, ad uſum & ad decus ſupererant. Sed ante bellum, centurias tantum ſuàs turmasque noverant : exercitus finibus provinciarum diſcernebantur. Tum adverſus Vindicem contractæ legiones, ſeque & Gallias ex pertæ, quærere rurſus arma, novasque diſcordias : nec ſocios ut olim, ſed hoſtes & victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, eaſdem partes ſecuta, ac tum acerrima inſtigatrix àdverſus Galbianos ; hoc enim nomen faſtidito Vindice indiderant. Igitur

Princes que le rang ſuprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant expoſer l'origine & les cauſes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite & la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire ſans danger & ſans peine venoit d'enrichir, fiere de ſa gloire & de ſon butin, & préférant le pillage à la paye ne cherchoit que guerres & que combats. Long-tems le ſervice avoit été infructueux & dur, ſoit par la rigueur du climat & des ſaiſons, ſoit par la ſévérité de la diſcipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des ſéducteurs & l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui ſauroit s'en ſervir & s'en illuſtrer, &, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparſes ſur les frontieres, chacun ne connoiſſoit que ſa compagnie & ſon bataillon, alors les Légions raſſemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles

Sequanis Æduisque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infensi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauserunt animo; super avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumaciâ Gallorum irritati, qui remissam sibi à Galbâ quartam tributorum partem, & publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

Accessit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, & promptissimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii, sinistra ex urbe fama, infensa Lugdunensis colonia, & pertinaci pro Nerone fide fecunda rumo-

ne traitoient plus d'amis & de compagnons, mais de rebelles & de vaincus. Elles comptoient sur la partie des Gaules qui confine au Rhin, & dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puissamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ses partisans. Le soldat animé contre les Eduens & les Sequanois & mesurant sa colere sur leur opulence, dévoroit déjà dans son coeur, le pillage des villes & des champs & les dépouilles des Citoyens; son arrogance & son avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes se vantoient de la remise du quart des tributs, & du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela se joignoit un bruit adroitement répandu & inconsidérément adopté, que les Légions seroient décimées & les plus braves Centurions cassés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuses : rien de Rome que de sinistre;

ribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, &, ubi vires suas respexerant, securitate.

Sub ipsas superioris anni Kal. Decemb. Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingressus, hiberna legionum cum curâ adierat: redditi plerisque ordines, remissa ignominia, allevatæ notæ: plura ambitione, quædam judicio: in quibus sordem & avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis assignandisve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec consularis legati mensura, sed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud severos humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd sine modo, sine judicio, donaret sua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipsa vitia prò virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu sicut modesti quietique, ita mali & strenui. Sed profusâ cupidine, & in-

la

la mauvaise volonté de la colonie Lyonnoise & son opiniâtre attachement pour Néron étoit la source de mille faux bruits. Mais la haine & la crainte particuliere, jointe à la sécurité générale qu'inspiroient tant de forces réunies, fournissoient dans le camp une assez ample matiere, au mensonge & à la crédulité.

Au commencement de Décembre, Vitellius arrivé dans la Germanie inférieure visita soigneusement les quartiers, où quelquefois avec prudence & plus souvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adoucissoit les châtimens, & rétablissoit chacun dans son rang ou dans son honneur. Il répara sur-tout avec beaucoup d'équité les injustices que l'avarice & la corruption avoient fait commettre à Capiton en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéissoit plutôt comme à un souverain que comme à un Proconsul, mais il étoit souple avec les hommes fermes. Libéral de son bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profusion sans mesure, que ses amis chan-

ſigni temeritate, legati legionum, Aliemus Cæcina, & Fabius Valens : è quibus Valens inſenſus Galbæ, tamquam detectam à ſe Verginii cunctationem, oppreſſa Capitonis conſilia ingratè tuliſſet, inſtigare Vitellium, ardorem militum oſtentans. *Ipſum celebri ubique famâ : nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, ſecutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, precarium ſeni imperium, brevi tranſiturum : panderet modo ſinum, & venienti fortunæ occurreret. Meritò dubitaſſe Verginium equeſtri familiâ, ignoto patre : imparem ſi recepiſſet imperium, tutum ſi recuſaſſet. Vitellio tres patris conſulatus, cenſuram, collegium Cæſaris, & imponere jampridem imperatoris dignationem, & auferre privati ſecuritatem.* Quatiebatur his ſegne ingenium, ut concupiſceret magis, quàm ut ſperaret.

geant par l'ardeur de commander, ses vertus en vices, appelloient douceur & bonté. Plusieurs dans le camp cachoient sous un air modeste & tranquille beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens & Cecina Lieutenans-généraux, se distinguoient par une avidité sans bornes, qui n'en laissoit point à leur audace. Valens sur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton & prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne cessoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zele des troupes. Il lui disoit que sur sa réputation, Hordéonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre seroit pour lui, qu'il auroit des secours de l'Allemagne, que toutes les provinces flottoient sous le gouvernement précaire & passager d'un vieillard; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune & courir au-devant d'elle, que les doutes convenoient à Verginius, simple chevalier Romain, fils d'un pere inconnu, & qui, trop au-dessous du rang suprême pouvoit le refuser sans risque. Mais quant à lui, dont le pere avoit eu trois Consulats, la Censure, & Cé-

At in ſuperiore Germaniâ, Cæcina decorâ juventâ, corpore ingens, animi immodicus, cito ſermone, erecto inceſſu, ſtudia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba, quæſtorem in Bæticâ, impigrè in partes ſuas tranſgreſſum, legioni præpoſuit. Mox compertum publicam pecuniam avertiſſe, ut peculatorem flagitari juſſit. Cæcina ægrè paſſus, miſcere cuncta, & privata vulnera, Reipublicæ malis operire ſtatuit. Nec deerant in exercitu ſemina diſcordiæ, quòd & bello adverſus Vindicem univerſus affuerat, nec niſi occiſo Nerone tranſlatus in Galbam, atque in eo ipſo ſacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones, quaſque alias civitates atrocibus edictis, aut damno finium Galba perculerat, hibernis legionum propius miſcentur. Unde ſeditioſa colloquia, & inter

ſar pour collegue, que plus il avoit de titres pour aſpirer à l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces diſcours agitant Vitellius, portoient dans ſon eſprit indolent plus de deſirs que d'eſpoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche impoſante, ambitieux, parlant bien, flattoit & gagnoit les ſoldats de l'Allemagne ſupérieure. Queſteur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba qui lui donna le commandement d'une Légion; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuſer de péculat; ce que Cecina ſupportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller & d'enſevelir ſes fautes ſous les ruines de la République. Il y avoit déjà dans l'armée aſſez de penchant à la révolte; car elle avoit de concert pris parti contre Vindex, & ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle ſe déclara pour Galba, en quoi même elle ſe laiſſa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus, les peuples de Treves, de Lan-

paganos corruptior miles, & in Verginium favor cuicumque alii profuturus. Miferat civitas Lingonum, vetere inftituto, dona legionibus, dextras hofpitii infigne. Legati eorum in fqualorem mæftitiamque compofiti, per principia, per contubernia, modò fuas injurias, modò civitatum vicinarum præmia, & ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipfius exercitus pericula & contumelias conquirentes, accendebant animos.

Nec procul feditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digreffus effet, nocte caftris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus plerifque interfectos, ac ni fibi confulerent, fore ut acerrimi militum &

gres & de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire & qu'il avoit maltraitées par de rigoureux édits, mêlés dans les quartiers des Légions, les excitoient par des difcours féditieux ; & les foldats corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, felon l'ancien ufage, envoyé aux Légions le préfent des mains enlacées, en figne d'hofpitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencerent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient & les graces qu'on faifoit aux cités voifines ; puis fe voyant écoutés, ils échauffoient les efprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée & de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Enfin, tout fe préparant à la fédition, Hordéonius renvoya les députés & les fit fortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réuffit mal, plufieurs affurant qu'ils avoient été maffacrés ; & que, fi l'on ne prenoit garde à

præsentia conquesti, per tenebras & inscitiam ceterorum occiderentur. Obstringuntur inter se tacito fœdere legiones. Asciscitur auxiliorum miles, primò suspectus, tamquam circumdatis cohortibus alisque, impetus in legiones pararetur; mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones solemni Kalend. Januariarum sacramento pro Galbâ adactæ, multâ cunctatione, & raris primorum ordinum vocibus: ceteri silentio, proximi cujusque audaciam exspectantes, insitâ mortalibus naturâ properè sequi, quæ piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diversitas animorum: primani quintanique turbidi, adeò ut quidam saxa in Galbæ imagines jecerint: quinta decima ac sexta decima legiones, nihil ultra fremitum & minas ausæ, initium erumpendi circumspectabant. At in superiori exercitu, quarta ac

ſoi, les plus brayes ſoldats qui avoient oſé murmurer de ce qui ſe paſſoit, ſeroient ainſi tués de nuit à l'inſçu des autres. Là-deſſus les Légions s'étant liguées par un engagement ſecret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnerent de l'inquiétude aux cohortes & à la cavalerie qu'ils environnoient, & qui craignirent d'en être attaquées. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

Cependant, le premier Janvier, les Légions de la Germanie inférieure prêterent ſolemnellement le ſerment de fidélité à Galba, mais à contrecœur & ſeulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs; tous les autres gardoient le ſilence, chacun n'attendant que l'exemple de ſon voiſin, ſelon la diſpoſition naturelle aux hommes de ſeconder avec courage les entrepriſes qu'ils n'oſent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les Légions. Il régnoit un ſi grand trouble dans la premiere & dans la cinquieme, que quelques-uns jetterent des pierres

duodevicesima legiones iisdem hibernis tendentes, ipso Kalend. Januariarum die dirumpunt imagines Galbæ: quarta legio promptius, duodevicesima cunctanter, mox consensu. Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, sacramenta advocabant; nullo legatorum tribunorumve pro Galbâ nitente, quibusdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quisquam in modum concionis, aut suggestu locutus; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

Spectator flagitii Hordeonius Flaccus consularis legatus aderat, non compescere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos ausus, sed segnis, pavidus, & socordiâ innocens. Quatuor cen-

aux images de Galba. La quinzieme & la feizieme, fans aller au-delà du murmure & des menaces, cherchoient le moment de commencer la révolte. Dans l'armée fupérieure, la quatrieme & la vingt-deuxieme Légion allant occuper les mêmes quartiers, briferent les images de Galba : ce même premier de Janvier, la quatrieme fans balancer ; la vingt-deuxieme ayant d'abord héfité, fe détermina de même : mais pour ne pas paroître avilir la majefté de l'Empire, elles jurerent au nom du Sénat & du Peuple Romain, mots furannés depuis long-tems. On ne vit ni Généraux, ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba ; plufieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de deffus le Tribunal, ni par de publiques harangues ; de forte que jufques-là on n'auroit fu à qui s'en prendre.

Le Proconful Hordéonius, fimple fpectateur de la révolte, n'ofa faire le moindre effort pour réprimer les féditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fideles : négligent & craintif,

turiones duodevicesimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ imagines, impetu militum abrepti, vinctique. Nec cuiquam ultrà fides, aut memoria prioris sacramenti; sed, quod in seditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuère. Nocte quæ Kalendas Januarias secuta est, in coloniam Agrippinensem Aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nuntiat, quartam & duodevicesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatus & Populi Romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum; occupari nutantem fortunam, & offerri principem placuit. Missi à Vitellio ad legiones legatosque, qui descivisse à Galbâ superiorem exercitum nuntiarent : proinde aut bellandum adversus desciscentes, aut si concordia & pax placeat, faciendum imperatorem : & minore discrimine sumi principem, quàm quæri.

il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centurions de la vingt-deuxieme Légion ayant voulu défendre les images de Galba, les soldats se jetterent sur eux & les lierent. Après cela, il ne fut plus question de la foi promise, ni du serment prêté ; & comme il arrive dans les séditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'Enseigne de la quatrieme Légion le vint avertir que les deux Légions, après avoir renversé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat & au peuple Romain, serment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occasion favorable, & résolu de s'offrir pour chef, envoya des députés annoncer aux Légions que l'armée supérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il falloit se préparer à faire la guerre aux rebelles; ou, si l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre Empereur, & qu'ils couroient moins de risque à l'élire qu'à l'attendre.

Proxima legionis primæ hiberna erant; & promptissimus è legatis Fabius Valens. Is die postero coloniam Agrippinensem cum equitibus legionis, auxiliorumque ingressus, Imperatorem Vitellium consalutavit. Secutæ ingenti certamine ejusdem provinciæ legiones : & superior exercitus, speciosis senatus populique Romani nominibus relictis, III. Non. Januarias Vitellio accessit, scires illum priore biduo non penes Rempublicam fuisse. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quisque corpore, opibus, ingenio validus. Nec Principes modò coloniarum aut castrorum; quibus præsentia ex affluenti, & partâ victoriâ magnæ spes : sed manipuli quoque & gregarius miles, viatica, & balteos, phalerasque, insignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant : instinctu, & impetu & avaritiâ.

Les quartiers de la premiere Légion étoient les plus voisins. Fabius Valens, Lieutenant-général, fut le plus diligent, & vint le lendemain à la tête de la cavalerie de la légion & des auxiliaires saluer Vitellius Empereur. Aussi-tôt ce fut parmi les Légions de la province à qui préviendroit les autres ; & l'armée supérieure laissant ces mots spécieux de Sénat & de Peuple Romain, reconnut aussi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Treves, de Langres & de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, selon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zele ne se bornoit pas aux chefs des colonies & des quartiers, animés par le concours présent, & par les avantages que leur promettoit la victoire ; mais les manipules & même les simples soldats transportés par instinct, & prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paye, leur équipage, & jusqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Igitur laudatâ militum, alacritate Vitellius, ministeria principatus per libertos agi solita, in equites Romanos disponit. Vacationes centurionibus ex fisco numerat. Sævitiam militum plerosque ad pœnam exposcentium sæpiùs approbat, partim simulatione vinculorum frustratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ statim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ classis præfectum astu subtraxit. Exarserat in eum iracundia exercitus, tamquam crimen, ac mox insidias, Fonteio Capitoni struxisset, grata erat memoria Capitonis, & apud sævientes occidere palàm, ignoscere non nisi fallendo licebat. Ita in custodiâ habitus: & post victoriam demum, stratis jam militum odiis, dimissus est. Interim ut piaculum objicitur centurio Crispinus, qui se sanguine Capitonis cruentaverat: eoque & postulantibus manifestior, & punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne supplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII. Batavorum cohortes, quartæ decimæ legionis auxilia, tum discordia temporum à

Vitellius,

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zele, commit aux chevaliers romains le service auprès du Prince que les affranchis faisoient auparavant. Il acquitta du fisc les droits dûs aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des soldats, & en sauva quelques-uns en feignant de les envoyer en prison. Propinquus, Intendant de la Belgique, fut tué sur le champ : mais Vitellius sut adroitement soustraire aux troupes irritées Julius Burdo, Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations & ensuite tendu des pieges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté, & parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, & relâché bientôt après la victoire, quand les soldats furent appaisés. Quant au Centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, & dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la personne regrettable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au

legione digressæ : prout inclinassent, grande momentum, sociæ aut adversæ. Nonium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus suprà retulimus, occidi jussit, damnatos fidei crimine, gravissimo inter desciscentes. Accessere partibus Valerius Asiaticus, Belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum ascivit : & Junius Blæsus Lugdunensis Galliæ rector, cum Italicâ legione, & alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus. Nec in Rhæticis copiis mora, quo minus statim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac sordes contemptus exercitui invisusque. Accendebat odium ejus Roscius Cælius legatus vicesimæ legionis olim

péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si féroce ; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes bataves auxiliaires de la quatorzieme Légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui régnoit en ce tems-là, & qui pouvoient produire un grand effet en se déclarant pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrémissible chez des rebelles. Valerius Asiaticus, Commandant de la Belgique, & dont peu après Vitellius épousa la fille, se joignit à lui. Julius Blæsus, Gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon ; savoir, la légion d'Italie & l'escadron de Turin : celles de la Rhétique ne tarderent point à suivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus qui y commandoit s'étoit fait haïr & mépriser de l'armée par ses vices & son avarice ; haine que fomentoit Roscius Cælius com-

discors, sed occasione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius seditionem & confusum ordinem disciplinæ Cælio : spoliatas & inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cùm interim fœdis legatorum certaminibus; modestia exercitus corrupta, eoque discordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, & aggregantibus se Cælio cohortibus alisque, desertus Trebellius ad Vitellium perfugerit; quies provinciæ, quamquam remoto consulari, mansit. Rexere legati ligionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibusque Vitellius, duos duces, duo itinera bello destinavit. Fabius Valens allicere, vel si abnuerent, vastare Gallias, & Cotianis Alpibus Italiam irrumpere : Cæcina propiore transitu, Pe-

mandant de la vingtieme Légion, brouillé depuis long-tems avec lui, mais à l'occasion des guerres civiles devenu son ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de séditieux, de perturbateur de la discipline; Cælius l'accusoit à son tour de piller & ruiner les Légions. Tandis que les Généraux se déshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes perdant tout respect, en vinrent à tel excès de licence que les cohortes & la cavalerie se joignirent à Cælius; & que Trébellius, abandonné de tous & chargé d'injures, fut contraint de se réfugier auprès de Vitellius. Cependant, sans chef consulaire, la province ne laissa pas de rester tranquille, gouvernée par les Commandans des Légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en respect.

Après l'accession de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes & d'argent, résolut de faire marcher ses troupes par deux chemins & sous deux Généraux. Il chargea Fabius Valens d'attirer à son parti les Gaules, ou sur leur

ninis jugis degredi jussus. Valenti inferioris exercitus electi cum Aquilâ quintæ legionis, & cohortibus alisque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina è superiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima & vicesima fuit; addita utrique Germanorum auxilia, è quibus Vitellius suas quoque copias supplevit, totâ mole belli secuturus.

Mira inter exercitum imperatoremque diversitas. Instare miles, arma poscere, dum Galliæ trepident, dum Hispaniæ cunctentur; non obstare hiemem, neque ignavæ pacis moras : invadendam Italiam, occupandam urbem; nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto magis quàm consulto opus esset. Torpebat Vitellius, & fortunam Principatus inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus, & sagina

refus, de les ravager, & de déboucher en Italie par les Alpes Cottiennes : il ordonna à Cecina de gagner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'aigle de la cinquieme Légion, & assez de cohortes & de cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cecina en conduisit trente mille de l'armée supérieure, dont la vingt-unieme Légion faisoit la principale force. On joignit à l'une & à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta aussi la sienne, avec laquelle il se préparoit à suivre le sort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée & l'Empereur une opposition bien étrange. Les soldats pleins d'ardeur, sans se soucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre, & persuadés que la diligence est sur-tout essentielle dans les guerres civiles, où il est plus question d'agir que de consulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules & des lenteurs de l'Espagne pour envahir l'Italie & marcher à Rome. Vitellius,

gravis; cum tamen ardor & vis militum ultro ducis munia implebat, ut si adesset imperator, & strenuis vel ignavis spem metumque adderet.

Instructi intentique signum profectionis exposcunt : nomine Germanici, Vitellio statim addito. Cæsarem se appellari, etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipso profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit : longumque per spatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ & prosperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut socios securi adiere. Divoduri (Mediomatricorum id opidum est) quamquam omni comitate

engourdi & dès le milieu du jour surchargé d'indigestion & de vin, consumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain lúxe & des festins immenses; tandis que le zele & l'activité des troupes suppléoient au devoir du chef, comme si, présent lui-même, il eût encouragé les braves & menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demanderent l'ordre, & sur-le-champ donnerent à Vitellius le surnom de Germanique : mais même après la victoire, il défendit qu'on le nommât César. Valens & son armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car le jour même du départ, un aigle planant doucement à la tête des bataillons, sembla leur servir de guide ; & durant un long espace les soldats pousserent tant de cris de joie, & l'aigle s'en effraya si peu, qu'on ne douta pas sur ces présages, d'un grand & heureux succès.

L'armée vint à Treves en toute sécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes sortes de bons trai-

exceptos, subitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut spoliandi cupidinem, sed furore & rabie, & caussis incertis, eoque difficilioribus remediis; donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæsa tamen ad quatuor millia hominum. Isque terror Gallias invasit, ut venienti mox agmini universæ civitates, cum magistratibus & precibus, occurrerent, stratis per vias pueris feminisque, quæque alia placamenta hostilis iræ, non quidem in bello, sed pro pace tendebantur..

Nuntium de cæde Galbæ & imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium, aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exémta, & in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio & metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè ex-

temens à Divolure, ville de la province de Metz, une terreur panique fit prendre ſans ſujet les armes aux ſoldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cauſe. Enfin, après bien des prieres, & le meurtre de quatre mille hommes, le Général ſauva le reſte de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où paſſoit l'armée, on voyoit accourir le peuple & les Magiſtrats ſupplians, les chemins ſe couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, & qui ſans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba & l'élection d'Othon. Cette nouvelle, ſans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs deſſeins, mais elle détermina les Gaulois qui, haïſſant également Othon & Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint enſuite à Langres, province voiſine, & du parti de

cepti, modestiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut suprà memoravimus, digressas exercitui suo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primum, mox rixa inter Batavos & legionarios. Dum his aut illis studia militum adgregantur, propè in prælium exarsere; ni Valens animadversione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuisset. Frustra adversus Æduos quæsita belli caussa. Jussi pecuniam atque arma deferre, gratuitos insuper commeatus præbuere; quod Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere. Sed legio Italica & ala Taurina abductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, solitis sibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, & quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

l'armée ; elle y fut bien reçue & s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzieme légion, dont j'ai parlé ci-devant, & que Valens avoit jointes à son armée. Une querelle qui devint émeute s'éleva entre les Bataves & les Légionnaires ; & les uns & les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit sur le point d'en venir aux mains, si, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût reppellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Eduens du sujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes & des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers : aussi furent-ils délivrés de la légion Italique & de l'escadron de Turin qu'on emmenoit, & on ne laissa que la dix-huitieme cohorte à Lyon, son quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens Commandant de la Légion Italique eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit desservi secrétement ; & pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

Veterem inter Lugdunenſes Viennenſesque diſcordiam, proximum bellum accenderat; multæ invicem clades, crebriùs infeſtiùſque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunenſium, occaſione iræ, in fiſcum verterat. Multus contrà in Viennenſes honor. Unde æmulatio, & invidia, & uno amne diſcretis connexum odium. Igitur Lugdunenſes extimulare ſingulos militum, & in everſionem Viennenſium impellere, obſeſſam ab illis coloniam ſuam, adjutos Vindicis conatus, conſcriptas nuper legiones in præſidium Galbæ referendo. Et ubi cauſſas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces: *Irent ultores, exſcinderent ſedem Gallici belli; cuncta illic externa & hoſtilia, ſe coloniam Romanam & partem exercitus, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios; ſi fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.* His & pluribus in eundem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium reſtingui poſſe iracundiam exercitus arbitrarentur: cùm haud ignari diſcriminis ſui Viennenſes,

Il régnoit entre Vienne & Lyon d'anciennes diſcordes que la derniere guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de ſang verſé de part & d'autre, & des combats plus fréquens & plus opiniâtres, que s'il n'eût été queſtion que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confiſqués par Galba ſous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toute ſorte d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainſi l'envie à la haine de ces deux peuples, ſéparés ſeulement par un fleuve qui n'arrêtoit pas leur animoſité. Les Lyonnois animant donc le ſoldat, l'excitoient à détruire Vienne qu'ils accuſoient de tenir leur Colonie aſſiégée, de s'être déclarée pour Vindex, & d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le ſervice de Galba. En leur montrant enſuite la grandeur du butin, ils animoient la colere par la convoitiſe ; & non contens de les exciter en ſecret : « Soyez, « leur diſoient-ils hautement, » nos vengeurs & les vôtres, » en détruiſant la ſource de toutes les » guerres des Gaules. Là, tout vous eſt » étranger ou ennemi ; ici, vous voyez

velamenta & infulas præferentes, ubi agmen incesserat, arma, genua, vestigia prehensando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos singulis militibus sestertios. Tum vetustas dignitasque coloniæ valuit. Et verba Fabii salutem incolumitatemque Viennensium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis & promiscuis copiis juvere militem. Sed fama constans fuit, ipsum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diù sordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accensis egestate longâ cupidinibus, immoderatus, & inopi juventâ, senex prodigus.

» une Colonie Romaine & une portion
» de l'armée toujours fidelle à partager
» avec vous les bons & les mauvais suc-
» cès : la fortune peut nous être con-
» traire ; ne nous abandonnez pas à des
» ennemis irrités ». Par de semblables discours, ils échaufferent tellement l'esprit des soldats, que les Officiers & les Généraux désespéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles & des bandelettes, & se prosternant devant les soldats, baisant leurs pas, embrassant leurs genoux & leurs armes, ils calmerent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait distribuer trois cents sesterces par tête, on eut égard à l'ancienneté & à la dignité de la Colonie, & ce qu'il dit pour le salut & la conservation des habitans, fut écouté favorablement. On désarma pourtant la province, & les particuliers furent obligés de fournir à discrétion des vivres au soldat : mais on ne douta point qu"ils n'eussent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout-à-coup après avoir longtems sordidement vécu, il cachoit mal

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum, & Vocontiorum ductus exercitus : ipsa itinerum spatia, & stativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adversus possessores agrorum, & magistratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum est) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur ; quoties pecuniæ materia deesset, stupris & adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac sanguinis Cæcina hausit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armis virisque mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, & Vitellii imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac festinatio

le changement de sa fortune; & se livrant sans mesure à tous ses desirs irrités par une longue abstinence, il devint un vieillard prodigue d'un jeune homme indigent qu'il avoit été.

En poursuivant lentement sa route, il conduisit l'armée sur les confins des Allobroges & des Voconces; & par le plus infame commerce, il régloit les séjours & les marches sur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il imposoit les propriétaires des terres & les Magistrats des villes, avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point, l'appaisoient en lui livrant leurs femmes & leurs filles. C'est ainsi qu'il marcha jusqu'aux Alpes.

Cecina fut plus sanguinaire & plus âpre au butin. Les Suisses, nation Gauloise, illustre autrefois par ses armes & ses soldats, & maintenant par ses ancêtres, ne sachant rien de la mort de Galba & refusant d'obéir à Vitellius, irriterent l'es-

unæ & vicesimæ legionis. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur; ægrè id passi Helvetii, interceptis epistolis, quæ nomine Germanici exercitus ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem & quosdam militum in custodiâ retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat. Mota properè castra. Vastati agri. Direptus, longa pace in modum municipii exstructus, locus, amœno salubrium aquarum usu frequens. Missi ad Rhætica auxilia nuntii, ut versos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere; exitiosum adversus veteranos prælium, intuta obsidio, dilapsis vetustate mœnibus; hinc Cæcina cum valido exercitu, inde Rhæticæ alæ cohortesque & ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, & more militiæ exercita; undique populatio & cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis,

prit brouillon de son Général. La vingt-unieme Légion ayant enlevé la paye destinée à la garnison d'un fort où les Suisses entretenoient depuis long-tems des milices du pays, fut cause par sa pétulance & son avarice du commencement de la guerre. Les Suisses irrités, intercepterent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, & retinrent prisonniers un Centurion & quelques soldats. Cecina qui ne cherchoit que la guerre & prévenoit toujours la réparation par la vengeance, leve aussi-tôt son camp & dévaste le pays. Il détruisit un lieu que ses eaux minérales faisoient fréquenter & qui durant une longue paix, s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suisses, qui faisoient face à la Légion. Ceux-ci, féroces loin du péril, & lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur Général; mais ne sachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni se servir de leurs armes, ils se laissoient défaire, tuer, par nos vieux soldats, &

magna pars ſaucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac ſtatim immiſsâ cohorte Thracum depulſi, & conſectantibus Germanis Rhætisque, per ſilvas atque in ipſis latebris trucidati. Multa hominum millia cæſa, multa ſub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput juſto agmine peteretur; miſſi qui dederent civitatem, & deditio accepta. In Julium Alpinum è principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit: ceteros veniæ vel ſævitiæ Vitellii reliquit.

Haud facile dictu eſt, legati Helvetiorum minus placabilem imperatorem, an

ſorcer dans leurs places, dont tous les murs tomboient en ruines. Cecina d'un côté avec une bonne armée, de l'autre les Eſcadrons & les Cohortes Rhétiques, compoſées d'une jeuneſſe exercée aux armes & bien diſciplinée, mettoient tout à feu & à ſang. Les Suiſſes, diſperſés entre deux, jettant leurs armes & la plupart épars ou bleſſés, ſe réfugierent ſur les montagnes, d'où chaſſés par une Cohorte Thrace, qu'on détacha après eux & pourſuivis par l'armée des Rhétiens, on les maſſacroit dans les forêts & juſques dans leurs cavernes. On en tua par milliers & l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avanche, capitale du pays. Ils envoyerent des députés pour ſe rendre & furent reçus à diſcrétion. Cecina fit punir Julius Alpinus un de leurs chefs, comme auteur de la guerre, laiſſant au jugement de Vitellius la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du ſoldat ou de l'Empereur, ſe montra

militem invenerint. Civitatis excidium poſcunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat : cùm Claudius Coſſus, unus ex legatis, notæ facundiæ, ſed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit : ut eſt mos vulgò, mutabili ſubitis, & tam prono in miſericordiam, quàm immodicum ſævitiâ fuerat ; effuſis lacrymis, & meliora conſtantiùs poſtulando, impunitatem ſalutemque civitati impetravere.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum ſententiæ Vitellii certior fieret, ſimul tranſitum Alpium parans, lætum ex Italiâ nuntium accipit, alam Syllanam circa Padum agentem, ſacramento Vitellii acceſſiſſe. Proconſulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant : mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur, exciti, & ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italiâ manentes, inſtinctu de-

plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes & de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville, & Vitellius même ne pouvoit modérer sa fureur. Cependant Claudius Cossus, un des députés, connu par son éloquence, sut l'employer avec tant de force & la cacher avec tant d'adresse sous un air d'effroi, qu'il adoucit l'esprit des soldats, & selon l'inconstance ordinaire au Peuple, les rendit aussi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord à la cruauté. De sorte qu'après beaucoup de pleurs ayant imploré grace d'un ton plus rassis, ils obtinrent le salut & l'impunité de leur ville.

Cecina s'étant arrêté quelques jours en Suisse, pour attendre les ordres de Vitellius & se préparer au passage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie Syllanienne, qui bordoit le Pô, s'étoit soumise à Vitellius. Elle avoit servi sous lui dans son Proconsulat d'Afrique, puis Néron l'ayant rappellée, pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainsi de-

curionum qui Othonis ignari, Vitellio obstricti, robur adventantium legionum & famam Germanici exercitus attollebant, transiere in partes : & ut donum aliquod novo principi; firmissima Transpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, & Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipsos compertum. Et quia præsidio alæ unius latissima pars Italiæ defendi nequibat, præmissis Gallorum, Lusitanorum, Britannorumque cohortibus, & Germanorum vexillis, in Alpe Graiâ ipse paulu-lum cunctatus, num Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adversus Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, & interruptis fluminum pontibus, fidus Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmissas jam cohortes alasque, simul reputans plus gloriæ retentà Italiâ, & ubicumque certatum foret, Noricos in cetera victoriæ præmia cessuros, Penino subsignanum militem itinere, & grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

meurée en Italie, où ses Décurions, à qui Othon étoit inconnu & qui se trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des Légions qui s'approchoient & ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirerent dans son parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces troupes déclarerent à Cecina qu'elles joignoient aux possessions de leur nouveau Prince, les forteresses d'au-delà du Pô ; savoir, Milan, Novarre, Yvrée & Verceil ; & comme une seule brigade de cavalerie ne suffisoit pas pour garder une si grande partie de l'Italie, il y envoya les Cohortes des Gaules, de Lusitanie, & de Bretagne, auxquelles il joignit les Enseignes Allemandes & l'Escadron de Sicile. Quant à lui, il hésita quelque tems s'il ne traverseroit point les monts Rhétiens, pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Petronius, qui, ayant rassemblé les auxiliaires & fait couper les Ponts, sembloit vouloir être fidele à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant aussi plus de gloire à conserver l'Italie, & jugeant qu'en quelque lieu que l'on com-

Otho interim, contra ſpem omnium, non deliciis, neque deſidiâ torpeſcere; dilatæ voluptates, diſſimulata luxuria, & cuncta ad decorem imperii compoſita. Eoque plus formidinis afferebant falſæ virtutes, & vitia reditura. Marium Celſum conſulem deſignatum, per ſpeciem vinculorum, ſævitiæ militum ſubtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro & partibus inviſo, petebatur. Celſus conſtanter ſervatæ erga Galbam fidei crimen confeſſus, exemplum ultrò imputavit. Nec Otho quaſi ignoſceret, ſed ne hoſtis metum reconciliationis adhiberet, ſtatim intra intimos amicos habuit, & mox bello inter duces delegit. Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides, integra & infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celſi ſalus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui iraſcebantur.

battît, la Norique ne pouvoit échapper au vainqueur, il fit paſſer les troupes des alliés, & même les peſans Bataillons Légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fuſſent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaiſirs & à la molleſſe, Othon renvoyant à d'autres tems le luxe & la volupté, ſurprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fauſſes vertus ne faiſoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ſes vices reprendroient le deſſus. Il fit conduire au Capitole Marius Celſus Conſul déſigné qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le ſauver de la fureur des ſoldats, & voulut ſe donner une réputation de clémence en dérobant à la haine des ſiens une tête illuſtre. Celſus, par l'exemple de ſa fidélité pour Galba, dont il faiſoit gloire, montroit à ſon ſucceſſeur ce qu'il en pouvoit attendre à ſon tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût beſoin de pardon & voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit

Par inde exſultatio, diſparibus cauſſis conſecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus obſcuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ ſenectâ, præfecturam vigilum & prætorii, & alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, & virilia ſcelera exercuit: corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro auſus, ac poſtremò ejuſdem deſertor ac proditor. Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverſo affectu, quibus odium Neronis inerat, & quibus deſiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defenſus, prætexentis ſervatam ab eo filiam; & haud dubiè ſervaverat, non clementiâ (quippe tot

au nombre de ses plus intimes amis, & dans la guerre qui suivit bientôt en fit l'un de ses Généraux. Celsus de son côté s'attacha sincérement à Othon, comme si ç'eût été son sort d'être toujours fidele au parti malheureux. Sa conservation fut agréable aux Grands, louée du Peuple, & ne déplut pas même aux soldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïssoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une cause toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parens obscurs, souillé dès son enfance, & débauché dans sa vieillesse, avoit à force de vices obtenu les Préfectures de la Police, du Prétoire, & d'autres emplois dûs à la vertu, dans lesquels il montra d'abord sa cruauté, puis son avarice & tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron & de l'exciter à mille forfaits, il osoit même en commettre à son insçu, & finit par l'abandonner & le trahir. Aussi nulle punition ne fut-elle plus ardemment poursuivie, mais par divers motifs, de ceux qui détestoient Néron & de ceux

interfectis) sed effugio in futurum; quia pessimus quisque, diffidentiâ præsentium mutationem pavens, adversus publicum odium, privatam gratiam præparat : unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Eo infensior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è tota urbe in palatium ac fora, & ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effusi, seditiosis vocibus obstrepere : donec Tigellinus, accepto apud Sinuessanas aquas supremæ necessitatis nuntio, inter stupra concubinarum, & oscula, & deformes moras, sectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu sero & inhonesto.

Per idem tempus expostulata ad supplicium Galvia Crispinilla, variis, frus-

qui

qui le regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius dont il avoit ſauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du pere au beſoin. Car les ſcélérats, toujours en crainte des révolutions, ſe ménagent de loin des amis particuliers qui puiſſent les garantir de la haine publique, & ſans s'abſtenir du crime, s'aſſurent ainſi de l'impunité. Mais cette reſſource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne averſion qu'on avoit pour lui celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers, dans la place & dans le palais : le cirque ſur-tout & les théatres, lieux où la licence du peuple eſt plus grande, retentiſſoient de clameurs ſéditieuſes. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinueſſe l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, ſe coupa la gorge avec un raſoir, terminant ainſi une vie infame par une mort tardive & déshonnête.

Dans ce même tems, on ſollicitoit la punition de Galvia Criſpinilla; mais elle

trationibus, & adversa dissimulantis principis fama, periculo exempta est: magistra libidinum Neronis, transgressa in Africam ad instigandum in arma Clodium Macrum, famem populi Romani haud obscurè molita, totius postea civitatis gratiam obtinuit consulari matrimonio innixa, & apud Galbam, Othonem, Vitellium illæsa: mox potens pecuniâ, & orbitate, quæ bonis malisque temporibus juxtà valent.

Crebræ interim, & muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epistolæ, offerebant pecuniam & gratiam, & quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legisset. Paria Vitellius ostendebat, primo molliùs, stultâ utrimque & indecorâ simulatione: mox quasi rixantes stupra & flagitia invicem objectavere neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miserat legatis, rursus ad utrumque Germanicum exercitum, & ad legionem Italicam, easque quæ Lugduni agebant copias, specie senatus misit. Legati apud Vitellium remansere, promp-

ſe tira d'affaire à force de défaites & par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle avoit eu Néron pour éleve de débauche : enſuite ayant paſſé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage conſulaire, & échappée aux regnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, elle reſta fort riche & ſans enfans ; deux grands moyens de crédit dans tous les tems, bons & mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres ſur lettres qu'il ſouilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, & tel aſyle qu'il voudroit choiſir pour y vivre dans les plaiſirs. Vitellius lui répondoit ſur le même ton ; mais ces offres mutuelles, d'abord ſobrement ménagées & couvertes des deux côtés d'une ſotte & honteuſe diſſimulation, dégénererent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité ſes vices & ſa débauche. Othon rappella les Députés de Galba & en envoya d'autres au nom du Sénat aux deux armées

tius quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per ſimulationem officii legatis Otho adjunxerat, remiſſi, antequam legionibus miſcerentur. Addit epiſtolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitus, ad prætorias & urbanas cohortes, de viribus partium magnificas, & concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tanto ante traditum Vitellio imperium, ad Othonem vertiſſent. Ita promiſſis ſimul, ac minis tentabantur: ut bello impares, in pace nihil amiſſuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

Sed inſidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem miſſi. Utriſque fruſtra fuit: Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus: Othoniani, novi-

d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon & à la légion d'Italie. Les Députés resterent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux Prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces Députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les Légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville & du prétoire, par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'Empire décerné long-tems auparavant à Vitellius. Enfin usant pour les gagner de promesses & de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien & qui ne pouvoient soutenir la guerre : mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Prétoriens.

Alors Othon & Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Allemagne & l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une si grande multitude d'hommes

tate vultus, omnibus invicem gnaris; prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis composuit, exitium ipsi filioque ejus minitans, ni incolumes sibi mater ac liberi servarentur. Et stetit domus utraque, sub Othone, incertum an metu: Vitellius victor, clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, jurasse in eum Dalmatiæ, ac Pannoniæ, & Mœsiæ, legiones. Idem ex Hispaniâ allatum: laudatusque per edictum Cluvius Rufus; & statim cognitum est, conversam ad Vitellium Hispaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obstricta, diu mansit. Nusquam fides aut amor, metu ac necessitate huc illuc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonensem ad Vitellium vertit, facili transitu ad proximos & validiores. Longinquæ provinciæ, & quidquid armorum mari dirimitur, penes Othonem mane-

inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts, mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs visages parmi des gens qui se connoissoient tous. Vitellius écrivit à Titien frere d'Othon que sa vie & celle de ses fils lui répondroient de sa mere & de ses enfans. L'une & l'autre famille fut conservée. On douta du motif de la clémence d'Othon; mais Vitellius vainqueur eut tout l'honneur de la sienne.

La premiere nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie & de la Mœsie avoient prêté serment en son nom. Il reçut d'Espagne un semblable avis & donna par édit des louanges à Cluvius Rufus; mais on sut bientôt après que l'Espagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit aussi fait déclarer pour Othon, ne lui resta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas question de foi ni d'attachement, chacun se laissoit entraîner çà & là selon sa crainte ou ses espérances. L'effroi fit déclarer de même la province

bant, non partium ſtudio, ſed erat grande momentum in nomine urbis ac prætextu ſenatus. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum exercitum Veſpaſianus, Syriæ legiones Mucianus ſacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus, omneſque verſæ in Orientem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obſequium, initio à Carthagine orto. Neque exſpectatâ Vipſanii Aproniani proconſulis auctoritate, Creſcens Neronis libertus (nam & hi malis temporibus partem ſe Reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat : & populus pleraque ſine modo feſtinavit. Carthaginem ceteræ civitates ſecutæ. Sic diſtractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capeſſendam principatus fortunam bello opus erat.

Narbonnoiſe en faveur de Vitellius qui, le plus proche & le plus puiſſant, parut aiſément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées & celles que la mer ſéparoit des troupes reſterent à Othon; moins pour l'amour de lui, qu'à cauſe du grand poids que donnoit à ſon parti le nom de Rome & l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*). L'armée de Judée par les ſoins de Veſpaſien, & les légions de Syrie par ceux de Mucianus, prêterent ſerment à Othon. L'Egypte & toutes les provinces d'Orient reconnoiſſoient ſon autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéiſſance à l'exemple de Carthage, où, ſans attendre les ordres du Proconſul Vipſanius Apronianus, Creſcens, affranchi de Néron, ſe mêlant, comme ſes pareils, des affaires de la République dans les tems de calamités, avoit en réjouiſſance de la nouvelle élection, donné des fêtes au peuple qui ſe livroit étour-

(*) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon; mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre: ainſi Othon étoit dans ces Régions le premier reconnu.

Otho, ut in multâ pace, munia imperii obibat: quædam ex dignitate Reipublicæ; pleraque, contra decus, ex præsenti usu properando. Consul cum Titiano fratre in Kalendas Martias ipse, proximos menses Verginio destinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiscus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennensium honori datum interpretabantur. Ceteri consulatus ex destinatione Neronis, aut Galbæ, mansere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias; Ario Antonino & Mario Celso, in Septembres: quorum honori ne Vitellius quidem victor intercessit. Sed Otho, pontificatus auguratusque honoratis jam senibus cumulum dignitatis addidit; & recens ab exsilio reversos nobiles adolescentulos, avitis ac paternis sacerdotiis in solatium recoluit. Redditus

diment à tout. Les autres villes imiterent Carthage. Ainſi les armées & les provinces ſe trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit beſoin des ſuccès de la guerre pour ſe mettre en poſſeſſion de l'Empire.

Pour Othon, il faiſoit comme en pleine paix les fonctions d'Empereur, quelquefois ſoutenant la dignité de la République, mais plus ſouvent l'aviliſſant en ſe hâtant de régner. Il déſigna ſon frere Titianus Conſul avec lui juſqu'au premier de Mars; & cherchant à ſe concilier l'armée d'Allemagne, il deſtina les deux mois ſuivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiſcus pour collegue, ſous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, ſelon pluſieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Conſulats aux nominations de Néron & de Galba. Deux Sabinus, Cælius & Flave, reſterent déſignés pour Mai & Juin, Arius Antonius & Marius Celſus pour Juillet & Août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après ſa victoire. Othon mit le com-

Cadio Rufo, Pedio Blæfo, Sevino Promptino fenatorius locus, qui repetundarum criminibus fub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignofcentibus, verfo nomine: quod avaritia fuerat, videri majeftatem : cujus tum odio, etiam bonæ leges peribant.

Eâdem largitione, civitatum quoque ac provinciarum animos aggreffus, Hifpalienfibus & Emeritenfibus familiarum adjectiones. Lingonibus univerfis civitatem Romanam, provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, oftentui magis quàm manfura. Inter quæ neceffitate præfentium rerum & inftantibus curis excufata, ne tum quidem immemor amorum, ftatuas Poppææ per fenatufconfultum repofuit. Creditus eft etiam de ce-

ble aux dignités des plus illuſtres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures & de Pontifes, & conſola la jeune nobleſſe récemment rappellée d'exil, en lui rendant le ſacerdoce dont avoient joui ſes ancêtres. Il rétablit dans le Sénat Cadius Rufus, Pedius Blæſus & Sevinus Promptinus, qui en avoient été chaſſés ſous Claude pour crime de concuſſion. L'on s'aviſa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *Leſe-Majeſté*, mot odieux en ces tems-là, & dont l'abus faiſoit tort aux meilleures loix.

Il étendit auſſi ſes graces ſur les villes & les provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hiſpalis & d'Emerita : il donna le droit de bourgeoiſie romaine à toute la province de Langres, à celle de la Bétique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique & de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces ſoins & les beſoins preſſans qui les exigeoient, ne lui firent point oublier ſes amours, & il fit rétablir par décret du Sénat les ſta-

lebrandâ Neronis memoriâ agitavisse, ſpe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni, quibuſdam diebus populus & miles, tamquam nobilitatem ac decus aſtruerent, NERONI - OTHONI acclamavit. Ipſe in ſuſpenſo tenuit, vetandi metu, vel agnoſcendi pudore.

Converſis ad civile bellum animis, externa ſine curâ habebantur. Eò audentius Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme cæſis duabus cohortibus, magnâ ſpe ad Mœſiam irruperant, novem millia equitum, ex prociâ & ſucceſſu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos & incurioſos, tertia legio adjunctis auxiliis, repente invaſit. Apud Romanos omnia prœlio apta. Sarmatæ diſperſi, aut cupidine prædæ graves onere ſarcinarum, & lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut ſit omnis Sarmatarum virtus, velut extra ipſos, nihil ad pedeſtrem pugnam tam ignavum ; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obſtite-

tues de Poppée. Quelques-uns releverent aussi celles de Néron ; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraison funebre pour plaire à la populace. Enfin le peuple & les soldats croyant bien lui faire honneur, crierent durant quelques jours : *vive Néron - Othon !* Acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'osant les défendre, & rougissant de les permettre.

Cependant uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette négligence inspira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hiver précédent, après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœsie au nombre de neuf mille chevaux. Le succès joint à leur avidité leur faisant plutôt songer à piller qu'à combattre, la troisieme légion jointe aux auxiliaires les surprit épars & sans discipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates dispersés au pillage ou déjà chargés de butin, & ne pouvant dans des chemins glissans s'aider de la vîtesse de leurs chevaux, se laissoient tuer

rit. Sed tum humido die, & soluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, usui, lapsantibus equis, & cataphractarum pondere (id principibus & nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio consertum; ut adversus ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum) simul altitudine, & mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ, & missili pilo, aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam, (neque enim defendi scuto mos est) comminus fodiebat; donec pauci, qui prœlio superfuerant, paludibus abderentur. Ibi sævitiâ, hic miseriâ vulnerum absumpti. Postquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœsiam obtinens, triumphali statua, Fulvius Aurelius, & Julianus Titius, ac Numisius Lupus, legati legionum, consularibus ornamentis donantur: læto Othone, & gloriam in se trahente, tamquam & ipse felix bello, & suis ducibus suisque exercitibus Rempublicam auxisset.

sans

ſans réſiſtance. Tel eſt le caractere de ces étranges peuples, que leur valeur ſemble n'être pas en eux. S'ils donnent en eſcadrons, à peine une armée peut-elle ſoutenir leur choc ; s'ils combattent à pied, c'eſt la lâcheté même. Le dégel & l'humidité qui faiſoient alors gliſſer & tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'uſage de leurs piques & de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, ſorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très-dur qui rend les chefs & les officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de ſe relever quand le choc des ennemis les avoit renverſés, & ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle & haute. Les ſoldats Romains, couverts d'une cuiraſſe légere, les renverſoient à coups de traits ou de lance ſelon l'occaſion, & les perçoient d'autant plus aiſément de leurs courtes épées, qu'ils n'ont point la défenſe du bouclier. Un petit nombre échapperent & ſe ſauverent dans les marais où la rigueur de l'hiver & leurs bleſſures les firent périr. Sur ces nouvelles, on donna à Rome une ſtatue triomphale à Marcus Apronianus

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta ſeditio, propè urbi excidio fuit. Septimam decimam cohortem, è coloniâ Hoſtienſi, in urbem acciri Otho juſſerat. Armandæ ejus cura, Vario Criſpino tribuno è prætorianis, data. Is quo magis vacuus, quietis caſtris, juſſa exſequeretur; vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus, in ſuſpicionem; cauſſa, in crimen; affectatio quietis, in tumultum evaluit. Et viſa inter temulentos arma, cupidinem ſui movere. Fremit miles, & tribunos centurioneſque proditionis arguit, tamquam familiæ ſenatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari & vino graves, peſſimus quiſque in occaſionem prædarum, vulgus, ut mos eſt,

qui commandoit en Mœsie & les ornemens consulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius, & Numisius Lupus, Colonels des légions. Othon fut charmé d'un succès dont il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre conduite sous ses auspices & par ses Officiers au profit de l'Etat.

Tout-à-coup il s'éleva sur le plus léger sujet & du côté dont on se défioit le moins, une sédition qui mit Rome à deux doigts de sa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville, la dix-septieme Cohorte qui étoit à Ostie, avoit chargé Varius Crispinus Tribun Prétorien du soin de la faire armer. Crispinus, pour prévenir l'embarras, choisit le tems où le camp étoit tranquille & le soldat retiré, & ayant fait ouvrir l'Arsenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la Cohorte. L'heure rendit le motif suspect, & ce qu'on avoit fait pour empêcher le désordre en produisit un très-grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en servir. Les

cujuſque motus novi cupidum ; & obſequia meliorum nox abſtulerat. Reſiſtentem ſeditioni tribunum, & ſeveriſſimos centurionum obtruncant ; rapta arma, nudati gladii, inſidentes equis, urbem ac palatium petunt.

Erat Othoni celebre convivium, primoribus feminis viriſque, qui trepidi, fortuitusne militum furor, an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere & diſpergi, periculoſius foret ; modò conſtantiam ſimulare, modò formidine detegi, ſimul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad ſuſpicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud ſecus diſcrimine ſenatus quàm ſuo territus, & præfectos prætorii ad

ſoldats s'emportent, & traitant de traîtres leurs Officiers & Tribuns, les accuſent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déjà ivres, ne ſavoient ce qu'ils faiſoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occaſion de piller : la foule ſe laiſſoit entraîner par ſon goût ordinaire pour les nouveautés, & la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéiſſance des ſages. Le Tribun voulant réprimer la ſédition fut tué, de même que les plus ſéveres Centurions; après quoi, s'étant ſaiſis des armes, ces emportés monterent à cheval, &, l'épée à la main, prirent le chemin de la ville & du Palais.

Othon donnoit un feſtin ce jour-là, à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux ſexes. Les convives redoutant également la fureur des ſoldats & la trahiſon de l'Empereur, ne ſavoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être pourſuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous obſervoient le viſage d'Othon, & comme on étoit porté à la défiance, la

mitigandas militum iras ſtatim miſerat; & abire properè omnes è convivio juſſit. Tum vero paſſim magiſtratus, projectis inſignibus, vitatâ comitum & ſervorum frequentiâ, ſenes feminæque per tenebras, diverſa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, & ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quo minus convivium irrumperent, oſtendi ſibi Othonem expoſtulantes: vulnerato Julio Martiale tribuno, & Vitellio Saturnino præfecto legionis, dum ruentibus obſiſtunt. Undique arma & minæ, modò in centuriones tribunoſque, modò in ſenatum univerſum: lymphatis cæco pavore animis, & quia neminem unum deſtinare iræ poterant, licentiam in omnes poſcentibus; donec Otho, contra decus imperii thoro inſiſ-

crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Sénat, que du ſien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du Prétoire d'aller appaiſer les ſoldats & ſe hâta de renvoyer tout le monde. Les Magiſtrats fuyoient çà & là, jettant les marques de leurs dignités; les vieillards & les femmes diſperſés par les rues dans les ténebres, ſe déroboient aux gens de leur ſuite. Peu rentrerent dans leurs maiſons; preſque tous chercherent chez leurs amis & les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal aſſurées.

Les ſoldats arriverent avec une telle impétuoſité, qu'ayant forcé l'entrée du Palais, ils bleſſerent le Tribun Julius Martialis & Vitellius Saturninus qui tâchoient de les retenir, & pénétrerent juſques dans la ſalle du feſtin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes & de la voix, tantôt leurs Tribuns & Centurions, tantôt le Corps entier du Sénat: furieux & troublés d'une aveugle terreur, faute de ſavoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le mon-

tens, precibus & lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in caſtra inviti, neque innocentes. Poſterâ die, velut capta urbe, clauſæ domus, rarus per vias populus, mæſta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus triſtitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti ſunt Licinius Proculus, & Plotius Firmus, præfecti : ex ſuo quiſque ingenio, mitiùs aut horridiùs. Finis ſermonis in eo, ut quina millia nummûm ſingulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi caſtrà auſus. Atque illum tribuni centurioneſque circumſiſtunt, abjectis militiæ inſignibus, otium & ſalutem flagitantes. Senſit invidiam miles, & compoſitus in obſequium, auctores ſeditionis ad ſupplicium ultrò poſtulabat.

Otho quamquam turbidis rebus, & diverſis militum animis, cùm optimus quiſque remedium præſentis licentiæ poſ-

de. Il fallut qu'Othon ſans égard pour la majeſté de ſon rang, montât ſur un ſopha, d'où, à force de larmes & de prieres les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables & mal appaiſés. Le lendemain les maiſons étoient fermées, les rues déſertes, le peuple conſterné comme dans une ville priſe, & les ſoldats baiſſoient les yeux moins de repentir que de honte. Les deux Préfets Proculus & Firmus, parlant avec douceur ou dureté, chacun ſelon ſon génie, firent à chaque manipule des exhortations, qu'ils conclurent par annoncer une diſtribution de cinq mille ſeſterces par tête. Alors Othon ayant hazardé d'entrer dans le camp, fut environné des Tribuns & des Centurions qui, jettant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé & ſureté. Les ſoldats ſentirent le reproche, & rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au ſupplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles & de ces mouvemens divers, Othon voyoit bien que tout homme ſage deſiroit un

ceret : vulgus & plures, ſeditionibus & ambitioſo imperio læti, per turbas & raptus facilius ad civile bellum impellerentur : ſimul reputans non poſſe Principatum ſcelere quæſitum, ſubitâ modeſtiâ, & priſcâ gravitate retineri, ſed diſcrimine urbis & periculo ſenatus anxius, poſtremò ita diſſeruit.

Neque ut affectus veſtros in amorem meî accenderem, commilitones ; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè ſuperſunt :) ſed veni poſtulaturus à vobis temperamentum veſtræ fortitudinis, & erga me modum caritatis. Tumultus proximi initium, non cupiditate vel odio, (quæ multos exercitus in diſcordiam egere) ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum, nimia pietas veſtra acriùs quàm conſideratiùs excitavit. Nam ſæpe honeſtas rerum cauſſas, ni judicium adhibeas, pernicioſi exitus conſequuntur. Imus ad bellum ; num omnes nuntios palàm audiri, omnia conſilia cunctis præſentibus tractari, ratio rerum, aut occaſionum velocitas patitur ? Tam neſcire

frein à tant de licence; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens & les rapines mènent aisément à la guerre civile une multitude avide des séditions, qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome & le Sénat, mais jugeant impossible d'exercer tout d'un coup avec la dignité convenable, un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le discours suivant.

« Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zele en ma faveur, ni réchauffer votre courage; je sais que l'un & l'autre ont toujours la même vigueur; je viens vous exhorter, au contraire, à les contenir dans de justes bornes. Ce n'est ni l'avarice ou la haine, causes de tant de troubles dans les armées, ni la calomnie ou quelque vaine terreur, c'est l'excès seul de votre affection pour moi qui a produit avec plus de chaleur que de raison le tumulte de la nuit derniere: mais avec les motifs les plus honnêtes, une conduite inconsidérée peut avoir les plus funestes effets. Dans la

quædam milites, quàm ſcire oportet. Ita ſe ducum auctoritas, ſic rigor diſciplinæ habet, ut multa etiam centuriones tribunoſque tantùm juberi expediat. Si ubi jubeantur, quæ- rere ſingulis liceat: pereunte obſequio, etiam imperium intercidit. An & illic nocte intempeſtâ rapientur arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures conſternatione proximâ inſaniſſe crediderim) centurionis ac tribuni ſanguine manus imbuet? Imperatoris ſui tentorium irrumpet.

» guerre que nous allons commencer,
» eſt-ce le tems de communiquer à tous
» chaque avis qu'on reçoit, & faut-il
» délibérer de chaque choſe devant tout
» le monde? L'ordre des affaires, ni la
» rapidité de l'occaſion ne le permet-
» troient pas, & comme il y a des cho-
» ſes que le ſoldat doit ſavoir, il y en
» a d'autres qu'il doit ignorer. L'auto-
» rité des chefs & la rigueur de la diſ-
» cipline, demandent qu'en pluſieurs oc-
» caſions les Centurions & les Tribuns
» eux-mêmes ne ſachent qu'obéir. Si
» chacun veut qu'on lui rende raiſon des
» ordres qu'il reçoit, c'en eſt fait de
» l'obéiſſance & par conſéquent de l'Em-
» pire. Que ſera-ce lorſqu'on oſera cou-
» rir aux armes, dans le tems de la re-
» traite & de la nuit? Lorſqu'un ou
» deux hommes perdus, & pris de vin;
» car je ne puis croire qu'une telle fré-
» néſie en ait ſaiſi davantage, trempe-
» ront leurs mains dans le ſang de leurs
» Officiers? Lorſqu'ils oſeront forcer l'ap-
» partement de leur Empereur.

Vos quidem istuc pro me, sed in discursu ac tenebris, & rerum omnium confusione, patefieri occasio etiam adversus me potest. Si Vitellio & satellitibus ejus eligendi facultas detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur? quid aliud quàm seditionem & discordiam optabunt? ne miles centurioni, ne centurio tribuno obsequatur: hinc confusi pedites equitesque in exitium ruamus. Parendo potiùs, commilitones, quàm imperia ducum sciscitando res militares continentur. Et fortissimus in ipso discrimine exercitus est, qui ante discrimen quietissimus. Vobis arma & animus sit; mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit, duorum pœna erit. Ceteri abolete memoriam fœdissimæ noctis. Nec illas adversus senatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii, & decora omnium provinciarum, ad pœnam vocare, non hercle illi, quos cùm maximè Vitellius in nos ciet, Germani audeant. Ulli ne Italiæ alumni, & Romana verè juventus, ad sanguinem & cædem deposcerent ordinem, cujus splendore & gloriâ, sordes & obscuritatem Vitellianarum partium perstringimus? Nationes aliquas occupavit Vitellius, imaginem

» Vous agissiez pour moi, j'en con-
» viens ; mais combien l'affluence dans
» les ténebres & la confusion de tou-
» tes choses, fournissoient-elles une oc-
» casion facile de s'en prévaloir con-
» tre moi-même ! S'il étoit au pouvoir de
» Vitellius & de ses satellites de diriger
» nos inclinations & nos esprits, que
» voudroient-ils de plus, que de nous
» inspirer la discorde & la sédition,
» qu'exciter à la révolte le soldat contre
» le Centurion, le Centurion contre le
» Tribun, &, gens de cheval & de pied,
» nous entraîner ainsi tous pêle-mêle à
» notre perte ? Compagnons, c'est en
» exécutant les ordres des chefs & non
» en les contrôlant qu'on fait heureu-
» sement la guerre ; & les troupes les
» plus terribles dans la mêlée, sont les
» plus tranquilles hors du combat. Les
» armes & la valeur sont votre parta-
» ge ; laissez-moi le soin de les diriger.
» Que deux coupables seulement expient
» le crime d'un petit nombre. Que les
» autres s'efforcent d'ensevelir dans un
» éternel oubli la honte de cette nuit,
» & que de pareils discours contre le

quamdam exercitus habet : Senatus nobiscum est. Sic fit, ut hinc Respublica inde hostes Reipublicæ constiterint. Quid? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus & tectis, & congestu lapidum, stare creditis? Muta ista & inanima intercidere ac reparari promiscuè possunt : æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus, incolumitate senatus firmatur. Hunc auspicato à parente & conditore urbis nostræ institutum, & à regibus usque ad principes continuum & immortalem, sicut à majoribus accepimus, sic posteris tradamus. Nam ut ex vobis senatores, ita ex senatoribus principes nascuntur.

» Sénat,

» Sénat, ne s'entendent jamais dans au-
» cune armée. Non, les Germains mê-
» mes, que Vitellius s'efforce d'exciter
» contre nous, n'oseroient menacer ce
» corps respectable, le chef & l'orne-
» ment de l'Empire. Quels seroient donc
» les vrais enfans de Rome ou de l'Italie
» qui voudroient le sang & la mort des
» membres de cet ordre, dont la splen-
» deur & la gloire montrent & re-
» doublent l'opprobre & l'obscurité du
» parti de Vitellius ? S'il occupe quel-
» ques provinces, s'il traîne après lui
» quelque simulacre d'armée, le Sénat
» est avec nous ; c'est par lui que nous
» sommes la République & que nos en-
» nemis le sont aussi de l'Etat. Pensez-
» vous que la majesté de cette ville
» consiste dans des amas de pierres &
» de maisons, monumens sans ame &
» sans voix, qu'on peut détruire ou ré-
» tablir à son gré ? L'éternité de l'Em-
» pire, la paix des Nations, mon salut
» & le vôtre, tout dépend de la con-
» servation du Sénat. Institué solemnel-
» lement par le premier pere & fonda-
» teur de cette ville, pour être immor-

/

Et oratio ad perſtringendos mulcendosque militum animos, & ſeveritatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti juſſerat) gratè accepta, compoſitique ad præſens, qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; ſtrepitus telorum, & facies belli erat: militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita ſparſis per domos, occulto habitu, & malignâ curâ in omnes, quos nobilitas, aut opes, aut aliqua inſignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites veniſſe in urbem ad ſtudia partium noſcenda, plerique credebant. Unde plena omnia ſuſpicionum, & vix ſecreta domuum ſine formidine; ſed plurimum tre-

» tel comme elle, & continué, ſans in» terruption depuis les Rois juſqu'aux » Empereurs, l'intérêt commun veut » que nous le tranſmettions à nos deſ» cendans, tel que nous l'avons reçu » de nos aïeux : car c'eſt du Sénat que » naiſſent les ſucceſſeurs à l'Empire, » comme de vous les Sénateurs ».

Ayant ainſi tâché d'adoucir & contenir la fougue des ſoldats, Othon ſe contenta d'en faire punir deux : ſévérité tempérée, qui n'ôta rien au bon effet du diſcours. C'eſt ainſi qu'il appaiſa pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le bruit des armes y retentiſſoit encore, & l'on y voyoit l'image de la guerre. Les ſoldats n'étoient pas attroupés en tumulte, mais déguiſés & diſperſés par les maiſons, ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leur rang, leur richeſſe ou leur gloire expoſoient aux diſcours publics. On crut même qu'il s'étoit gliſſé dans Rome des ſoldats de Vitellius pour ſonder les

pidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum vultumque conversi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere prosperis viderentur. Coacto verò in curiam senatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur versare sententias, & huc atque illuc torquere, hostem & parricidam Vitellium vocantes. Providentissimus quisque, vulgaribus conviciis: quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes.

Prodigia insuper terrebant; diversis auctoribus vulgata. In vestibulo Capitolii

dispositions des esprits. Ainsi la défiance étoit universelle, & l'on se croyoit à peine en sureté renfermé chez soi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuses, ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat assemblé ne savoit que faire, & trouvoit par-tout des difficultés : se taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur, & le manege de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon, qui s'en étoit servi si long-tems. Ainsi flottant d'avis en avis, sans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide & d'ennemi de l'Etat : les plus prévoyans se contentoient de l'accabler d'injures sans conséquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas ses vérités, mais à grands cris, & dans une telle confusion de voix, que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter sans être entendu.

Des prodiges attestés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante.

omissas habenas bigæ, cui victoria institerat, erupisse cellâ Junonis, majorem humanâ speciem; statuam divi Julii, in insula Tiberini amnis, sereno & immoto die, ab Occidente in Orientem conversam; prolocutum in Etruriâ bovem, insolitos animalium partus; & plura alia, rudibus sæculis, etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, & cum præsenti exitio, etiam futuri pavor, subitâ inundatione Tiberis: qui immenso auctu, prorupto ponte sublicio, ac strage obstantis molis refusus, non modò jacentia & plana urbis loca, sed secuta hujusmodi casuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis & cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæstus, & penuriâ alimentorum; corrupta stagnantibus aquis insularum fundamenta, dein remeante flumine dilapsa. Utque primùm vacuus à periculo animus fuit, id ipsum, quod paranti expeditionem Othoni, campus Martius & via Flaminia iter belli esset obstructum, à fortuitis vel naturalibus caussis, in prodigium & omen imminentium cladium vertebatur.

Dans le vestibule du Capitole les rênes du char de la Victoire disparurent. Un spectre de grandeur gigantesque fut vu dans la chapelle de Junon. La statue de Jules-César dans l'Isle du Tibre se tourna par un tems calme & serein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Etrurie; plusieurs bêtes firent des monstres; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomenes qu'on observoit en pleine paix dans les siecles grossiers, & qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la désolation présente à l'effroi pour l'avenir, fut une subite inondation du Tibre, qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont son lit fut rempli le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur sembloit garantir d'un pareil danger. Plusieurs furent surpris dans les rues, d'autres dans les boutiques & dans les chambres. A ce désastre se joignit la famine chez le peuple par la disette des vivres & le défaut d'argent. Enfin le Tibre en reprenant son cours, emporta des Isles dont le séjour des eaux avoit ruiné les

Otho, lustratâ urbe, & expensis belli consiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, & ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonensem Galliam aggredi statuit, classe validâ & partibus fidâ; quòd reliquos cæsorum ad pontem Milvium, & sævitiâ Galbæ in custodiam habitos, in numeros legionis composuerat; facta & ceteris spes honoratioris in posterum militiæ. Addidit classi urbanas cohortes, & plerosque è prætorianis, vires & robur exercitus, atque ipsis ducibus consilium & custodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi primipilaribus, Æmylio Pacensi, cui ademptum à Galba Tribunatum reddiderat, permissa. Curam

fondemens. Mais à peine le péril passé laissa-t-il songer à d'autres choses, qu'on remarqua que la Voié flaminienne & le champ de Mars, par où devoit passer Othon, étoient comblés. Aussi-tôt, sans songer si la cause en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui présageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon se livra aux soins de la guerre, & voyant que les Alpes Pennines, les Cottiennes & toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer la Gaule Narbonnoise avec une bonne flotte dont il étoit sûr : car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au massacre du Pont Milvius & que Galba avoit fait emprisonner, & il promit aux autres Légionnaires de les avancer dans la suite. Il joignit à la même flotte, avec les cohortes urbaines, plusieurs Prétoriens, l'élite des troupes, lesquels servoient en même tems de conseil & de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expé-

navium Oſcus libertus retinebat, ad obſervandam honeſtiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paullinus, Marius Celſus, Annius Gallus, rectores deſtinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum inſolens, auctoritatem Paullini, vigorem Celſi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu eſt, pravus & callidus, bonos & modeſtos anteibat.

Sepoſitus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ cuſtodiâ, neque obſcurâ : nullum ob crimen, ſed vetuſto nomine, & propinquitate Galbæ monſtratus. Multos è magiſtratibus, magnam conſularium partem, Otho, non participes aut miniſtros bello,

dition aux Primipilaires Antonius Novellus & Suedius Clemens, auxquels il joignit Emilius Pacensis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laissée aux soins d'Oscus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil sur la fidélité des Généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suétonius Paulinus, Marius Celsus, & Annius Gallus. Mais il donna sa plus grande confiance à Licinius Proculus préfet du Prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais sans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caracteres, &, ce qui n'est pas fort surprenant, l'emportoit ainsi par son adroite méchanceté sur des gens meilleurs & plus modestes que lui.

Environ ce tems-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin & gardé moins rigoureusement que surement, sans qu'on eût autre chose à lui reprocher qu'une illustre naissance & l'amitié de Galba. Plusieurs Magistrats & la plupart des Consulaires suivirent Othon

ſed comitum ſpecie, ſecum expediri jubet. In quîs & L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hoſtis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores ſenatus ætate invalidi, & longâ pace deſides; ſegnis & oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ eques: quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifeſtiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione ſtolidâ, conſpicua arma, inſignes equos, quidam luxurioſos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut inſtrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ curâ: leviſſimus quiſque, & futuri improvidus, ſpe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutiſſimi.

par ſon ordre, plutôt ſous le prétexte de l'accompagner que pour partager les ſoins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius qui ne fut diſtingué ni comme ennemi, ni comme frere d'un Empereur. C'eſt alors que les ſoucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années & amollis par une longue paix, une nobleſſe énervée & qui avoit oublié l'uſage des armes, des Chevaliers mal exercés, ne faiſoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Pluſieurs, cependant, guerriers à prix d'argent, & braves de leurs richeſſes, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de ſuperbes chevaux, de pompeux équipages, & tous les apprêts du luxe & de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les ſages veilloient au repos de la République, mille étourdis ſans prévoyance s'énorgueilliſſoient d'un vain eſpoir; pluſieurs qui s'étoient mal conduits durant la paix, ſe réjouiſſoient de tout ce déſordre, & tiroient du danger préſent leur ſureté perſonnelle.

Sed vulgus & magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, ſentire paulatim belli mala, conversâ in militum uſum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis : quæ motu Vindicis haud perinde plebem attriverant, ſecurâ tum urbe, & provinciali bello, quod inter legiones Galliasque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Auguſtus res Cæſarum composuit, procul & in unius ſolicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio & Caio, tantùm pacis adverſa pertimuere. Scriboniani contra Claudium incepta, ſimul audita & coërcita. Nero nuntiis magis & rumoribus, quàm armis depulſus. Tum legiones claſſesque, & quod raro aliàs, prætorianus urbanusque miles, in aciem deducti, Oriens Occidenſque & quidquid utrimque virium eſt à tergo : ſi ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiſcenti Othoni moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aſpernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitioſam : & Cæcina, jam Alpes tranſgreſſus, exſtimulabat.

Cependant le peuple, dont tant de ſoins paſſoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées & tout l'argent ſervir à l'entretien des troupes, commença de ſentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre après la révolte de Vindex, tems où la guerre allumée entre les Gaules & les Légions, laiſſant Rome & l'Italie en paix, pouvoit paſſer pour externe. Car depuis qu'Auguſte eût aſſuré l'Empire aux Céſars, le Peuple Romain avoit toujours porté ſes armes au loin & ſeulement pour la gloire & l'intérêt d'un ſeul. Les regnes de Tibere & de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude, les premiers mouvemens de Scribonianus furent auſſi-tôt réprimés que connus; & Néron même fut expulſé par des rumeurs & des bruits, plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit ſous les yeux des Légions, des Flottes; & ce qui étoit plus rare encore, les Milices de Rome & les Prétoriens en armes. L'Orient & l'Occident, avec toutes les forces qu'on laiſſoit derriere ſoi, euſſent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Pluſieurs s'amu-

Pridie Idus Martii commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum sectionum nondum in fiscum conversas, revocatis ab exsilio concessit : justissimum donum, & in speciem magnificum, sed festinatâ exactione, usu sterile. Mox vocatâ concione, majestatem urbis, & consensum populi ac senatus pro se attollens, adversum Vitellianas partes modestè disseruit ; inscitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione ; sive ipsius ea moderatio, seu scriptor orationis sibi metuens, contumeliis in Vitellium abstinuit : quando, ut in consiliis militiæ Suetonio Paullino & Mario Celso, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur ; & erant qui genus ipsum orandi noscerent, crebro fori usu celebre, & ad implendas populi aures, latum & sonans.

ſant aux préſages, vouloient qu'Othon différât ſon départ juſqu'à ce que les boucliers ſacrés fuſſent prêts. Mais excité par la diligence de Cecina qui avoit déjà paſſé les Alpes, il mépriſa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de Mars, il chargea le Sénat du ſoin de la République, & rendit aux Proſcrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confiſqués par Néron. Don très-juſte & très-magnifique en apparence, mais qui ſe réduiſoit preſque à rien par la promptitude qu'on avoit miſe à tout vendre. Enſuite, dans une harangue publique, il fit valoir en ſa faveur la majeſté de Rome, le conſentement du Peuple & du Sénat, & parla modeſtement du parti contraire, accuſant plutôt les Légions d'erreur que d'audace, ſans faire aucune mention de Vitellius, ſoit ménagement de ſa part, ſoit précaution de la part de l'auteur du diſcours : car comme Othon conſultoit Suétone, Paulin & Marius Celſus ſur la guerre, on crut qu'il ſe ſervoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles.

Clamor voceſque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falſæ; quaſi dictatorem Cæſarem, aut imperatorem Auguſtum proſequerentur, ita ſtudiis votiſque certabant; nec metu aut amore, ſed ex libidine ſervitii, ut in familiis, privata cuique ſtimulatio, & vile jam decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curasque imperii, Salvio Titiano fratri permiſit.



Quelques-uns démêlerent même le genre de cet Orateur, connu par ses fréquens plaidoyers & par son style empoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces applaudissemens faux & outrés qui sont l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zele & des vœux dignes de la Dictature de César ou de l'Empire d'Auguste; ils ne suivoient même en cela ni l'amour, ni la crainte, mais un penchant bas & servile; & comme il n'étoit plus question d'honnêteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils esclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus son frere, le gouvernement de Rome & le soin de l'Empire.



TRADUCTION

DE

L'APOCOLOKINTOSIS
DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOKOLOKINTOSIS.

QUID actum ſit in cœlo ante diem tertium eidus Octobris, Aſinio Marcello, Acilio Aviola Coſſ. anno novo, initio ſæculi feliciſſimi, volo memoriæ tradere. Nihil offenſæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera ſi quis quæſierit unde ſciam : primum ſi noluero, non reſpondebo. Quis coacturus eſt ? Ego ſcio me liberum factum, ex quo ſuum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum naſci oportere.

TRADUCTION
DE L'APOCOLOKINTOSIS
DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'eſt paſſé dans les Cieux le treize Octobre ſous le Conſulat d'Aſinius Marcellus & d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux ſiecle (*). Je ne ferai ni tort ni grace; mais ſi l'on demande comment je ſuis ſi bien inſtruit? Premiérement je ne répondrai rien, s'il me plaît; car qui m'y pourra contraindre? Ne ſais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de

(*) Quoique les jeux ſéculaires euſſent été célébrés par Auguſte, Claude-prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer auſſi : ce qui donnoit à rire au Peuple quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nul homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit : car non-ſeulement pluſieurs perſonnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguſte, mais même il y eut des Hiſtrions qui jouerent aux uns & aux autres, & Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamaion; *ſæpe facias.*

P 4

Si libuerit reſpondere ; dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab hiſtorico jurato res exegit ? Tamen ſi neceſſe fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Druſillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidiſſe ſe dicet iter facientem, non paſſibus æquis. Velit, nolit, neceſſe eſt, illi omnia videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator eſt : qua ſcis & Divum Auguſtum, & Tiberium Cæſarem, ad deos iſſe. Hunc ſi interrogàveris, ſoli narrabit : coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit ſe Druſillam vidiſſe cœlum aſcendentem, & illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, ſe non indicaturum etiamſi in medio foro hominem vidiſſet occiſum. Ab hoc ego quæcumque audivi, certè clara affero, ita illum ſalvum & felicem habeam.

ce galant-homme qui avoit très-bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou sot?

Que si je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un Historien-juré? Cependant, si j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Drusille monter au Ciel; il vous dira qu'il a vu Claude y monter aussi tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voye, bon-gré malgré, tout ce qui se fait là-haut? n'est-il pas inspecteur de la Voie Appienne par laquelle on sait qu'Auguste & Tibere sont allés se faire Dieux? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête, il ne dira rien en public; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'ascension de Drusille, indigné qu'au mépris d'une si bonne nouvelle personne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il protesta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi je peux jurer par le bien que je lui souhaite qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déjà

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, & obſcuri creſcebant tempora ſomni.
Jamque ſuum victrix augebat Cynthia regnum :
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, viſoque ſeneſcere Baccho
Carpebat raras ſerus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi ſi dixero, menſis erat October, dies tertius eidus Octobris. Horam non poſſum tibi certam dicere ; faciliùs inter philoſophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter ſextam & ſeptimam erat. Nimiùs ruſticè acquieſcunt oneri poetæ, non contenti ortus & occaſus deſcribere, ut etiam medium diem inquietent. Tu ſic tranſibis horam tam bonam ?

Par un plus court chemin l'aſtre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux ſa courſe journaliere ;
Le Dieu fantaſque & brun qui préſide au repos,
A de plus longues nuits, prodiguoit ſes pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de ſon frere,
De ſa triſte lueur éclairoit l'hémiſphere,
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la ſaiſon des fruits & du Dieu des buveurs,
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je auſſi clairement en diſant que c'étoit le treizieme d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis vous la dire exactement, mais il eſt à croire que là-deſſus les Philoſophes s'accorderont mieux que les horloges (*). Quoi qu'il en ſoit, ſuppoſons qu'il étoit entre ſix & ſept, & puiſque non contens d'écrire le commencement & la fin du jour, les Poëtes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laiſſer en paix le

(*) La mort de Claude fut long-tems cachée au Peuple, juſqu'à ce qu'Agrippine eût pris ſes meſures pour ôter l'Empire à Britannicus & l'aſſurer à Néron. Ce qui fit que le Public n'en ſavoit exactement ni le jour ni l'heure.

Jam medium curſu Phœbus diviſerat orbem,
Et propior nocti feſſas quatiebat habenas,
Oblico flexam deducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui ſemper ingenio ejus delectatus eſſet, unam de tribus Parcis educit, & ait : Quid fœmina crudeliſſima hominem miſerum torqueri pateris, nec unquam meritum, ut tamdiù cruciaretur ? Annus ſexageſimus & quartus eſt, ex quo cum anima luctatur. Quid huic invides ? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo Princeps factus eſt, omnibus menſibus efferunt. Et tamen non eſt mirum ſi errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum eſt.

Dede neci : melior vacua ſine regnet in aula.

milieu ; voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée.

Déjà du haut des Cieux le Dieu de la lumiere
Avoit en deux moitiés partagé l'hémisphere,
Et preſſant de la main ſes courſiers déjà las,
Vers l'heſpérique bord accéléroit leurs pas.

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amuſé, voyant ſon ame obſtruée de toutes parts chercher vainement une iſſue, prit à part une des trois Parques, & lui dit : comment une femme a-t-elle aſſez de cruauté pour voir un miſérable dans des tourmens ſi longs & ſi peu mérités ? Voilà bientôt ſoixante-quatre ans qu'il eſt en querelle avec ſon ame. Qu'attends-tu donc encore ? Souffre que les aſtrologues, qui depuis ſon avénement annoncent tous les ans & tous les mois ſon trépas, diſent vrai du moins une fois. Ce n'eſt pas merveille, j'en conviens, s'ils ſe trompent en cette occaſion : car qui trouva jamais ſon heure, & qui ſait comment il peut rendre l'eſprit ? Mais n'importe ; fais toujours ta charge, qu'il meure & cede l'Empire au plus digne.

Sed Clotho : Ego mehercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui supersunt, civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinqui, & tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capsulam, & tres fusos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis divisos, mori jubebo : nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfusa, subitò solum destitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, & turpi convolvens stamina fuso
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.
At Lachesis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo subtemina vellere sumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem
Assumpsere novum : mirantur pensa sorores.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laiſſer quelques jours pour faire Citoyens-Romains ce peu de gens qui ſont encore à l'être, puiſque c'étoit ſon plaiſir de voir Grecs, Gaulois, Eſpagnols, Bretons, & tout le monde en toge. Cependant, comme il eſt bon de laiſſer quelques étrangers pour graine, ſoit fait ſelon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte & en tire trois fuſeaux : l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, & le troiſieme pour Claude; ce ſont, dit-elle, trois perſonnages que j'expédierai dans l'eſpace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout ſeul. Sortant de ſe voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même? Mais ces deux camarades lui ſuffiront.

Elle dit : & d'un tour fait ſur un vil fuſeau,
Du ſtupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de ſa royale vie.
A l'inſtant Lachéſis, une de ſes deux ſœurs
Dans un habit paré de feſtons & de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du permeſſe,
D'une toiſon d'argent prend une blanche treſſe

Mutatur vilis pretioſo lana metallo :
Aurea formoſo deſcendunt ſæcula filo.
Nec modus eſt illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, ſunt dulcia penſa.
Sponte ſua feſtinat opus, nulloque labore
Mollia contorto deſcendunt ſtamina fuſo.
Vincunt Tithoni, vincunt & Neſtoris annos.
Phœbus adeſt cantuque juvat, gaudetque futuris :
Et lætus nunc plectra movet, nunc penſa miniſtrat.
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam, fraternaque carmina laudant,
Plus ſolito nevere manus : humanaque fata
Laudatum tranſcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi ſimilis vultu, ſimiliſque decore,
Nec cantu, nec voce minor : felicia laſſis
Sæcula præſtabit, legumque ſilentia rumpet.
Qualis diſcutiens fugientia lucifer aſtra ;
Aut qualis ſurgit redeuntibus heſperus aſtris :
Qualis cum primum tenebris aurora ſolutis
Induxit rubicunda diem, ſol adſpicit orbem
Lucidus, & primos è carcere concitat axes :
Talis Cæſar adeſt, talem jam Roma Neronem
Adſpicit, flagrat nitidus fulgore remiſſo
Vultus, & affuſo cervix formoſa capillo.

Dont

Dont son adroite main forme un fil délicat.
Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat;
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées,
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine & s'enrichir encor
Avec un fil doré filent le siecle d'or:
De la blanche toison la laine détachée
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'instant sans peine, & file & s'embellit,
De mille & mille tours le fuseau se remplit.
Qu'il passe les longs jours & la trame fertile
Du rival de Céphale & du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir
De fuseaux toujours neufs s'empresse à les servir,
Et cherchant sur sa lyre un ton qui les séduise,
Les trompe heureusement sur le tems qui s'épuise.
Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel!
Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel:
Il me sera semblable & d'air & de visage,
De la voix & des chants il aura l'avantage.
Des siecles plus heureux renaîtront à sa voix;
Sa loi fera cesser le silence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuse
Annoncer le départ de la nuit ténébreuse;

Hæc Apollo. At Lachesis, quæ & ipsa homini fortissimo faveret, fecit, & plena orditur manu, & Neroni multos annos de suo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem animam ebulliit, & eo desiit vivere videri. Exspiravit autem dum comœdos audit, ut scias me non sine causâ illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita est, cum majorem sonitum emisisset illâ parte, quâ facilius loquebatur: Væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, nescio: omnia certe concacavit.

Quæ in terris postea sint acta, supervacuum est referre. Scitis enim optime: nec periculum est, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impresserunt. Nemo felicitatis suæ obliviscitur. In cælo

Ou tel que le ſoleil diſſipant les vapeurs,
Rend la lumiere au monde & l'alégreſſe aux
cœurs;
Tel Céſar va paroître, & la terre éblouie
A ſes premiers rayons eſt déjà réjouie.

Ainſi dit Apollon, & la Parque honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de ſon chef pluſieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que ſa trame pourrie fût coupée, auſſi-tôt il cracha ſon ame & ceſſa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des Comédiens; par où l'on voit que ſi je les crains ce n'eſt pas ſans cauſe. Après un ſon fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aiſément, ſon dernier mot fut; *ſoin! je me ſuis embrené.* Je ne ſais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainſi faiſoit-il toutes choſes.

Il ſeroit ſuperflu de dire ce qui s'eſt paſſé depuis ſur la terre. Vous le ſavez tous, & il n'eſt pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t-on jamais ſon bonheur? Quant à ce qui s'eſt

quæ acta ſint audite : fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi, veniſſe quemdam bonæ ſtaturæ, bene canum, neſcio quid illum minari : aſſiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæſiſſe ſe, cujus nationis eſſet? reſpondiſſe, neſcio quid perturbato ſono, & voce confuſâ, non intelligere ſe linguam ejus : nec Græcum eſſe, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, & noſſe videbatur omnes nationes, jubet ire & explorare, quorum hominum eſſet. Tum Hercules primo adſpectu ſane perturbatus eſt, ut qui etiam non omnia monſtra timuerit : ut vidit novi generis faciem, inſolitum inceſſum, vocem nullius terreſtris animalis, ſed (qualis eſſe marinis belluis ſolet) raucam & implicatam, putavit ſibi tertium decimum laborem veniſſe. Diligentius intuenti, viſus eſt quaſi homo. Acceſſit itaque, & quod facillimum fuit Græculo, ait :

τὶς πόθεν εἰς ἀνδρῶν πόταιτοὶ πτόλις;

passé au Ciel, je vais vous le rapporter, & vous devez, s'il vous plaît, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'assez bonne taille, blanc comme une chevre, branlant la tête & traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit murmuré entre ses dents je ne sais quoi, qu'on ne put entendre, & qui n'étoit ni grec ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adressant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monstres, ne laissa pas de se troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inusité, de ce beuglement rauque & sourd, moins semblable à la voix d'un animal terrestre qu'au mugissement d'un monstre marin, ah, dit-il, voici mon treizieme travail ! Cependant en regardant mieux il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête & lui dit aisément en Grec bien tourné.

D'où viens-tu, quel es-tu, de quel pays es-tu ?

Ubi hæc Claudius, gaudet esse illic philologos homines, sperat futurum aliquem historiis suis locum. Itaque & ipse Homerico versu Cæsarem se esse significans ait :

Ιλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.

Erat autem sequens versus verior, æque Homericus :

ἔνθα δ' ἐγὼν πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτεύς.

Et imposuerat Herculi homini minimè vafro, nisi fuisset illic Febris, quæ fano suo relicto sola cum illo venerat : ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iste, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico; quæ cum ipso tot annos vixi, Lugduni nâtus est : Marci municipem vides : quod tibi narro, ad sextum decimum lapidem à Vienna natus est, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loca calcasti, quam ullus mulio perpe-

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux-esprits, espéra que l'un d'eux écriroit son histoire, & s'annonçant pour César par un vers d'Homere, il dit;

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

mais le vers suivant eût été plus vrai;

Dont j'ai détruit les murs, tué les Citoyens.

Cependant il en auroit imposé à Hercule qui est un assez bon homme de Dieu, sans la Fievre qui laissant toutes les autres divinités à Rome, seule avoit quitté son Temple pour le suivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir; je puis le savoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : c'est un bourgeois de Lyon; il est né dans les Gaules à dix-sept milles de Vienne; il n'est pas Romain, vous dis-je, c'est un franc Gaulois, & il a traité Rome à la Gauloise. C'est un fait qu'il est de Lyon où Licinius a commandé si long-tems. Vous qui avez

tuarius, Lugdunenses scire debes, & multa millia inter Xantum & Rhodanum intereſſe.

Excandeſcit hoc loco Claudius, & quanto poteſt murmure iraſcitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo geſtu ſolutæ manus, & ad hoc unum ſatis firmæ, quo decollare homines ſolebat. Juſſerat illi collum præcidi. Putares omnes illius eſſe libertos, adeo illum nemo curabat.

Tum Hercules : Audi me, inquit, tu, & deſine fatuari : veniſti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior eſſet, tragicus fit, & ait :

Exprome propere, ſede quâ genitus cluas,
Hoc ne peremptus ſtipite, ad terram accidas.

couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez ſavoir ce que c'eſt que Lyon, & qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colere ſe mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit ſigne qu'on arrêtât la fievre, & du geſte dont il faiſoit décoller les gens, (ſeul mouvement que ſes deux mains ſuſſent faire) ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ſes affranchis (*).

Oh, oh! L'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le ſot. Te voici dans un ſéjour où les rats rongent le fer; déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache; puis prenant un ton tragique pour lui en mieux impoſer, il continua ainſi :

Nomme à l'inſtant les lieux où tu reçus le jour,
Ou ta race avec toi va périr ſans retour.

(*) On ſait combien cet imbécille avoit peu de conſidération dans ſa maiſon : à peine le maitre du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il eſt étonnant que Seneque ait oſé dire tout cela, lui qui etoit ſi courtiſan ; mais Agrippine avoit beſoin de lui, & il le ſavoit bien.

Hæc clava reges ſæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto ſonas ?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Ediſſere : equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Heſperio mari
Inachiam ad urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus imminens fluviis jugum
Quod Phœbus ortu ſemper obverſo videt :
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo ſuos curſus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Eſt ne illa tellus ſpiritus altrix tui ?

Hæc ſatis animosè & fortiter. Nihilominus mentis ſuæ non eſt, & timet μωροῦ πληγήν. Claudius ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem ſibi Romæ fuiſſe : illic non habere ſe idem gratiæ : Gallum in ſuo ſterquilinio plurimum poſſe. Itaque quantum intelligi potuit, hæc viſus eſt dicere.

De grands Rois ont senti cette lourde massue,
Et ma main dans ses coups ne s'est jamais déçue ;
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents ?
Parle, & ne me tiens pas plus long-tems en
attente :
Quels climats ont produit cette tête branlante ?
Jadis dans l'Hespérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre, & par occasion,
De ses nobles troupeaux ravis dans son étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis se réunir dans un séjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paisible Saône :
Est-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Hercule en parlant de la sorte affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, & ne laissoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme résolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas-là comme à Rome où nul n'osoit s'égaler à lui, & que par-tout le coq est maître sur son fumier. Il se remit donc à grogner, & autant qu'on put l'entendre il sembla parler ainsi.

Ego te fortissime deorum Hercules ; speravi mihi affuturum apud alios : & si quis à me notorem petiisset, te fui nominaturus, qui me optime nosti. Nam si memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus mense Julio & Augusto. Tu scis quantum illic miseriarum pertulerim, cum causidicos audirem, & diem & noctem : in quos si incidisses, valde fortis licet, maluisses cloacas Augiæ purgare : multo plus ego stercoris exhausi. Sed quoniam volo ; non mirum, quod impetum in curiam fecisti : nihil tibi clusi est.

Modò dic nobis, qualem deum istum fieri velis : ἐπικούρειος θεὸς non potest esse : οὔτε αὐτός πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus ? quomodo potest rotundus esse (ut ait Varro) sine capite, sine præputio ? Est aliquid in eo stoici Dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si mehercules à Saturno petiisset hoc beneficium cujus mensem toto anno celebravit saturnalia ejus princeps non tulisset. Illum Deum ab Jove, quem quantum quidem in illo fuit, damnavit incesti. L.

J'espérois, ô le plus fort de tous les Dieux ! que vous me protégeriez auprès des autres, & que si j'avois eu à me renommer de quelqu'un, ç'eût été de vous qui me connoissez si bien. Car souvenez-vous-en, s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet & d'Août ? Vous savez ce que j'ai souffert-là de miseres, jour & nuit à la merci des avocats. Soyez sûr, tout robuste que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'essuyer leurs criailleries, vous avez avalé moins d'ordures (*).

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci ? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne se soucie de personne ni personne de lui ? Un Dieu Stoïcien, qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre ? N'ayant ni cœur ni tête il semble assez propre à le devenir. Eh Messieurs ! s'il eût demandé cet honneur à

(*) Il y a ici très-évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

Syllanum enim generum suum occidit. Oro per quod sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, sororem suam stulte studere; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt; hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo suo faciat, nescio : etiam cœli scrutatur plagas, deus fieri vult. Parum est quod templum in Britanniâ habet, quod hunc barbari colunt, & ut deum orant. Αλώρου Φιλάτου χῆιν.

Saturne même, dont, préſidant à ſes jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cauſe d'inceſte autant qu'il étoit en lui, en faiſant mourir Silanus ſon gendre, & cela pourquoi ? Parce qu'ayant une ſœur d'une humeur charmante & que tout le monde appelloit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel ſi grand crime eſt-ce donc, direz-vous, de fêter diſcrétement ſa ſœur ? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athenes, & dans l'Egypte en plein (*) ?.... A Rome.... oh à Rome ignorez-vous que les rats mangent le fer ? Notre ſage bouleverſe tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faiſoit dans ſa chambre, mais le voilà maintenant furetant le Ciel pour ſe faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le ſervent comme tel.

(*) On ſait qu'il étoit permis en Egypte d'épouſer ſa ſœur de pere & de mere & cela étoit auſſi permis à Athenes, mais pour la ſœur de mere ſeulement. Le mariage d'Elpinice & de Cimon en fournit un exemple.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus ſententiam dicere, nec diſputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiſeram, vos mera mapalia feciſtis. Volo ſervetis diſciplinam curiæ. Hic qualiſcumque eſt, quid de nobis exiſtimabit ?

Illo dimiſſo, primus interrogatur ſententiam Janus pater : is deſignatus erat in Kal. Julias poſtmeridianus Coſ. homo quantumvis vafer, qui ſemper videt *ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω*. Is multa diſerte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius perſequi non potuit : & ideo non refero : ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta ſunt. Multa dixit de magnitudine deorum : non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, Deum fieri : jam fama nimium feciſti. Itaque ne videar in perſonam, non in rem ſententiam dicere, cenſeo ne quis poſt hunc diem Deus fiat ex his qui *ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν* : aut ex his, quos alit *ζείδωρος ἄρουρα*. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus,

A

A la fin, Jupiter s'avisa qu'il falloit arrêter les longues disputes & faire opiner chacun à son rang. Peres Conscripts, dit-il à ses collegues; au lieu des interrogations que je vous avois permises, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la cour reprenne ses formes ordinaires : que penseroit de nous ce postulant tel qu'il soit?

L'ayant donc fait sortir, il alla aux voix, en commençant par le pere Janus. Celui-ci consul d'une après-dînée, désigné le premier Juillet, ne laissoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant & derriere : en vrai pilier de barreau il se mit à débiter fort disertement beaucoup de belles choses que le scribe ne put suivre, & que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit sur la grandeur des Dieux, soutint qu'ils ne devoient pas s'associer des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'est plus rien (*).

(*) Je ne saurois me persuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots; *Olim, inquit, magna res erat*

pictusve erit, eum dedi larvis, & proximo munere inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet.

Proximus interrogatur sententiam Diespiter Vicæ Potæ filius, & ipse designatus Cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce belle accessit Hercules, & auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet: Cum Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingat, nec minus Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deam esse jussit, longeque omnes mortales sapientia antecellat, sitque è republicâ esse aliquem, qui cum Romulo possit:

Vous n'avez déjà rendu cet homme-ci que trop célebre. Mais de peur qu'on ne m'accuse d'opiner sur la personne & non sur la chose, mon avis est que désormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que si malgré ce sénatus-consulte quelqu'un d'eux s'ingere à l'avenir de trancher du Dieu, soit de fait, soit en peinture, je le dévoue aux larves, & j'opine qu'à la premiere foire sa déité reçoive les étrivieres & soit mise en vente avec les nouveaux esclaves.

Après cela vint le tour du divin fils de Vica-Pota désigné consul grippe-sou & qui gagnoit sa vie à grimeliner & vendre les petites villes. Hercule passant donc à celui-ci lui toucha galamment l'oreille & il opina dans ces termes : attendu que le divin Claude est du sang du divin Auguste & du sang de la divine Livie son

---

Deum fieri : & ceux-ci, *jam fama nimium fecisti*. Je n'y vois ni liaison ni transition, ni aucune espece de sens à les lire ainsi de suite.

...... Ferventia rapa vorare :

censeo, ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit : eamque rem ad μεταμορφώσης Ovidii adjiciendam.

Variæ erant sententiæ & videbatur Claudius sententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modo huc, modo illuc cursabat : & aiebat. Noli mihi invidere, mea res agitur : deinde si quid volueris, invicem faciam : Manus manum lavat.

Tunc Divus Augustus surrexit sententiæ suæ dicendæ, & summa facundia disseruit. P. C. vos testes habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum amplius dissimulare, & dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperi?

ayeule, à laquelle il a même confirmé ſon brevet de déeſſe ; qu'il eſt d'ailleurs un prodige de ſcience & que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus; j'opine qu'il ſoit dès ce jour créé & proclamé Dieu en auſſi bonne forme qu'il s'en ſoit jamais fait, & que cet événement ſoit ajouté aux métamorphoſes d'Ovide.

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroiſſoit que Claude l'emporteroit, & Hercule qui ſait battre le fer tandis qu'il eſt chaud, couroit de côté & d'autre, criant: Meſſieurs, un peu de faveur ; cette affaire-ci m'intéreſſe; dans une autre occaſion vous diſpoſerez auſſi de ma voix: il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguſte s'étant levé, pérora fort pompeuſement & dit: Peres Conſcripts, je vous prends à témoin que depuis que je ſuis Dieu je n'ai pas dit un ſeul mot, car je ne me mêle que de mes affaires; mais comment me taire en cette occaſion? Comment diſſimuler ma douleur que le dépit aigrit encore? C'eſt

Ideò civilia bella compescui ? Ideo legibus urbem fundavi, operibus ornavi ? Et quid dicam P. C. non invenio : omnia infra indignationem verba sunt. Confugiendum est itaque à me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam : Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non posse videtur muscam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam ? Non vacat deflere publicas clades intuenti domestica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamsi Phormea Græce nescit ego scio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥ̓ΚΗΝΔΙΗΣ senescit. Iste quem videtis, per tot annos sub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret, alteram ferro ; alteram fame : unum abnepotem. L. Syllanum. Videris Jupiter, an in caussa mala certe in tua, si hic inter nos futurus est. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam de caussa cognosceres, antequam audires, damnasti ? Hoc fieri solet ? in cœlo non fit. Ecce Jupiter, qui tot annos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

donc pour la gloire de ce miſérable que j'ai rétabli la paix ſur mer & ſur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles ; que Rome eſt affermie par mes loix & ornée par mes ouvrages ? O Peres Conſcripts ! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes ; je ne puis que redire après l'éloquent Meſſala, l'Etat eſt perdu ! Cet imbécille qui paroît ne pas ſavoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illuſtres victimes ? Les déſaſtres de ma famille me laiſſent-ils des larmes pour les malheurs publics ? Je n'ai que trop à parler des miens (*). Ce galant homme que vous voyez protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua ſa reconnoiſſance en faiſant mourir Lucius Silanus un de mes arrieres-petits-neveux & deux Julies mes arrieres-petites-nieces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter, ſi vous l'admettez parmi nous,

(*) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamſi Phormea Græce neſcit, ego ſcio* ENTIKONTONTKHNΔIHΣ *Seneſcit*, ou *ſe neſcit*, parce que je n'y entends rien du tout. Peut-être aurois-je trouvé quelque éclairciſſement dans les adages d'Eraſme, mais je ne ſuis pas à portée de les conſulter.

ῥίψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

& iratus fuit uxori, & suspendit illam : num quid occidit ? Tu Messalinam, cujus æque avunculus major eram, quam tuus, occidisti. Nescio, inquis ? Dii tibi malefaciant : adeo istud turpius est, quod nescis, quam quod occidisti.

Iste C. Cæsarem non desiit mortuum prosequi. Occiderat ille socerum : hic & generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit Magnum vocari : hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Crassum Magnum, Scriboniam, Tristioniam, Assarionem, nobiles tamen : Crassum vero tam fatuum, ut etiam regnare posset. Cogitate P. C. quale portentum in numerum deorum se recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis ? Videte

à tort ou non, ce sera surement à votre blâme. Car dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant tuer de gens sans les entendre, sans même t'informer de leurs crimes? C'étoit ma coutume. Ta coutume? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui regne depuis tant d'années a-t-il jamais rien fait de semblable? Quand il estropia son fils, le tua-t-il? Quand il pendit sa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi n'as-tu pas mis à mort Messaline, dont j'étois le grand oncle ainsi que le tien (*)? Je l'ignore, dis-tu? Misérable! Ne sais-tu pas, qu'il t'est plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait?

Enfin Caïus Caligula s'est ressuscité dans son successeur. L'un fait tuer son beau-pere (†), & l'autre son gendre (§). L'un défend qu'on donne au fils de Crassus le surnom de grand, l'autre le lui rend & lui fait couper la tête. Sans respect pour

(*) Par l'adoption de Drusus, Auguste étoit l'ayeul de Claude, mais il étoit aussi son grand oncle par la jeune Antonia mere de Claude & niece d'Auguste.

(†) M. Syllanus.

(§) Pompeius Magnus.

corpus ejus, diis iratis natum. Ad summam tria verba citò dicat, & servum me ducat. Hunc deum quis colèt ? Quis credet. Denique dum tales deos facitis, nemo vos deos esse credet. Summa rei, P. C. si honeste inter vos gessi, si nulli durius respondi, vindicate injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censeo. Atque ita ex tabella recitavit.

Quando quidem divus Claudius occidit socerum suum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium Magnum & L. Syllanum, soccrum filiæ suæ Crassum, frugi hominem, tam similem sibi, quam ovo ovum, Scriboniam socrum filiæ suæ, Messalinam uxorem suam, & ceteros, quorum numerus iniri non potuit : placet mihi in eum severè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primum exportari, & cœlo

un ſang illuſtre, il fait périr dans une même maiſon Scribonie, Triſtonie, Aſſarion, & même Craſſus le grand, ce pauvre Craſſus ſi complétement ſot qu'il eût mérité de régner : ſongez, Peres Conſcripts, quel monſtre oſe aſpirer à ſiéger parmi nous ! Voyez, comment déifier une telle figure, vil ouvrage des Dieux irrités! A quel culte, à quelle foi pourra-t-il prétendre ? Qu'il réponde, & je me rends. Meſſieurs, meſſieurs, ſi vous donnez la divinité à de telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre ? En un mot, Peres Conſcripts, je vous demande pour prix de ma complaiſance & de ma diſcrétion de venger mes injures. Voilà mes raiſons & voici mon avis.

Comme ainſi ſoit que le divin Claude a tué ſon beau-pere Appius Silanus, ſes deux gendres, Pompeius Magnus & Lucius Silanus, Craſſus beau-pere de ſa fille, cet homme ſi ſobre (*), & en tout ſi

(*) Je n'ai gueres beſoin, je crois, d'avertir que ce mot eſt pris ironiquement. Suétone après avoir dit qu'en tout tems, en tout lieu Claude étoit toujours prêt à manger & boire, ajoute qu'un jour ayant ſenti de ſon tribunal l'odeur du dîné des Saliens, il planta-là toute l'audience & courut ſe mettre à table avec eux.

intra dies xxx excedere, olympo intra diem tertium.

Pedibus in hanc ſententiam itum eſt. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

Illuc unde negant redire quemquam.

Dum deſcendunt per viam ſacram, interrogat Mercurius, quid ſibi velit ille concurſus hominum, num Claudii funus eſſet? Et erat omnium formoſiſſimum, & impenſa cura plenum, ut ſcires deum efferri, tibicinum, cornicinum, omniſque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire poſſet. Omnes læti, hilares. P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho, & pauci cauſidici plorabant, ſed plane ex animo. Juriſconſulti è tenebris procedebant, pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam

ſemblable à lui, Scribonie belle-mere de ſa fille, Meſſaline ſa propre femme, & mille autres dont les noms ne finiroient point, j'opine qu'il ſoit ſévérement puni, qu'on ne lui permette plus de ſiéger en juſtice, qu'enfin banni ſans retard il ait à vuider l'Olympe en trois jours & le Ciel en un mois.

Cet avis fut ſuivi tout d'une voix. A l'inſtant le Cyllénien (†) lui tordant le col le tire au ſéjour

D'où nul, dit-on, ne retourna jamais.

En deſcendant par la Voie ſacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cauſe. Parions, dit-il, que c'eſt ſa pompe funebre; & en effet, la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des inſtrumens de toute eſpece & ſur-tout de la foule, étoit ſi grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'a-

(†) Mercure.

qui cum maxime reviviſcerent. Et his unus cum vidiſſet capita conferentes, & fortunas ſuas deplorantes cauſidicos, accedit, & ait : Dicebam vobis : Non ſemper Saturnalia erunt.

Claudius ut vidit funus ſuum, intellexit ſe mortuum eſſe. Ingenti enim μεγαληγορίᾳ nævia cantabatur anapæſtis.

Fundite fletus
Edite planctus,
Fingite luctus,
Reſonet triſti
Clamore forum;
Cecidit pulchre
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere curſu

légresse ; le Peuple Romain marchoit légérement comme ayant secoué ses fers. Agathon & quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les Jurisconsultes maigres, exténués (*), commençoient à respirer, & sembloient sortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les avocats la tête basse déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : ne vous le disois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours ?

Claude en voyant ses funérailles comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funebre en jolis vers heptasyllabes.

» O cris, ô perte, ô douleurs !
De nos funebres clameurs
Faisons retentir la place :
Que chacun se contrefasse :
Crions d'un commun accord
Ciel ! ce grand homme est donc mort !
Il est donc mort ce grand homme !
Hélas ! vous savez tous comme,

(*) Un Juge qui n'avoit d'autre loi que sa volonté donnoit peu d'ouvrage à ces Messieurs-là.

Poterat celeres;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibusque ſequi
Perſida telis,
Certaque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hoſtes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Juſſit, & ipſum
Nova Romanæ
Jura ſecuris
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citius

ſous

Sous la force de fon bras,
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la courfe ?
Falloit-il jufques fous l'ourfe
Des Bretons prefque ignorés,
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et fous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan ?
Falloit-il en moins d'un an
Dompter le Parthe rebelle;
Falloit-il d'un bras fidele
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerriere
Bleffer le Mede au derriere ?
Notre homme étoit prêt à tout,
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos que par miracle
Le Ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies
N'épuifoit point les parties
En plaidoyers fuperflus;
Pour juger fans fe méprendre

Diſcere cauſſas,
Una tantum
Parte audita,
Sæpe & neutra.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno?
Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura ſilent,
Cretæa tenens
Oppida centum.
Cædite mœſtis
Pectora palmis,
O cauſidici,
Venale genus:
Voſque poetæ
Lugete novi,
Voſque in primis
Qui concuſſo
Magna paraſtis
Lucra fritillo.

Delectabatur laudibus ſuis Claudius, & cupiebat diutius ſpectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, &

Il lui suffisoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra siéger désormais,
Et n'avoir, dans la journée,
De plaisir que les procès?
Minos, cédez-lui la place,
Déjà son ombre vous chasse
Et va juger aux enfers.
Pleurez avocats à vendre,
Vos cabinets sont déserts,
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets & de la chance
Tirer un ample trésor,
Pleurez, brelandier célebre,
Bientôt un bûcher funebre
Va consumer tout votre or.

Claude se délectoit à entendre ses louanges & auroit bien voulu s'arrêter plus long-tems. Mais le Héraut des Dieux lui

trahit capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium : & inter Tyberim & viam tectam descendit ad inferos.

Antecesserat jam compendiaria via Narcissus libertus, ad patronum excipiendum, & venienti nitidus, ut erat à Balneo, occurrit, & ait : Quid dii ad homines ? Celerius, inquit Mercurius, & venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat quem Mercurius iterum festinare jussit, & virga morantem impulit. Dicto citius Narcissus evolat. Omnia proclivia sunt, facile descenditur. Itaque quamvis podagricus esset, momento temporis pervenit ad januam Ditis : ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, sese movens, villosque horrendos excutiens pusillum superturbatur, (albam canem in deliciis habere consuerat) ut illum vidit canem nigrum villosum sane : quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magna inquit voce : Claudius Cæsar venit. Ecce extemplo cum plausu procedunt cantantes :

mettant la main au collet & lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, & le fit descendre aux enfers entre le Tibre & la Voie couverte.

Narcisse ayant coupé par un plus court chemin vint frais sortant du bain au-devant de son maître, & lui dit: comment! les Dieux chez les hommes? Allons, allons dit Mercure, qu'on se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître, il le hâta d'aller à coups de caducée, & Narcisse partit sur le champ. La pente est si glissante & l'on descend si facilement, que tout goutteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A sa vue, le monstre aux cent têtes dont parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins, & Narcisse accoutumé aux caresses de sa jolie levrette blanche, éprouva quelque surprise à l'aspect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obscurité. Il ne laissa pas pourtant de s'écrier à haute voix: voici Claude César. Aussi-tôt une foule s'avance

εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hic erat C. Silius Cos. desig. Junius Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narcissus duci jusserat. Medius erat in hac cantantium turba Mnester Pantomimus, quem Claudius decoris caussa minorem fecerat. Nec non ad Messalinam citò rumor percrepuit, Claudium venisse. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus & Pheronactes, quos omnes necubi imparatus esset, præmiserat. Deinde præfecti duo, Justus Catonius, & Ruffus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus, & Celer Asinius, consulares. Novissime fratris filia, sororis filia, gener, socer, socrus, omnes plane consanguinei. Et agmine facto Claudio occurrunt. Quos cum vidisset Claudius, exclamat, Πάντα φίλων πλήρη. Quomodo vos huc venistis?

en poussant des cris de joie & chantant,

Il vient, réjouissons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius Consul désigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Hellius Trogus, Cotta Tectus, Valens Fabius, Chevaliers Romains que Narcisse avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mnester à qui sa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit parvint jusqu'à Messaline, & l'on vit accourir des premiers au-devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus & Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison. Suivoient les deux préfets Justus Catonius, & Rufus fils de Pompée; puis ses amis Saturnius Lucius, & Pedo Pompeïus, & Lupus, & Celer Asinius, Consulaires. Enfin la fille de son frere, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-pere, sa belle-mere & presque tous ses parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui les voyant, s'écria; bon, je trouve par-tout des amis: par quel hazard êtes-vous ici?

Tum Pedo Pompeius : Quid dicis homo crudelissime ? Quæris quomodo ? Quis enim nos alius huc misit quam tu, omnium amicorum interfector ? In jus eamus : ego tibi hic sellas ostendam. Ducit illum ad tribunal Æaci ; is lege Corneliâ, quæ de sicariis lata est, quærebat : postulabat, nomen ejus recipi, edit subscriptionem : occisos Senatores XXX. Equites Rom. CCCXV. atque plures : ceteros CLXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

Exterritus Claudius oculos undecumque circumfert, vestigat aliquem patronum qui se defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudiana lingua disertus, & postulat advocationem. Non datur. Accusat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle respondere. Æacus homo justissimus, vetat. Illum tantum altera parte audita condemnat, & ait :

εἴκε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη τ' ἰθεῖα γένοιτο.

Comment, ſcélérat, dit Pedo Pompeïus, par quel hazard ? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis ? Viens, viens devant le Juge ; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mene au tribunal d'Eaque, lequel préciſément ſe faiſoit rendre compte de la loi Cornelia ſur les meurtriers. Pedo fait inſcrire ſon homme & préſente une liſte de trente Sénateurs, trois cents quinze Chevaliers Romains, deux cents vingt-un Citoyens & d'autres en nombre infini, tous tués par ſes ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenſeur, mais aucun ne ſe préſentoit. Enfin, P. Petronius ſon ancien convive & beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuſe à grands cris, Pétrone tâche de répondre ; mais le juſte Eaque le fait taire, & après avoir entendu ſeulement l'une des parties, condamne l'accuſé, en diſant :

Il eſt traité comme il traita les autres.

Ingens ſilentium factum eſt. Stupebant omnes, novitate rei attoniti : negabant hoc umquam factum, Claudio iniquum magis videbatur, quàm novum. De genere pœnæ diu diſputatum eſt, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, ſi uni dii laturam feciſſent, Tantalum ſiti periturum, niſi illi ſuccurreretur : non umquam Syſiphum onere elevari : aliquando Ixionis miſeri rotam ſufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis miſſionem dari, ne vel Claudius umquam ſimile ſperaret. Placuit novam pœnam excogitari debere, inſtituendum illi laborem irritum, & alicujus cupiditatis ſpecies ſine fine & affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuſo frititto. Et jam cœperat fugientes ſemper teſſeras quærere, & nihil proficere.

Nam quoties miſſurus erat reſonante fritillo,
Utraque ſubducto fugiebat teſſera fundo :
Cumque recollectos auderet mittere talos,
Luſuro ſimilis ſemper, ſemperque petenti,
Decepere fidem : refugit, digitoſque per ipſos
Fallax aſſiduo dilabitur alea furto :

A ces mots il se fit un grand silence : Tout le monde étonné de cette étrange forme la soutenoit sans exemple ; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On disputa long-tems sur la peine qui lui seroit imposée. Quelques-uns disoient qu'il falloit faire un échange, que Tantale mourroit de soif s'il n'étoit secouru, qu'Ixion avoit besoin d'enrayer, & Sysiphe de reprendre haleine ; mais comme relâcher un vétéran ç'eût été laisser à Claude l'espoir d'obtenir un jour la même grace, on aima mieux imaginer quelque nouveau supplice qui, l'assujettissant à un vain travail, irritât incessamment sa cupidité par une espérance illusoire. Eaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, & d'abord on le vit se tourmenter inutilement à courir après ses dés.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande sonnet,
Que malgré tous ses soins entre ses doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il sent couler les dés ; ils tombent, & souvent
Sur la table, entraîné par ses gestes rapides,

Sic cum jam summi tanguntur culmina montis;
Irrita Sysipho volvuntur pondera collo.

Apparuit subitò C. Cæsar, & petere illum in servitutem cœpit : producit testes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæsari : illum Æacus donavit. Is Menandro liberto suo tradidit, ut à cognitionibus ei esset.



Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(*) Ainſi pour terraſſer ſon adroit adverſaire
Sur l'arêne, un Athlete enflammé de colere,
Du ceſte qu'il éleve eſpere le frapper ;
L'autre gauchit, eſquive, a le tems d'échapper,
Et le coup frappant l'air avec toute ſa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorſe.

Là-deſſus Caligula paroiſſant tout-à-coup, ſe mit à le réclamer comme ſon eſclave. Il produiſoit des témoins qui l'avoient vu le charger de ſoufflets & d'étrivieres. Auſſi-tôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre ſon affranchi, pour en faire un de ſes gens.

(*) J'ai pris la liberté de ſubſtituer cette comparaiſon à celle de Syſiphe, employée par Séneque & trop rebattue depuis cet Auteur.



OLINDE

ET

SOPHRONIE,

TIRÉ DU TASSE.

LA
GERUSALEMME
LIBERATA,
CANTO SECONDO.

MEntre il Tiranno s'apparechia all'armi,
Soletto Iſmeno un dì gli s'appreſenta:
Iſmen, che trar di ſotto ai chiuſi marmi
Può corpo eſtinto, e far che ſpiri e ſenta:
Iſmen, che al ſuon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia ſua Pluto ſpaventa,
E i ſuoi Demon negli empj uficj impiega
Pur come ſervi, e gli diſcioglie, e lega.

Queſti or Macone adora, e fu Criſtiano,
Ma i primi riti anco laſciar non puote;
Anzi ſovente in uſo empio e profano
Confonde le due leggi a ſe mal note.
Ed or dalle ſpelonche, ove lontano
Dal vulgo eſercitar ſuol l' arti ignote,
Vien nel publico riſchio al ſuo ſignore,
A Re malvagio conſiglier peggiore.

TRADUCTION

TRADUCTION

DU COMMENCEMENT

DU SECOND CHANT

DE LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

Contenant l'Histoire d'Olinde & de Sophronie.

TANDIS que le tyran ſe prépare à la guerre, Iſmene un jour ſe préſente à lui; Iſmene qui de deſſous la tombe peut faire ſortir un corps mort & lui rendre le ſentiment & la parole. Iſmene qui peut, au ſon des paroles magiques, effrayer Pluton, juſqu'en ſon palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ſes œuvres impies & les enchaîne ou délie à ſon gré.

Chrétien jadis, aujourd'hui mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ſes anciens rites, & les profanant à de criminels uſages, mêle & confond ainſi les deux loix qu'il connoît mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ſes arts ténébreux, il vient à ſon Seigneur dans le danger public, à mauvais Roi, pire conſeiller.

Signor, dicea, ſenza tardar ſen viene
Il vincitor eſercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene;
Darà il Ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di Re, di Duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai viſto e provveduto,
S'empie in tal guiſa ogn'altro i proprj uficj;
Tomba ſia queſta terra a' tuoi nemici.

Io quanto a me ne vengo, e del periglio,
E dell' opre compagno ad aitarte.
Ciò che può dar di vecchia età conſiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte.
Gli Angeli, che dal Cielo ebbero eſiglio
Conſtringerò delle fatiche a parte.
Ma dond'io voglia incominciar gl'incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti

Nel tempio de' Criſtiani occulto giace
Un ſotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che ſua diva, e madre face
Quel vulgo del ſuo Dio nato, e ſepolto.
Dinanzi al ſimulacro acceſa face
Continua ſplende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.

Sire, dit-il, la formidable & victorieuse armée arrive. Mais nous, remplissons nos devoirs, le ciel & la terre seconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine & d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout, & si chacun s'acquitte ainsi de sa charge, cette terre sera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls & vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse & les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Dans le temple des Chrétiens sur un autel souterrain est une image de celle qu'ils adorent, & que leur peuple ignorant fait la mere de leur Dieu, né, mort & enséveli. Le simulacre devant lequel une lampe brûle sans cesse, est enveloppé d'un voile, & entouré d'un grand nombre de vœux suspendus en ordre & que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Or questa effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man trasporte;
E la riponga entro la tua Meschita:
Io poscia incanto adoprerò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui sia custodita,
Sarà fatal custodia a queste porte;
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto mistero.

Si disse, e 'l persuase: e impaziente
Il Re sen corse alla magion di Dio,
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il casto simulacro indi rapio;
E portollo a quel tempio, ove sovente
S' irrita il Ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e su la sacra imago
Susurrò poi le sue bestemmie il Mago.

Ma come apparse in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine; dov' ella
Fu posta, e invan cerconne in altro lato.
Tosto n' avvisa il Re, ch' alla novella
Di lui si mostra fieramente irato:
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che se 'l cele.

Il s'agit d'enlever de-là cette effigie & de la transporter de vos propres mains dans votre Mosquée; là j'y attacherai un charme si fort, qu'elle sera tant qu'on l'y gardera, la sauve-garde de vos portes, & par l'effet d'un nouveau mystere, vous conserverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots le Roi persuadé, court impatient à la maison de Dieu, force les Prêtres, enleve sans respect le chaste simulacre & le porte à ce temple impie où un culte insensé ne fait qu'irriter le Ciel. C'est-là, c'est dans ce lieu profane & sur cette sainte image, que le magicien murmure ses blasphêmes.

Mais le matin du jour suivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille, & l'ayant cherchée en vain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'eussent enlevée, en fut transporté de colere.

O fu di man fedele opra furtiva;
O pur il Ciel qui sua potenza adopra
Che di colei, ch' è sua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l' immagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, se ciò s' ascriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà, che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor sen creda il Cielo.

❦

Il Re ne fa con importuna inchiesta
Ricercar ogni chiesa, ogni magione:
Ed à chi gli nasconde, o manifesta
Il furto o il reo, gran pene, e premj impone.
E 'l Mago di spiarne anco non resta.
Con tutte l' arti il ver; ma non s' appone;
Che 'l Cielo (opra sua fosse, o fosse altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.

❦

Ma poichè 'l Re crudel vide occultarse
Quel che peccato de' fedeli ei pensa;
Tutto in lor d' odio infellonissi, ed arse
D' ira, e di rabbia immoderata immensa.
Ogni rispetto obblia; vuol vendicarse,
(Segua che puote) e sfogar l' alma accensa:
Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella strage comune il ladro ignoto.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adresse d'une main pieuse, ou un prodige du Ciel indigné que l'image de sa Souveraine soit prostituée en un lieu souillé, il est édifiant, il est juste de faire céder le zele & la piété des hommes, & de croire que le coup est venu d'en-haut.

Le Roi fit faire dans chaque Eglise & dans chaque maison la plus importune recherche, & décerna de grands prix & de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit le vol. Le magicien de son côté, déploya sans succès toutes les forces de son art pour en découvrir l'auteur. Le Ciel, au mépris de ses enchantemens & de lui, tint l'œuvre secrete, de quelque part qu'elle pût venir.

Mais le tyran, furieux de se voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fideles, se livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout respect humain, il veut à quelque prix que ce soit assouvir sa vengeance. « Non, non,
» s'écrioit-il, la menace ne sera pas vaine :
» le coupable a beau se cacher, il faut
» qu'il meure ; ils mourront tous, & lui
» avec eux.

Purchè 'l reo non si salvi, il giusto pera;
E l' innocente. Ma qual giusto io dico?
E' colpevol ciascun, nè in loro schiera
Uom fu giammai del nostro nome amico.
S' anima v' è nel novo error sincera,
Basti a novella pena un fallo antico.
Su, su, fedeli miei, su via prendete
Le fiamme, e 'l ferro, ardete, ed uccidete.

Così parla alle turbe, e se n' intese
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch 'attoniti restar, sì gli sorprese
Il timor della morte omai presente.
E non è chi la fuga o le difese,
Lo scusare o 'l pregare ardisca, o tente;
Ma le timide genti e irresolute,
Donde meno speraro ebber salute.

Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti pensieri e regi:
D' alta beltà, ma sua beltà non cura,
O tanto sol, quant' onestà sen fregi.
E' il suo pregio maggior, che tra le mura
D' angusta casa asconde i suoi gran pregi:
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli sguardi inculta e sola.

» Pourvu qu'il n'échappe pas, que le » juste, que l'innocent périsse, qu'im- » porte? Mais qu'ai-je dit, l'innocent? » Nul ne l'est, & dans cette odieuse race, » en est-il un seul qui ne soit notre » ennemi? Oui, s'il en est d'exempts de » ce délit, qu'ils portent la peine due » à tous pour leur haine; que tous pé- » rissent, l'un comme voleur & les au- » tres comme Chrétiens. Venez, mes » loyaux, apportez la flamme & le fer. » Tuez & brûlez sans miséricorde ».

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre; nul n'ose tenter les excuses ni les prieres. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée, quand ils virent arriver leur salut, d'où ils l'espéroient le moins.

Parmi étoit une vierge, déjà nubile, d'une ame sublime, d'une beauté d'ange qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les soins dont l'honnêteté se pare, & ce qui ajoute au prix de ses charmes, dans les murs d'une étroite enceinte elle les soustrait aux yeux & aux voeux des amans.

Pur guardia eſſer non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il conſenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi deſiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;
Tu per mille cuſtodie entro ai più caſti
Verginei alberghi il guardo altrui portaſti.

Colei Sofronia, Olindo egli s' appella,
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei che modeſto è sì, com' eſſa è bella,
Brama aſſai, poco ſpera, e nulla chiede;
Nè ſa ſcoprirſi, o non ardiſce: ed ella
O lo ſprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Così finora il miſero ha ſervito
O non viſto, o mal noto, o mal gradito.



S' ode l' annunzio intanto, e che s' appreſta
Miſerabile ſtrage al popol loro.
A lei che generoſa è, quanto oneſta,
Viene in penſier come ſalvar coſtoro.
Move fortezza il gran penſier, l' arreſta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognoſa, e la vergogna audace.

Mais eſt-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux & d'enflammer les cœurs ? Amour ! le ſouffrirois-tu ? Non, tu l'as révélée aux jeunes deſirs d'un adoleſcent. Amour ! qui, tantôt argus & tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, juſques dans les plus chaſtes aſyles, tu ſçus porter un regard étranger.

Elle s'appelle Sophronie, Olinde eſt le nom du jeune homme, tous deux ont la même patrie & la même foi. Comme il eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, il deſire beaucoup, eſpere peu, ne demande rien & ne ſait ou n'oſe ſe découvrir. Elle, de ſon côté, ne le voit pas, ou n'y penſe pas, ou le dédaigne, & le malheureux perd ainſi ſes ſoins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation & le moment du maſſacre approche. Sophronie auſſi généreuſe qu'honnête forme le projet de ſauver ſon peuple. Si ſa modeſtie l'arrête, ſon courage l'anime & triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent & s'illuſtrent mutuellement.

La vergine tra 'l vulgo uſcì ſoletta ;
Non coprì ſue bellezze, e non l' eſpoſe;
Raccolſe gli occhi, andò nel vel riſtretta,
Con iſchive maniere, e generoſe.
Non ſai ben dir, s' adorna, o ſe negletta,
Se caſo, od arte il bel volto compoſe;
Di Natura, d'Amor, de' Cieli amici
Le negligenze ſue ſono artificj.

❦

Mirata da ciaſcun paſſa, e non mira
L' altera donna, e innanzi al Re ſen viene
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aſpetto intrepida ſoſtiene.
Vengo, Signor (gli diſſe) e' n tanto l' ira
Prego ſoſpenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a ſcoprirti, e vengo a darti preſo
Quel reo che cerchi, onde ſei tanto offeſo.

❦

All' oneſta baldanza, all' improvviſo
Folgorar di bellezze altere e ſante,
Quaſi, confuſo il Re, quaſi conquiſo,
Frenò lo ſdegno, e placò il fier ſembiante.
S' egli era d' alma, o ſe coſtei di viſo
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritroſa beltà ritroſo core
Non prende: e ſono i vezzi eſca d'Amore.

La jeune vierge ſort ſeule au milieu du peuple ; ſans expoſer ni cacher ſes charmes, en marchant elle recueille ſes yeux, reſſerre ſon voile, & en impoſe par la réſerve de ſon maintien. Soit art ou hazard, ſoit négligence ou parure, tout concourt à rendre ſa beauté touchante : le Ciel, la nature & l'amour qui la favoriſent, donnent à ſes négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à ſon paſſage, & ſans détourner les ſiens, elle ſe préſente devant le Roi, ne tremble point en voyant ſa colere & ſoutient avec fermeté ſon féroce aſpect. Seigneur, lui dit-elle, daignez ſuſpendre votre vengeance & contenir votre peuple. Je viens vous découvrir & vous livrer le coupable que vous cherchez & qui vous a ſi fort offenſé.

A l'honnête aſſurance de cet abord, à l'éclat ſubit de ces chaſtes & fieres graces, le Roi confus & ſubjugué, calme ſa colere & adoucit ſon viſage irrité. Avec moins de ſévérité, lui dans l'ame, elle ſur le viſage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, & les douces manieres ſont les amorces de l'amour.

Fu ſtupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S' amor non fu, che moſſe il cor villano:
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io commetto,
Che non s' offenda il popol tuo Criſtiano.
Ed ella: il reo ſi trova al tuo coſpetto:
Opra è il furto, Signor, di queſta mano:
Io l' immagine tolſi.: io ſon colei,
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.

Così al pubblico fato il capo altero
Offerſe, e 'l volſe in ſe ſola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Sì bello, che ſi poſſa a te preporre?
Riman ſoſpeſo, e non sì toſto il fero
Tiranno all' ira, come ſuol, traſcorre.
Poi la richiede: Io vuo' che tu mi ſcopra,
Chi diè conſiglio, e chi fu inſieme all' opra.

Non volſi far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice;
Sol di me ſteſſa io conſapevol fui,
Sol conſigliera, e ſola eſecutrice.
Dunque in te ſola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.
Diſſe ella: E' giuſto; eſſer a me conviene;
Se fui ſola all' onor, ſola alle pene.

Soit ſurpriſe, attrait ou volupté plutôt qu'attendriſſement, le barbare ſe ſentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, eſt devant vos yeux; voilà la main dont ce vol eſt l'œuvre. Ne cherchez perſonne autre; c'eſt moi qui ai ravi l'image; & je ſuis celle que vous devez punir.

C'eſt ainſi que ſe dévouant pour le ſalut de ſon peuple, elle détourne courageuſement le malheur public ſur elle ſeule. Le Tyran quelque tems irréſolu, ne ſe livre pas ſi-tôt à ſa furie accoutumée; il l'interroge : il faut, dit-il, que tu me déclares qui t'a donné ce conſeil & qui t'a aidé à l'exécuter.

Jalouſe de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à perſonne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi ſeule, & ſeule j'ai ſu mon ſecret. C'eſt donc ſur toi ſeule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela eſt juſte reprend-elle; je dois ſubir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Qui comincia il Tiranno a risdegnarsi;
Pur le dimanda: Ov' hai l' immago ascosa:
Non la nascosi, a lui risponde, io l' arsi;
E l' arderla stimai laudabil cosa.
Così almen non potrà più violarsi
Per man di miscredenti ingiuriosa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e questo il vedi.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io sono;
Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or questo udendo, in minaccevol suono
Freme il Tiranno; e 'l fren dell' ira è sciolto.
Non speri più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
E indarno Amor contra lo sdegno crudo
Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.



Presa è la bella donna, e incrudelito
Il Re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l casto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aspre ritorte.
Ella si tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commosso alquanto è il petto forte;
E smarrisce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.

Ici le courroux du Tyran commence à ſe rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image? Elle répond; je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée, & j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainſi des outrages des mécréans. Seigneur, eſt-ce le voleur que vous cherchez? il eſt en votre préſence? Eſt-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au reſte ces noms de voleur & de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'eſt plus juſte que de reprendre ce qui fut pris injuſtement.

A ces mots, le Tyran pouſſe un cri menaçant : ſa colere n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'eſpérez plus trouver grace devant lui. C'eſt en vain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit; rendu à toute ſa cruauté, le Roi la condamne à périr ſur un bûcher. Son voile, ſa chaſte mante lui ſont arrachés; ſes bras délicats ſont meurtris de rudes chaînes. Elle ſe tait; ſon ame forte, ſans être abattue, n'eſt pas ſans émotion, & les roſes éteintes ſur ſon viſage y laiſſent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Divulgossi il gran caso, e quivi tratto
Già 'l popol s' era : Olindo anco v' accorse ;
Dubbia era la persona, e certo il fatto,
Venia, che fosse la sua donna in forse.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea, ma di dannata ei scorse ;
Come i ministri al duro uficio intenti
Vide, precipitoso urtò le genti.

Al Re gridò : Non è, non è già rea
Costei del furto, e per follia sen vanta.
Non pensò, non ardì, nè far potea
Donna sola e inesperta opra cotanta.
Come ingannò i custodi ? e della Dea
Con quali arti involò l' immagin santa ?
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, Signor, furata.
Ahi tanto amò la non amante amata.



Soggiunse poscia : Io là, donde riceve
L' alta vostra meschita e l' aura e 'l die ;
Di notte ascesi, e trapassai per breve
Foro, tentando innaccessibil vie.
A me l' onor, la morte a me si deve ;
Non usurpi costei le pene mie.
Mie son quelle catene, e per me questa
Fiamma s' accende, e 'l rogo a me s' appresta.

Cet acte héroïque aussi-tôt se divulgue. Déjà le peuple accourt en foule. Olinde accourt aussi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la personne encore douteuse, ce pouvoit être la maîtresse de son cœur. Mais si-tôt qu'il apperçoit la belle prisonniere en cet état, si-tôt qu'il voit les ministres de sa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule.

Et crie au Roi : non, non, ce vol n'est point de son fait ; c'est par folie qu'elle s'en ose vanter. Comment une jeune fille sans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entreprise ? Comment a-t-elle trompé les gardes ? Comment s'y est-elle prise, pour enlever la sainte image ? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'est moi, Sire, qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même sans retour il brûla pour elle.

Il reprend ensuite. Je suis monté de nuit jusqu'à l'ouverture par où l'air & le jour entrent dans votre Mosquée, & tentant des routes presque inaccessibles, j'y suis entré par un passage étroit. Que celle-ci cesse d'usurper la peine qui m'est due. J'ai seul mérité l'honneur de

Alza Sofronia il viſo, e umanamente
Con occhi di pietate in lui rimira.
A che ne vieni, o miſero innocente?
Qual conſiglio o furor, ti guida o tira?
Non ſon io dunque ſenza te poſſente
A ſoſtener ciò che d'un uom può l'ira?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
Di baſtar ſolo, e compagnia non chiede.

✿

Così parla all' amante, e nol diſpone
Sì, ch' egli ſi diſdica, o penſier mute.
O ſpettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute!
Ove la morte al vincitor ſi pone
In premio; e 'l mal del vinto è la ſalute.
Ma più s' irrita il Re, quant' ella, ed eſſo
E' più coſtante in incolpar ſe ſteſſo.

✿

Pargli che vilipeſo egli ne reſti;
E che 'n diſprezzo ſuo ſprezzin le pene.
Credaſi, dice, ad ambo, e quella e queſti
Vinca, e la palma ſia qual ſi conviene.
Indi accenna ai ſergenti, i quai ſon preſti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo ſtretti al palo ſteſſo, e volto
E' il tergo al tergo, e 'l volto aſcoſo al volto.

la mort : c'eſt à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes ; tout cela n'eſt deſtiné que pour moi.

Sophronie leve ſur lui les yeux, la douceur, la pitié ſont peintes dans ſes regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici ? Quel conſeil t'y conduit ? Quelle fureur t'y traîne ? Crains-tu que ſans toi mon ame ne puiſſe ſupporter la colere d'un homme irrité ? Non, pour une ſeule mort, je me ſuffis à moi ſeule, & je n'ai pas beſoin d'exemple pour apprendre à la ſouffrir.

Ce diſcours qu'elle tient à ſon amant ne le fait point rétracter ni renoncer à ſon deſſein. Digne & grand ſpectacle ! où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort eſt le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu ! Mais loin d'être touché de ce combat de conſtance & de généroſité, le Roi s'en irrite.

Et s'en croit inſulté, comme ſi ce mépris du ſupplice retomboit ſur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux, qu'ils triomphent l'un & l'autre & partagent la palme qui leur eſt due. Puis il fait ſigne aux ſergens, & dans l'inſtant Olinde eſt

Composto è lor d' intorno il rogo omai;
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in dolorosi lai
Proruppe, e disse a lei, ch' è seco unita:
Questo dunque è quel laccio, ond' io sperai
Teco accopiarmi in compagnia di vita?
Questo è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori?

❁

Altre fiamme, altri nodi amor promise:
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi divise;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esser consorte,
Se del letto non fui: duolmi il tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.

❁

Ed o mia morte avventurosa appieno:
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che giunto seno a seno,
L' anima mia nella tua bocca io spiri;
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri.
Così dice piangendo; ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia.

dans les fers. Tous deux liés & adossés au même pieu ne peuvent se voir en face.

On arrange autour d'eux le bûcher, & déjà l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémissemens dit à celle avec laquelle il est attaché : C'est donc-là le lien duquel j'espérois m'unir à toi pour la vie ! C'est donc-là ce feu dont nos cœurs devoient brûler ensemble !

O flammes, ô nœuds qu'un sort cruel nous destine ! hélas, vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous sépara durant la vie & nous joint plus durement encore à la mort ! ah ! puisque tu dois la subir aussi funeste, je me console en la partageant avec toi, de t'être uni sur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais sur ta triste destinée, & non sur la mienne, puisque je meurs à tes côtés.

O que la mort me sera douce, que les tourmens me seront délicieux, si j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un sur l'autre, nos bouches se joignent pour exhaler & recevoir au même instant nos derniers soupirs ! Il parle & ses pleurs étouffent ses paroles. Elle le tance

Amico, altri pensieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non pensi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in suo nome, e fian dolci i tormenti,
E lieto aspira alla superna sede.
Mira il Ciel com' è bello, e mira il Sole,
Ch' a se par che n' inviti, e ne console.

Qui il volgo de' Pagani il pianto estolle:
Piange il fedel, ma in voci assai più basse.
Un non so che d' inusitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapasse.
Ei presentillo, e si sdegnò; nè volle
Piegarsi, e gli occhi torse, e si ritrasse.
Tu sola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciascun non piagni.

Mentre sono in tal rischio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d' alta sembianza, e degna:
E mostra d' arme, e d' abito straniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che sull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a se trae, famosa insegna:
Insegna usata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

avec douceur & le remontre en ces termes.

Ami, le moment où nous sommes exige d'autres soins & d'autres regrets. Ah! pense, pense à tes fautes & au digne prix que Dieu promet aux fideles. Souffre en son nom, les tourmens te seront doux: aspire avec joie au séjour céleste. Vois le Ciel comme il est beau; vois le soleil dont il semble que l'aspect riant nous appelle & nous console.

A ces mots tout le peuple païen éclate en sanglots, tandis que le fidele ose à peine gémir à plus basse voix. Le Roi même, le Roi sent au fond de son ame dure je ne sais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la pressentant, il s'indigne, s'y refuse, détourne les yeux, & part sans vouloir se laisser fléchir. Toi seule, ô Sophronie, n'accompagne point le deuil général, & quand tout pleure sur toi, toi seule ne pleure pas!

En ce péril pressant survient un guerrier ou paroissant tel, d'une haute & belle apparence, dont l'armure & l'habillement étranger annonçoit qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuse enseigne qui couvre son casque, attira tous les yeux & fit juger avec raison que c'étoit Clorinde.

Costei gl' ingegni femminili, e gli usi
Tutti sprezzò fin dall' età più acerba:
Ai lavori d' Aracne: all' ago, ai fusi
Inchinar non degnò la man superba:
Fuggì gli abiti molli, e i lochi chiusi;
Che ne' campi onestate anco si serba:
Armò d' orgoglio il volto, e si compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.

❁

Tenera ancor con pargoletta destra
Strinse, e lentò d' un corridore il morso:
Trattò l' asta e la spada, ed in palestra
Indurò i membri, ed allenogli al corso:
Poscia o per via montana, o per silvestra,
L' orme seguì di fier leone e d' orso:
Seguì le guerre, e 'n quelle, e fra le selve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.

❁

Viene or costei dalle contrade Perse,
Perchè ai Christiani a suo poter resista;
Bench' altre volte ha di lor membra asperse
Le piagge, e l' onda di lor sangue ha mista.
Or quinci in arrivando à lei s' offerse
L' apparato di morte a prima vista.
Di mirar vaga, e di saper qual fallo
Condanni i rei, sospinge oltre il cavallo.

Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les mignardises de son sexe. Jamais ses courageuses mains ne daignerent toucher le fuseau, l'aiguille & les travaux d'Arachné. Elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôture. Dans les camps même, la vraie honnêteté se fait respecter, & par-tout sa force & sa vertu fut sa sauve-garde. Elle arma de fierté son visage & se plut à le rendre sévere; mais il charme tout sévere qu'il est.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un coursier, à manier la pique & l'épée ; elle endurcit son corps sur l'arêne, se rendit légere à la course, sur les rochers, à travers les bois, suivit à la piste les bêtes féroces, se fit guerriere enfin, & après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées Persanes pour résister de toute sa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils éprouvoient son courage. Souvent elle avoit dispersé leurs membres sur la poussiere & rougi les eaux de leur sang. L'appa-

Cedon le turbe, e i duo legatì insieme
Ella si ferma a riguardar dappresso.
Mira che l' una tace, e l' altro geme,
E più vigor mostra il men forte sesso.
Pianger lui vede in guisa d' uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di se stesso:
E tacer lei con gli occhj al ciel sì fisa,
Ch' anzi 'l morir par di quaggiù divisa.

Clorinda intenerissi, e si condolse
D' ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior sente il duol per chi non duolse,
Più la move il silenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella si volse
Ad un uom, che canuto avea daccanto.
Deh dimmi, chì son questi? ed al martoro
Qual gli conduce, o sorte, o colpa loro?

Così pregollo: e da colui risposto
Breve, ma pieno alle dimande sue.
Stupissi udendo, e immaginò ben tosto.
Ch' egualmente innocenti eran que' due.
Già di vietar lor morte ha in se proposto,
Quanto potranno i preghi, o l'armi sue.
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s' appressa: ed ai ministri parla.

reil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe; elle pouſſe ſon cheval & veut ſavoir quel crime attire un tel châtiment.

La foule s'écarte & Clorinde en conſidérant de près les deux victimes attachées enſemble, remarque le ſilence de l'une & les gémiſſemens de l'autre. Le ſexe le plus foible montre en cette occaſion plus de fermeté, & tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie ſe tait, & les yeux fixés vers le Ciel ſemble avoir déjà quitté le ſéjour terreſtre.

Clorinde encore plus touchée du tranquille ſilence de l'une que des douloureuſes plaintes de l'autre, s'attendrit ſur leur ſort juſqu'aux larmes; puis ſe tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle; dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui ſont ces jeunes gens, & pour quel crime ou par quel malheur ils ſouffrent un pareil ſupplice?

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement ſatisfait à ſa demande, elle fut frappée d'étonnement, & jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle réſolut, autant que le pourroit ſa priere ou ſes armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche, en faiſant retirer la flam-

Alcun non sia di voi, che 'n questo duro
Uficio oltra seguire abbia baldanza,
Finch' io non parli al Re: ben v' assecuro,
Ch' ei non v' accuserà della tardanza.
Ubbidiro i sergenti, e mossi furo
Da quella grande sua regal sembianza.
Poi verso il Re si mosse, e lui tra via
Ella trovò, che 'n contra lei venia.

Io son Clorinda, disse, hai forse intesa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difesa
Della fede comune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impresa:
L' alte non temo, e l' umili non sdegno.
Voglimi in campo aperto, o pur tra 'l chiuso
Delle mura impiegar, nulla ricuso.



Tacque, e rispose il Re: Qual sì disgiunta
Terra è dall' Asia, o dal cammin del Sole,
Vergine gloriosa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?
Or che s' è la tua spada a me congiunta,
D' ogni timor m' affidi, e mi consóle.
Non, s' esercito grande unito insieme
Fosse in mio scampo, avrei più certa speme.

me prête à les atteindre; elle parle ainsi à ceux qui l'attisoient.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de poursuivre cette cruelle œuvre jusqu'à ce que j'aye parlé au Roi, je vous promets qu'il ne vous saura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de son air grand & noble, les sergens obéirent; alors elle s'achemina vers le Roi & le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je suis Clorinde; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune & votre trône. Ordonnez, soit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaise m'assigner, je l'accepte, sans craindre les plus périlleux ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le Roi, est si loin de l'Asie & de la route du soleil, où l'illustre nom de Clorinde ne vole pas sur les aîles de la gloire! Non, vaillante guerriere, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, & j'aurois moins de confiance en une armée entiere venue à mon secours qu'en votre seule assistance.

Già già mi par ch' a giunger qui Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch' impieghi io te: sol di te degne credo
L' imprese malagevoli, e le grandi.
Sovra i nostri guerrieri a te concedo
Lo scettro, e legge sia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea cortese
Grazie per lodi; indi il parlar riprese.

❁

Nova cosa parer dovrà per certo,
Che preceda ai servigi il guiderdone;
Ma tua bontà m' affida: io vuo' che 'n merto
Del futuro servir que' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur se 'l fallo è incerto,
Gli danna inclementissima ragione.
Ma taccio questo, e taccio i segni espressi,
Ond' argomento l' innocenza in essi.

❁

E dirò sol, ch' è qui comun sentenza,
Che i Cristiani togliessero l' immago;
Ma discord' io da voi; nè però senza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle nostre leggi irreverenza
Quell' opra far, che persuase il Mago;
Che non convien ne' nostri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

Oh

Oh que Godefroy n'arrive-t-il à l'inſtant même ! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi ? Les entrepriſes difficiles & grandes ſont les ſeules dignes de vous. Commandez à nos guerriers : je vous nomme leur général. La modeſte Clorinde lui rend grace, & reprend enſuite :

C'eſt une choſe bien nouvelle ; ſans doute, que le ſalaire précede les ſervices ; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aſpire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, ſans examiner ſi le crime eſt bien avéré, ſi le châtiment n'eſt point trop ſévere, & ſans m'arrêter aux ſignes ſur leſquels je préjuge leur innocence.

Je dirai ſeulement que quoiqu'on accuſe ici les Chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raiſon de penſer autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos temples, & moins encore celles des Dieux étrangers.

Dunque ſuſo a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece;
Per dimoſtrar che i tempj ſuoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Iſmeno incantando ogni ſua prova;
Egli, a cui le malie ſon d' arme in vece:
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Queſt' arte, è noſtra, e 'n queſta ſol ſi ſperi.

Tacque, ciò detto: e 'l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle; e 'l perſuade
Ragione, e 'l move autorità di preghi.
Abbian vita, riſpoſe, e libertade,
E nulla a tanto interceſſor ſi neghi.
Siaſi queſta o giuſtizia, ovver perdono;
Innocenti gli aſſolvo, e rei gli dono.

Così furon diſciolti. Avventuroſo
Ben veramente fu d' Olindo il fato;
Ch' atto potè moſtrar, che 'n generoſo
Petto alfine ha d' amore deſtato,
Va dal rogo alle nozze, ed è già ſpoſo
Fatto di reo, non pur d' amante amato.
Volle con lei morire: ella non ſchiva,
Poichè ſeco non muor, che ſeco viva.

C'eſt donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle, & ſans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas ſouiller ſes temples par d'autres cultes. Qu'Iſmene faſſe à ſon gré ſes enchantemens, lui dont les exploits ſont des maléfices. Pour nous guerriers, manions le glaive; c'eſt-là notre défenſe & nous ne devons eſpérer qu'en lui.

Elle ſe tait; &, quoique l'ame colere du Roi ne s'appaiſe pas ſans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par ſa priere & par la raiſon d'Etat que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie & la liberté: un tel interceſſeur peut-il éprouver des refus? Soit pardon, ſoit juſtice, innocens je les abſous, coupables je leur fais grace.

Ils furent ainſi délivrés, & là fut couronné le ſort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh! comment refuſeroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle? Du bûcher ils vont à la noce; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, & montre ainſi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laiſſent point inſenſible un cœur généreux.

FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

AVIS DES ÉDITEURS.

Il paroît par ces Fragmens, que le projet de M. Rousseau étoit de faciliter l'intelligence des termes usités chez les Botanistes : il est fâcheux qu'il n'ait laissé sur ce sujet intéressant que des brouillons, peut-être aussi incomplets par les articles qu'il a ébauchés, que par ceux qu'il n'a point traités. Mais nous avons pensé que, malgré leur imperfection, ces fragmens méritoient de voir le jour, & quelque défectueux qu'ils puissent être, nous n'avons voulu essayer, ni de suppléer aux articles qui manquent, ni de corriger ou finir ceux qui sont faits ; tout au plus avons-nous osé nous permettre de faire disparoître quelques obscurités, ou quelques défauts de style qui avoient échappé à la premiere composition.

INTRODUCTION.

LE premier malheur de la Botanique est d'avoir été regardée dès sa naissance, comme une partie de la Médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, & qu'on négligea la connoissance des plantes mêmes ; car comment se livrer aux courses immenses & continuelles qu'exige cette recherche, & en même tems aux travaux sédentaires du laboratoire & aux traitemens des malades, par lesquels on parvient à s'assurer de la nature des substances végétales, & de leurs effets dans le corps humain. Cette fausse maniere d'envisager la Botanique en a long-tems rétréci l'étude au point de la borner presque aux plantes usuelles, & de réduire la chaîne végétale à un petit nombre de chaînons inter-

rompus. Encore ces chaînons mêmes ont-ils été très-mal étudiés, parce qu'on y regardoit ſeulement la matiere & non pas l'organiſation. Comment ſe feroit-on beaucoup occupé de la ſtructure organique d'une ſubſtance, ou plutôt d'une maſſe ramifiée qu'on ne ſongeoit qu'à piler dans un mortier? On ne cherchoit des plantes que pour trouver des remedes, on ne cherchoit pas des plantes mais des ſimples. C'étoit fort bien fait, dira-t-on; ſoit. Mais il n'en a pas moins réſulté que ſi l'on connoiſſoit fort bien les remedes, on ne laiſſoit pas de connoître fort mal les plantes; & c'eſt tout ce que j'avance ici.

La Botanique n'étoit rien, il n'y avoit point d'étude de la Botanique, & ceux qui ſe piquoient le plus de connoître les plantes n'avoient aucune idée, ni de leur ſtructure, ni de l'économie végétale. Chacun connoiſ-

ſoit de vue cinq ou ſix plantes de ſon canton auxquelles il donnoit des noms au hazard enrichis de vertus merveilleuſes qu'il lui plaiſoit de leur ſuppoſer, & chacune de ces plantes changée en panacée univerſelle ſuffiſoit ſeule pour immortaliſer tout le genre-humain. Ces plantes transformées en baume & en emplâtres diſparoiſſoient promptement, & faiſoient bientôt place à d'autres auxquelles de nouveaux venus, pour ſe diſtinguer, attribuoient les mêmes effets. Tantôt c'étoit une plante nouvelle qu'on décoroit d'anciennes vertus, & tantôt d'anciennes plantes propoſées ſous de nouveaux noms ſuffiſoient pour enrichir de nouveaux charlatans. Ces plantes avoient des noms vulgaires différens dans chaque canton, & ceux qui les indiquoient pour leurs drogues, ne leur donnoient que des noms connus tout au plus dans le lieu qu'ils

habitoient ; & quand leurs récipés couroient dans d'autres pays, on ne favoit plus de quelle plante il y étoit parlé ; chacun en fubftituoit une à fa fantaifie, fans autre foin que de lui donner le même nom. Voilà tout l'art que les Myrepfus, les Hildegardes, les Suardus, les Villanova & les autres Docteurs de ces tems-là mettoient à l'étude des plantes dont ils ont parlé dans leurs livres, & il feroit difficile peut-être au peuple d'en reconnoître une feule fur leurs noms ou fur leurs defcriptions.

A la renaiffance des Lettres tout difparut pour faire place aux anciens livres ; il n'y eut plus rien de bon & de vrai que ce qui étoit dans Ariftote & dans Galien. Au lieu d'étudier les plantes fur la terre, on ne les étudioit plus que dans Pline & Diofcoride, & il n'y a rien fi fréquent dans les Auteurs de ces tems-là, que d'y

voir nier l'exiſtence d'une plante par l'unique raiſon que Dioſcoride n'en a pas parlé. Mais ces doctes plantes, il falloit pourtant les trouver en nature pour les employer ſelon les préceptes du maître. Alors on s'évertua, l'on ſe mit à chercher, à obſerver, à conjecturer & chacun ne manqua pas de faire tous ſes efforts pour trouver dans la plante qu'il avoit choiſie les caracteres décrits dans ſon auteur; & comme les traducteurs, les commentateurs, les praticiens s'accordoient rarement ſur le choix, on donnoit vingt noms à la même plante, & à vingt plantes le même nom, chacun ſoutenant que la ſienne étoit la véritable, & que toutes les autres n'étant pas celle dont Dioſcoride avoit parlé devoient être proſcrites de deſſus la terre. De ce conflit réſulterent enfin des recherches, à la vérité, plus attentives & quelques bonnes obſer-

vations qui mériterent d'être conservées, mais en même tems un tel cahos de nomenclature que les Médecins & les Herboristes avoient absolument cessé de s'entendre entr'eux: il ne pouvoit plus y avoir communication de lumieres, il n'y avoit plus que des disputes de mots & de noms, & même toutes les recherches & descriptions utiles étoient perdues faute de pouvoir décider de quelle plante chaque auteur avoit parlé.

Il commença pourtant à se former de vrais Botanistes, tels que Clusius, Cordus, Cesalpin, Gesner, & à se faire de bons livres & instructifs sur cette matiere, dans lesquels même on trouve déjà quelques traces de méthode. Et c'étoit certainement une perte que ces pieces devinssent inutiles & inintelligibles par la seule discordance des noms. Mais de cela même que les auteurs commençoient à

réunir les eſpeces & à ſéparer les genres, chacun ſelon ſa maniere d'obſerver le port & la ſtructure apparente, il réſulta de nouveaux inconvéniens & une nouvelle obſcurité, parce que chaque auteur réglant ſa nomenclature ſur ſa méthode créoit de nouveaux genres, ou ſéparoit les anciens ſelon que le requéroit le caractere des ſiens. De ſorte qu'eſpeces & genres, tout étoit tellement mêlé, qu'il n'y avoit preſque pas de plante qui n'eût autant de noms différens, qu'il y avoit d'auteurs qui l'avoient décrite; ce qui rendoit l'étude de la concordance auſſi longue & ſouvent plus difficile que celle des plantes même.

Enfin parurent ces deux illuſtres freres, qui ont plus fait eux ſeuls pour le progrès de la Botanique, que tous les autres enſemble qui les ont précédés & même ſuivis juſqu'à Tournefort. Hommes rares, dont le ſavoir

immenſe & les ſolides travaux conſacrés à la Botanique, les rendent dignes de l'immortalité qu'ils leur ont acquiſe. Car tant que cette ſcience naturelle ne tombera pas dans l'oubli, les noms de Jean & de Gaſpard Bauhin vivront avec elle dans la mémoire des hommes.

Ces deux hommes entreprirent, chacun de ſon côté, une hiſtoire univerſelle des plantes, & ce qui ſe rapporte plus immédiatement à cet article, ils entreprirent l'un & l'autre d'y joindre une ſynonymie, c'eſt-à-dire, une liſte exacte des noms que chacune d'elles portoit dans tous les auteurs qui les avoient précédés. Ce travail devenoit abſolument néceſſaire pour qu'on pût profiter des obſervations de chacun d'eux; car ſans cela il devenoit preſque impoſſible de ſuivre & démêler chaque plante à travers tant de noms différens.

L'aîné a exécuté à-peu-près cette

entreprise dans les trois volumes in-folio qu'on a imprimés après sa mort, & il y a joint une critique si juste, qu'il s'est rarement trompé dans ses synonymies.

Le plan de son frere étoit encore plus vaste, comme il paroît par le premier volume qu'il en a donné & qui peut faire juger de l'immensité de tout l'ouvrage, s'il eût eu le tems de l'exécuter; mais au volume près dont je viens de parler, nous n'avons que les titres du reste dans son pinax, & ce pinax, fruit de quarante ans de travail est encore aujourd'hui le guide de tous ceux qui veulent travailler sur cette matiere & consulter les anciens auteurs.

Comme la nomenclature des Bauhins n'étoit formée que des titres de leurs chapitres, & que ces titres comprenoient ordinairement plusieurs mots, de-là vient l'habitude de n'em-

ployer pour noms de plantes que des phraſes louches aſſez longues, ce qui rendoit cette nomenclature non-ſeulement traînante & embarraſſante, mais pédanteſque & ridicule. Il y auroit à cela, je l'avoue, quelque avantage, ſi ces phraſes avoient été mieux faites ; mais compoſées indiféremment des noms des lieux d'où venoient ces plantes, des noms des gens qui les avoient envoyées, & même des noms d'autres plantes avec leſquelles on leur trouvoit quelque ſimilitude, ces phraſes étoient des ſources de nouveaux embarras & de nouveaux doutes, puiſque la connoiſſance d'une ſeule plante exigeoit celle de pluſieurs autres, auxquelles ſa phraſe renvoyoit, & dont les noms n'étoient pas plus déterminés que le ſien.

Cependant les voyages de long cours enrichiſſoient inceſſamment la Botanique de nouveaux tréſors, & tandis

tandis que les anciens noms accabloient déjà la mémoire, il en falloit inventer de nouveaux ſans ceſſe pour les plantes nouvelles qu'on découvroit. Perdus dans ce labyrinthe immenſe, les Botaniſtes forcés de chercher un fil pour s'en tirer, s'attacherent enfin ſérieuſement à la méthode; Herman, Rivin, Ray, propoſerent chacun la ſienne; mais l'immortel Tournefort l'emporta ſur eux tous; il rangea le premier ſyſtématiquement tout le regne végétal; & réformant en partie la nomenclature, la combina par ſes nouveaux genres avec celle de Gaſpard Bauhin. Mais loin de la débarraſſer de ſes longues phraſes, ou il en ajouta de nouvelles, ou il chargea les anciennes des additions que ſa méthode le forçoit d'y faire. Alors s'introduiſit l'uſage barbare de lier les nouveaux noms aux anciens par un *qui quæ quod* contra-

dictoire, qui d'une même plante faisoit deux genres tout différens.

Dens Leonis *qui* pilosella folio minus villoso : Doria *quæ* Jacobæa orientalis limonii folio : Titanokeratophyton *quod* Litophyton marinum albicans.

Ainsi la nomenclature se chargeoit. Les noms des plantes devenoient non-seulement des phrases mais des périodes. Je n'en citerai qu'un seul de Plukenet qui prouvera que je n'exagere pas. " *Gramen* myloicophorum „ carolinianum seu gramen altissimum, „ panicula maxima speciosa, è spicis „ majoribus compressiusculis utrinque „ pinnatis blattam molendariam quo„ dam modo referentibus, compo„ sita, foliis convolutus mucronatis „ pungentibus. „ Almag. 137.

C'en étoit fait de la Botanique si ces pratiques eussent été suivies ; devenue absolument insupportable, la

nomenclature ne pouvoit plus ſubſiſter dans cet état, & il falloit de toute néceſſité qu'il s'y fît une réforme ou que la plus riche, la plus aimable, la plus facile des trois parties de l'Hiſtoire naturelle fût abandonnée.

Enfin M. Linnæus plein de ſon ſyſtême ſexuel & des vaſtes idées qu'il lui avoit ſuggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde ſentoit le beſoin, mais dont nul n'oſoit tenter l'entrepriſe. Il fit plus, il l'exécuta, & après avoir préparé dans ſon *Critica Botanica* les regles ſur leſquelles ce travail devoit être conduit, il détermina dans ſon *Genera plantarum* ces genres des plantes, enſuite les eſpeces dans ſon *Species*; de ſorte que gardant tous les anciens noms qui pouvoient s'accorder avec ces nouvelles regles & refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, fon-

dée ſur les vrais principes de l'art qu'il avoit lui-même expoſés. Il conſerva tous ceux des anciens genres qui étoient vraiment naturels, il corrigea, ſimplifia, réunit ou diviſa les autres ſelon que le requéroient les vrais caracteres. Et dans la confection des noms, il ſuivoit quelquefois même un peu trop ſévérement ſes propres regles.

A l'égard des eſpeces, il falloit bien pour les déterminer des deſcriptions & des différences; ainſi les phraſes reſtoient toujours indiſpenſables, mais s'y bornant à un petit nombre de mots techniques bien choiſis & bien adaptés, il s'attacha à faire de bonnes & breves définitions tirées des vrais caracteres de la plante, banniſſant rigoureuſement tout ce qui lui étoit étranger. Il fallut pour cela créer, pour ainſi dire, à la Botanique une nouvelle langue qui épargnât

ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes defcriptions. On s'eft plaint que les mots de cette langue n'étoient pas tous dans Cicéron. Cette plainte auroit un fens raifonnable, fi Cicéron eût fait un traité complet de Botanique. Ces mots cependant font tous grecs ou latins, expreffifs, courts, fonores, & forment même des conftructions élégantes par leur extrême précifion. C'eft dans la pratique journaliere de l'art, qu'on fent tout l'avantage de cette nouvelle langue, auffi commode & néceffaire aux Botaniftes qu'eft celle de l'Algebre aux Géometres.

Jufques-là M. Linnæus avoit déterminé le plus grand nombre des plantes connues, mais il ne les avoit pas nommées : car ce n'eft pas nommer une chofe que de la définir; une phrafe ne fera jamais un vrai mot & n'en fauroit avoir l'ufage. Il pourvut à ce

défaut par l'invention des noms triviaux, qu'il joignit à ceux des genres pour diſtinguer les eſpeces. De cette maniere le nom de chaque plante n'eſt composé jamais que de deux mots, & ces deux mots ſeuls choiſis avec diſcernement & appliqués avec juſteſſe, font ſouvent mieux connoître la plante que ne faiſoient les longues phraſes de Micheli & de Plukenet. Pour la connoître mieux encore & plus réguliérement, on a la phraſe qu'il faut ſavoir ſans doute, mais qu'on n'a plus beſoin de répéter à tout propos lorſqu'il ne faut que nommer l'objet.

Rien n'étoit plus mauſſade & plus ridicule lorſqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur reſſemblent, vous demandoient le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la néceſſité de cracher en réponſe une longue enfilade de mots

latins qui reſſembloient à des évocations magiques ; inconvénient ſuffiſant pour rebuter ces perſonnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil auſſi pédanteſque.

Quelque néceſſaire, quelque avantageuſe que fût cette réforme, il ne falloit pas moins que le profond ſavoir de M. Linnæus pour la faire avec ſuccès, & que la célébrité de ce grand naturaliſte pour la faire univerſellement adopter. Elle a d'abord éprouvé de la réſiſtance, elle en éprouve encore. Cela ne ſauroit être autrement, ſes rivaux dans la même carriere regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont garde de faire ; ſa nomenclature paroît tenir tellement à ſon ſyſtême, qu'on ne s'aviſe gueres de l'en ſéparer. Et les Botaniſtes du premier ordre, qui ſe croient obligés par hauteur de n'adopter le ſyſtême de perſonne &

d'avoir chacun le sien, n'iront pas sacrifier leurs prétentions aux progrès d'un art dont l'amour dans ceux qui le professent est rarement désintéressé.

Les jalousies nationales s'opposent encore à l'admission d'un systême étranger. On se croit obligé de soutenir les illustres de son pays, surtout lorsqu'ils ont cessé de vivre; car même l'amour-propre qui faisoit souffrir avec peine leur supériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort.

Malgré tout cela, la grande commodité de cette nouvelle nomenclature & son utilité que l'usage a fait connoître, l'ont fait adopter presque universellement dans toute l'Europe plutôt ou plus tard, à la vérité, mais enfin à-peu-près par-tout, & même à Paris. M. de Jussieu vient de l'établir au jardin du Roi, préférant ainsi l'utilité publique à la gloire d'une nou-

velle refonte que sembloit demander la méthode des familles naturelles dont son illustre oncle est l'auteur. Ce n'est pas que cette nomenclature Linnéene n'ait encore ses défauts & ne laisse de grandes prises à la critique ; mais en attendant qu'on en trouve une plus parfaite à qui rien ne manque, il vaut cent fois mieux adopter celle-là que de n'en avoir aucune, ou de retomber dans les phrases de Tournefort & de Gaspard Bauhin. J'ai même peine à croire qu'une meilleure nomenclature pût avoir désormais assez de succès pour proscrire celle-ci, à laquelle les Botanistes de l'Europe sont déjà tout accoutumés, & c'est par la double chaîne de l'habitude & de la commodité qu'ils y renonceroient avec plus de peine encore qu'ils n'en eurent à l'adopter. Il faudroit, pour opérer ce changement, un auteur dont le crédit effaçât celui

de M. Linnæus, & à l'autorité duquel l'Europe entiere voulût ſe ſoumettre une ſeconde fois, ce qui me paroît difficile à eſpérer. Car ſi ſon ſyſtême, quelque excellent qu'il puiſſe être, n'eſt adopté que par une ſeule nation, il jettera la Botanique dans un nouveau labyrinthe, & nuira plus qu'il ne ſervira.

Le travail même de M. Linnæus, bien qu'immenſe, reſte encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues, & tant qu'il n'eſt pas adopté par tous les Botaniſtes ſans exception : car les livres de ceux qui ne s'y ſoumettent pas, exigent de la part des lecteurs, le même travail pour la concordance auquel ils étoient forcés pour les livres qui ont précédé. On a obligation à M. Crantz, malgré ſa paſſion contre M. Linnæus, d'avoir, en rejettant ſon ſyſtême, adopté ſa nomenclature. Mais M. Haller, dans

ſon grand & excellent traité des plantes alpines, rejette à la fois l'un & l'autre, & M. Adanſon fait encore plus, il prend une nomenclature toute nouvelle & ne fournit aucun renſeignement pour y rapporter celle de M. Linnæus. M. Haller cite toujours les genres & quelquefois les phraſes des eſpeces de M. Linnæus, mais M. Adanſon n'en cite jamais ni genre ni phraſes. M. Haller s'attache à une ſynonymie exacte, par laquelle, quand il n'y joint pas la phraſe de M. Linnæus, on peut du moins la trouver indirectement par le rapport des ſynonymes. Mais M. Linnæus & ſes livres ſont tout-à-fait nuls pour M. Adanſon & pour ſes lecteurs, il ne laiſſe aucun renſeignement par lequel on s'y puiſſe reconnoître. Ainſi il faut opter entre M. Linnæus & M. Adanſon qui l'exclud ſans miſéricorde, & jetter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu

Ou bien il faut entreprendre un nouveau travail qui ne sera ni court ni facile pour faire accorder deux nomenclatures qui n'offrent aucun point de réunion.

De plus, M. Linnæus n'a point donné une synonymie complete. Il s'est contenté pour les plantes anciennement connues de citer les Bauhins & Clusius, & une figure de chaque plante. Pour les plantes exotiques découvertes récemment, il a cité un ou deux auteurs modernes & les figures de Rheedi, de Rumphius & quelques autres, & s'en est tenu-là. Son entreprise n'exigeoit pas de lui une compilation plus étendue, & c'étoit assez qu'il donnât un seul renseignement sûr pour chaque plante dont il parloit.

Tel est l'état actuel des choses. Or sur cet exposé je demande à tout lecteur sensé comment il est possible de s'attacher à l'étude des plantes, en

rejettant celle de la nomenclature ? c'eſt comme ſi l'on vouloit ſe rendre ſavant dans une langue ſans vouloir en apprendre les mots. Il eſt vrai que les noms ſont arbitraires, que la connoiſſance des plantes ne tient point néceſſairement à celle de la nomenclature, & qu'il eſt aiſé de ſuppoſer qu'un homme intelligent pourroit être un excellent Botaniſte, quoiqu'il ne connût pas une ſeule plante par ſon nom. Mais qu'un homme ſeul, ſans livres & ſans aucun ſecours des lumieres communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très-médiocre Botaniſte, c'eſt une aſſertion ridicule à faire & une entrepriſe impoſſible à exécuter. Il s'agit de ſavoir ſi trois cents ans d'études & d'obſervations doivent être perdus pour la Botanique, ſi trois cents volumes de figures & de deſcriptions doivent être jettés au feu, ſi les connoiſſances acqui-

quiſes par tous les ſavans, qui ont conſacré leur bourſe, leur vie & leurs veilles à des voyages immenſes, coûteux, pénibles & périlleux doivent être inutiles à leurs ſucceſſeurs, & ſi chacun partant toujours de zéro pour ſon premier point, pourra parvenir de lui-même aux mêmes connoiſſances qu'une longue ſuite de recherches & d'études a répandues dans la maſſe du genre-humain. Si cela n'eſt pas & que la troiſieme & plus aimable partie de l'Hiſtoire naturelle mérite l'attention des curieux, qu'on me diſe comment on s'y prendra pour faire uſage des connoiſſances ci-devant acquiſes, ſi l'on ne commence par apprendre la langue des auteurs & par ſavoir à quels objets ſe rapportent les noms employés par chacun d'eux. Admettre l'étude de la Botanique & rejetter celle de la nomenclature, c'eſt donc tomber dans la plus abſurde contradiction.

FRAGMENS
POUR UN
DICTIONNAIRE
DES TERMES D'USAGE
EN BOTANIQUE.

ABRUPTE. On donne l'épithete d'*Abrupte* aux feuilles pinnées, au ſommet deſquelles manque la foliole impaire terminale qu'elles ont ordinairement.

ABRUVOIRS, ou goutieres. Trous qui ſe forment dans le bois pourri des chicots, & qui retenant l'eau des pluies, pourriſſent enfin le reſte du tronc.

ACAULIS, ſans tige.

AIGRETTE. Touffe de filamens ſimples ou plumeux qui couronnent les ſemences dans pluſieurs genres de composées & d'autres fleurs. L'Aigrette eſt ou ſeſſile, c'eſt-à-dire, immédiatement attachée autour de l'embrion qui les porte; ou pédiculée, c'eſt-à-dire, portée par un pied appellé en latin *Stipes* qui la tient

élevée au-dessus de l'embrion. L'Aigrette sert d'abord de calice au fleuron, ensuite elle le pousse & le chasse à mesure qu'il se fane pour qu'il ne reste pas sous la semence & ne l'empêche pas de mûrir; elle garantit cette même semence nue de l'eau de la pluie qui pourroit la pourrir; & lorsque la semence est mûre, elle lui sert d'aîle pour être portée & dissé-minée au loin par les vents.

AILÉE. Une feuille composée de deux folioles opposées sur le même pétiole, s'appelle feuille aîlée.

AISSELLE. Angle aigu ou droit, formé par une branche sur une autre branche, ou sur la tige, ou par une feuille sur une branche.

AMANDE. Semence enfermée dans un noyau.

ANDROGYNE. Qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le même pied. Ces mots *Androgyne* & *Monoïque* signifient absolument la même chose. Excepté que dans le premier on fait plus d'attention au différent sexe des fleurs, & dans le second à leur assemblage sur le même individu.

ANGIOSPERME,

ANGIOSPERME, à ſemences envelop-pées. Ce terme d'Angioſperme convient également aux fruits à capſule & aux fruits à baye.

ANTHERE. Capſule ou boîte portée par le filet de l'étamine, & qui s'ouvrant au moment de la fécondation, répand la pouſſière prolifique.

ANTHOLOGIE. Diſcours ſur les fleurs. C'eſt le titre d'un livre de Pontedera, dans lequel il combat de toute ſa force le ſyſtême ſexuel qu'il eût ſans doute adopté lui-même, ſi les écrits de Vaillant & de Linnæus avoient précédé le ſien.

APHRODITES. M. Adanſon donne ce nom à des animaux dont chaque individu reproduit ſon ſemblable par la génération, mais ſans aucun acte extérieur de copulation ou de fécondation, tels que quelques pucerons, les conques, la plupart des vers ſans ſexe, les inſectes qui ſe reproduiſent ſans génération, mais par la ſection d'une partie de leur corps. En ce ſens les plantes qui ſe multiplient par boutures & par caïeux peuvent être appellées auſſi Aphrodites. Cette irrégularité ſi contraire à la marche ordinaire

de la nature, offre bien des difficultés à la définition de l'efpece : eft-ce qu'à proprement parler il n'exifteroit point d'efpeces dans la nature, mais feulement des individus ? Mais on peut douter, je crois, s'il eft des plantes abfolument *Aphrodites*, c'eft-à-dire, qui n'ont réellement point de fexe & ne peuvent fe multiplier par copulation. Au refte, il y a cette différence entre ces deux mots *Aphrodite* & *Afexe*, que le premier s'applique aux plantes qui n'ayant point de fexe ne laiffent pas de multiplier; au lieu que l'autre ne convient qu'à celles qui font neutres ou ftériles & incapables de reproduire leur femblable.

APHYLLE. On pourroit dire effeuillé, mais *effeuillé* fignifie dont on a ôté les feuilles, & *Aphylle*, *qui n'en a point.*

ARBRE. Plante d'une grandeur confidérable, qui n'a qu'un feul & principal tronc divifé en maîtreffes branches.

ARBRISSEAU. Plante ligneufe de moindre taille que l'arbre, laquelle fe divife ordinairement dès la racine en plufieurs tiges. Les arbres & les arbriffeaux pouffent en automne des boutons dans les aiffelles des feuilles qui fe développent dans

le printems & s'épanouiſſent en fleurs & en fruits; différence qui les diſtingue des ſous-arbriſſeaux.

ARTICULÉ. Tige, racines, feuilles, ſilique; ſe dit lorſque quelqu'une de ces parties de la plante ſe trouve coupée par des nœuds diſtribués de diſtance en diſtance.

AXILLAIRE. Qui ſort d'une aiſſelle.

BALE. Calice dans les graminées.

BAYE. Fruit charnu ou ſucculent à une ou pluſieurs loges.

BOULON. Groupe de fleurettes amaſſées en tête.

BOURGEON. Germe des feuilles & des branches.

BOUTON. Germe des fleurs.

BOUTURE. Eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, laquelle reprend en terre ſans racine. La réuſſite des boutures dépend plutôt de leur facilité à produire des racines, que de l'abondance de la moëlle des branches; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui ont peu de moëlle, reprennent facilement de bouture.

BRANCHES. Bras plians & élaſtiques

du corps de l'arbre, ce ſont elles qui lui donnent la figure; elles ſont ou alternes, ou oppoſées, ou verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement & compoſées des mêmes parties de la tige, & l'on prétend que l'agitation des branches cauſée par le vent eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue,

1°. Les maîtreſſes branches, qui tiennent immédiatement au tronc, & d'où partent toutes les autres.

2°. Les branches à bois, qui étant les plus groſſes & pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent le conſerver en partie.

3°. Les branches à fruits ſont plus foibles & ont des boutons ronds.

4°. Les chiffonnes ſont courtes & menues.

5°. Les gourmandes ſont groſſes, droites & longues.

6°. Les Veules ſont longues & ne promettent aucune fécondité.

7°. La branche aoûtée eſt celle qui, après le mois d'Août, a pris naiſſance, s'endurcit & devient noirâtre.

8°. Enfin, la branche de faux-bois est grosse à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité.

BULBE. Est une racine orbiculaire composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. Les bulbes sont plutôt des boutons sous terre que des racines; ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques & rameuses.

CALICE. Enveloppe extérieure ou soutien des autres parties de la fleur, &c. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques Renoncules, comme l'Anémone, la Pulsatille, &c.

CAMPANIFORME, ou Campanulée. Voyez Cloche.

CAPILLAIRES. On appelle feuilles capillaires dans la famille des Mousses celles qui sont déliées comme des cheveux. C'est ce qu'on trouve souvent exprimé

dans le synopsis de Ray, & dans l'histoire des Mousses de Dillen, par le mot grec de *Trichodes*.

On donne aussi le nom de Capillaires à une branche de la famille des Fougeres, qui porte comme elles sa fructification sur le dos des feuilles, & ne s'en distingue que par la stature des plantes qui la composent, beaucoup plus petite dans les capillaires que dans les fougeres.

CAPRIFICATION. Fécondation des fleurs femelles d'une sorte de Figuier dioïque par la poussiere des étamines de l'individu mâle appellé caprifiguier. Au moyen de cette opération de la nature, aidée en cela de l'industrie humaine, les figues ainsi fécondées grossissent, mûrissent & donnent une récolte meilleure & plus abondante qu'on ne l'obtiendroit sans cela.

La merveille de cette opération consiste en ce que, dans le genre du Figuier, les fleurs étant encloses dans le fruit, il n'y a que celles qui sont hermaphrodites ou androgynes qui semblent pouvoir être fécondées; car quand les sexes sont tout-à-fait séparés, on ne voit pas comment la poussiere des fleurs mâles

pourroit pénétrer sa propre enveloppe & celle du fruit femelle jusqu'aux pistils qu'elle doit féconder, c'est un insecte qui se charge de ce transport. Une sorte de moucheron particuliere au caprifiguier y pond, y éclos, s'y couvre de la poussiere des étamines, la porte par l'œil de la figue à travers les écailles qui en garnissent l'entrée, jusques dans l'intérieur du fruit, & là, cette poussiere ne trouvant plus d'obstacle, se dépose sur l'organe destiné à la recevoir.

L'histoire de cette opération a été détaillée en premier lieu par Théophraste, le premier, le plus savant ou, pour mieux dire, l'unique & vrai Botaniste de l'antiquité, & après lui par Pline chez les anciens. Chez les modernes par Jean Bauhin, puis par Tournefort sur les lieux mêmes, après lui par Pontedera, & par tous les compilateurs de Botanique & d'Histoire naturelle qui n'ont fait que transcrire la relation de Tournefort.

CAPSULAIRE. Les plantes capsulaires sont celles dont le fruit est à capsules. Ray a fait de cette division sa dix-neuvieme classe. *Herba vasculifera.*

CAPSULE. Péricarpe sec d'un fruit

ſec; car on ne donne point, par exemple, le nom de capſule à l'écorce de la Grenade, quoiqu'auſſi ſeche & dure que beaucoup d'autres capſules, parce qu'elle enveloppe un fruit mou.

CAPUCHON, CALYPTRA. Coëffe pointue qui couvre ordinairement l'urne des Mouſſes. Le capuchon eſt d'abord adhérent à l'urne, mais enſuite il ſe détache & tombe quand elle approche de la maturité.

CARYOPHYLLÉE. Fleur caryophyllée ou en œillet.

CAYEUX. Bulbes par leſquelles pluſieurs liliacées & autres plantes ſe reproduiſent.

CHATON. Aſſemblage de fleurs mâles ou femelles ſpiralement attachées à un axe ou réceptacle commun, autour duquel ces fleurs prennent la figure d'une queue de chat. Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aient auſſi des chatons femelles.

CHAUME (Culmus). Nom particulier dont on diſtingue la tige des graminées de celles des autres plantes, & à qui l'on donne pour caractere propre d'être géni-

culée & fistuleuse, quoique beaucoup d'autres plantes aient ce même caractere & que les Lêches & divers gramens des Indes ne l'aient pas. On ajoute que le chaume n'est jamais rameux, ce qui néanmoins souffre encore exception dans l'*Arundo calamagrostis* & dans d'autres.

CLOCHE. Fleurs en cloches ou campaniformes.

COLORÉ. Les calices, les bâles, les écailles, les enveloppes, les parties extérieures des plantes qui sont vertes ou grises, communément sont dites colorées lorsqu'elles ont une couleur plus éclatante & plus vive que leurs semblables, tels sont les calices de la Circée, de la Moutarde, de la Carline; les enveloppes de l'Astrantia : la corolle des Ornithogales blancs & jaunes est verte en dessous & colorée en dessus; les écailles du Xeranthême sont si colorées qu'on les prendroit pour des pétales, & le calice du Polygala, d'abord très-coloré, perd sa couleur peu-à-peu, & prend enfin celle d'un calice ordinaire.

CORDON ombilical dans les capillaires & fougeres.

CORNET. Sorte de nectaire infundibuliforme.

CORYMBE. Disposition de fleur qui tient le milieu entre l'ombelle & la panicule ; les pédicules sont gradués le long de la tige comme dans la panicule, & arrivent tous à la même hauteur, formant à leur sommet une surface plane.

Le corymbe differe de l'ombelle, en ce que les pédicules qui le forment au lieu de partir du même centre, partent à différentes hauteurs, de divers points sur le même axe.

CORYMBIFERES. Ce mot sembleroit devoir désigner les plantes à fleurs en corymbe, comme celui d'*ombelliferes* désigne les plantes à fleurs en parasol. Mais l'usage n'a pas autorisé cette analogie ; l'acception dont je vais parler n'est pas même fort usitée, mais comme elle a été employée par Ray & par d'autres Botanistes, il la faut connoître pour les entendre.

Les plantes *corymbiferes* sont donc dans la classe des composées, & dans la section des discoïdes celles qui portent leurs semences nues, c'est-à-dire, sans aigret-

tes ni filets qui les couronnent; tels font les Bidens, les Armoifes, la Tanaifie, &c. On obfervera que les demi-fleuronnées à femences nues comme la Lampfane, l'Hyoferis, la Catanance, &c. ne s'appellent pas cependant corymbiferes, parce qu'elles ne font pas du nombre des *difcoïdes*.

COSSE. Péricarpe des fruits légumineux. La coffe eft compofée ordinairement de deux valvules, & quelquefois n'en a qu'une feule.

COSSON. Nouveau farment qui croît fur la vigne après qu'elle eft taillée.

COTYLEDON. Foliole ou partie de l'embrion dans laquelle s'élaborent & fe préparent les fucs nutritifs de la nouvelle plante.

Les Cotyledons, autrement appellés feuilles féminales, font les premieres parties de la plante qui paroiffent hors de terre lorfqu'elle commence à végéter. Ces premieres feuilles font très-fouvent d'une autre forme que celles qui les fuivent & qui font les véritables feuilles de la plante. Car pour l'ordinaire les cotyledons ne tardent pas à fe flétrir & à tomber peu après que la plante eft levée & qu'elle

reçoit par d'autres parties une nourriture plus abondante que celle qu'elle tiroit par eux de la substance même de la semence.

Il y a des plantes qui n'ont qu'un cotyledon, & qui pour cela s'appellent monocotyledones, tels sont les palmiers, les liliacées, les graminées & d'autres plantes, le plus grand nombre en ont deux, & s'appellent dicotyledones; si d'autres en ont davantage, elles s'appelleront polycotyledones. Les acotyledones sont celles qui n'ont point de cotyledons, telles que les fougeres, les mousses, les champignons & toutes les cryptogames.

Ces différences de la germination ont fourni à Ray, à d'autres Botanistes, & en dernier lieu à Messieurs de Jussieu & Haller la premiere ou plus grande division naturelle du regne végétal.

Mais pour classer les plantes suivant cette méthode, il faut les examiner sortant de terre, dans leur premiere germination, & jusques dans la semence même; ce qui est souvent fort difficile sur-tout pour les plantes marines & aquatiques. Et pour les arbres & plantes étrangeres ou alpines qui refusent de germer & naître dans nos jardins.

CRUCIFERE ou CRUCIFORME, disposé en forme de croix. On donne spécialement le nom de crucifere à une famille de plantes dont le caractere est d'avoir des fleurs composées de quatre pétales disposés en croix, sur un calice composé d'autant de folioles, & autour du pistil six étamines, dont deux, égales entr'elles, sont plus courtes que les quatre autres, & les divisent également.

CUPULES. Sortes de petites calottes ou coupes qui naissent le plus souvent sur plusieurs Lichens & Algues; & dans le creux desquelles on voit les semences naître & se former, sur-tout dans le genre appellé jadis hépatique des fontaines, & aujourd'hui marchantia.

CYME, ou CYMIER. Sorte d'ombelle qui n'a rien de régulier, quoique tous ses rayons partent du même centre; tels sont les fleurs de l'Obier, du Chevrefeuille, &c.

DEMI-FLEURON. C'est le nom donné par Tournefort, dans les fleurs composées, aux fleurons échancrés qui garnissent le disque des lactucées & à ceux qui forment le contour des radiées. Quoique ces deux sortes de demi-fleurons

soient exactement de même figure, & pour cela confondues sous le même nom par les Botanistes, ils different pourtant essentiellement en ce que les premiers ont toujours des étamines & que les autres n'en ont jamais. Les demi-fleurons de même que les fleurons sont toujours superes, & portés par la semence qui est portée à son tour par le disque ou réceptacle de la fleur. Le demi-fleuron est formé de deux parties, l'inférieure qui est un tube ou cylindre très-court, & la supérieure qui est plane, taillée en languette, & à qui l'on en donne le nom. Voyez *Fleuron*, *Fleur*.

DIECIE ou DIŒCIE, habitation séparée. On donne le nom de Diécie à une classe de plantes composées de toutes celles qui portent leurs fleurs mâles sur un pied, & leurs fleurs femelles sur un autre pied.

DIGITÉ. Une fleur est digitée lorsque les folioles partent toutes du sommet de son pétiole comme d'un centre commun. Telle est, par exemple, la feuille du Marronier d'Inde.

DIOIQUES. Toutes les plantes de la Diécie sont Dioïques.

DISQUE. Corps intermédiaire qui tient la fleur ou quelques-unes de ses parties élevées au-dessus du vrai réceptacle.

Quelquefois on appelle disque le réceptacle même comme dans les composées ; alors on distingue la surface du réceptacle, ou le disque, du contour qui le borde & qu'on nomme rayon.

Disque est aussi un corps charnu qui se trouve dans quelques genres de plantes, au fond du calice, dessous l'embrion ; quelquefois les étamines sont attachées autour de ce disque.

DRAGEONS. Branches enracinées qui tiennent au pied d'un arbre, ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater.

ECAILLES ou PAILLETTES. Petites languettes paléacées qui, dans plusieurs genres de fleurs composées, implantées sur le réceptacle, distinguent & séparent les fleurons ; quand les paillettes sont de simples filets, on les appelle des poils ; mais quand elles ont quelque largeur, elles prennent le nom d'écailles.

Il est singulier dans le Xeranthême à fleur double, que les écailles autour du disque, s'alongent, se colorent & pren-

nent l'apparence de vrais demi-fleurons, au point de tromper à l'aspect, quiconque n'y regarderoit pas de bien près.

On donne très-souvent le nom d'écailles aux calices des chatons & des cônes: on le donne aussi aux folioles des calices imbriqués des fleurs en tête, tels que les Chardons, les Jacées, & à celles des calices de substance seche & scarieuse du Xeranthême & de la Catananche.

La tige des plantes dans quelques especes, est aussi chargée d'écailles: ce sont des rudimens coriaces de feuilles qui quelquefois en tiennent lieu, comme dans l'Orabanche & le Tussilage.

Enfin on appelle encore écailles les enveloppes imbriquées des bâles de plusieurs liliacées, & les bâles ou calices applatis des Schœnus, & d'autres graminacées.

ECORCE. Vêtement ou partie enveloppante du tronc & des branches d'un arbre. L'écorce est moyenne entre l'épiderme à l'extérieur, & le *liber* à l'intérieur; ces trois enveloppes se réunissent souvent dans l'usage vulgaire sous le nom commun d'écorce.

EDULE, *EDULIS*, bon à manger. Ce mot eſt du nombre de ceux qu'il eſt à deſirer qu'on faſſe paſſer du latin dans la langue univerſelle de la Botanique.

ENTRE-NŒUDS. Ce ſont dans les chaumes des graminées les intervalles qui ſéparent les nœuds d'où naiſſent les feuilles. Il y a quelques gramens, mais en bien petit nombre, dont le chaume nud d'un bout à l'autre eſt ſans nœuds, & par conſéquent ſans entre-nœuds, tel, par exemple, que l'*Aira cærulea.*

EPERON. Protubérance en forme de cône droit ou recourbé, faite dans pluſieurs ſortes de fleurs, par le prolongement du neƈtaire. Tels ſont les éperons des Orchis, des Linaires, des Ancolies, des Pieds-d'alouettes, de pluſieurs Geranium & de beaucoup d'autres plantes.

EPI. Forme de bouquet dans laquelle les fleurs ſont attachées autour d'un axe ou réceptacle commun formé par l'extrémité du chaume ou de la tige unique. Quand les fleurs ſont pédiculées, pourvu que tous les pédicules ſoient ſimples & attachés immédiatement à l'axe, le bouquet s'appelle toujours épi ; mais dans l'épi

rigoureusement pris, les fleurs sont sessiles.

EPIDERME (l'). Est la peau fine extérieure qui enveloppe les couches corticales ; c'est une membrane très-fine, transparente, ordinairement sans couleur, élastique & un peu poreuse.

ESPECE. Réunion de plusieurs variétés, ou individus, sous un caractere commun qui les distingue de toutes les autres plantes du même genre.

ETAMINES. Agens masculins de la fécondation; leur forme est ordinairement celle d'un filet qui supporte une tête appellée anthère ou sommet. Cette anthère est une espece de capsule qui contient la poussiere prolifique. Cette poussiere s'échappe, soit par explosion, soit par dilatation, & va s'introduire dans le stigmate, pour être portée jusqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme & par le nombre.

ETENDART. Pétale supérieur des fleurs légumineuses.

ENVELOPPE. Espece de calice qui contient plusieurs fleurs, comme dans le Pied-de-veau, le Figuier, les fleurs à fleurons. Les fleurs garnies d'une enveloppe ne

ſont pas pour cela dépourvues de calice.

FANE. La fane d'une plante, eſt l'aſſemblage des feuilles d'en-bas.

FÉCONDATION. Opération naturelle par laquelle les étamines portent au moyen du piſtil juſqu'à l'ovaire, le principe de vie néceſſaire à la maturiſation des ſemences & à leur germination.

FEUILLES. Sont des organes néceſſaires aux plantes pour pomper l'humidité de l'air pendant la nuit, & faciliter la tranſpiration durant le jour; elles ſuppléent encore dans les végétaux au mouvement progreſſif & ſpontané des animaux, & en donnant priſe au vent pour agiter les plantes & les rendre plus robuſtes. Les plantes alpines ſans ceſſe battues du vent & des ouragans, ſont toutes fortes & vigoureuſes; au contraire, celles qu'on éleve dans un jardin ont un air trop calme, y proſperent moins & ſouvent languiſſent & dégénerent.

FILET. Pédicule qui ſoutient l'étamine. On donne auſſi le nom de filets aux poils qu'on voit ſur la ſurface des tiges, des feuilles & même des fleurs de pluſieurs plantes.

FLEUR. Si je livrois mon imagination aux douces ſenſations que ce mot ſemble appeller, je pourrois faire un article agréable peut-être aux Bergers, mais fort mauvais pour les Botaniſtes. Ecartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs ſuaves, les formes élégantes, pour chercher premiérement à bien connoître l'être organiſé qui les raſſemble. Rien ne paroît d'abord plus facile ; qui eſt-ce qui croit avoir beſoin qu'on lui apprenne ce que c'eſt qu'une fleur ? Quand on ne me demande pas ce que c'eſt que le tems, diſoit Saint Auguſtin, je le ſais fort bien ; je ne le ſais plus quand on me le demande. On en pourroit dire autant de la fleur & peut-être de la beauté même, qui, comme elle, eſt la rapide proie du tems. En effet, tous les Botaniſtes qui ont voulu donner juſqu'ici des définitions de la fleur ont échoué dans cette entrepriſe, & les plus illuſtres, tels que Meſſieurs Linnæus, Haller, Adanſon, qui ſentoient mieux la difficulté que les autres, n'ont pas même tenté de la ſurmonter & ont laiſſé la fleur à définir. Le premier a bien donné dans ſa philoſo-

phie botanique les définitions de Jungins, de Ray, de Tournefort, de Pontedera, de Ludwig, mais ſans en adopter aucune, & ſans en propoſer de ſon chef.

Avant lui Pontedera avoit bien ſenti & bien expoſé cette difficulté; mais il ne put réſiſter à la tentation de la vaincre. Le lecteur pourra bientôt juger du ſuccès. Diſons maintenant en quoi cette difficulté conſiſte, ſans néanmoins compter ſi je tente à mon tour de lutter contr'elle, de réuſſir mieux qu'on n'a fait juſqu'ici.

On me préſente une roſe, & l'on me dit: voilà une fleur. C'eſt me la montrer, je l'avoue, mais ce n'eſt pas la définir, & cette inſpection ne me ſuffira pas pour décider ſur toute autre plante, ſi ce que je vois eſt ou n'eſt pas la fleur; car il y a une multitude de végétaux qui n'ont dans aucune de leurs parties la couleur apparente que Ray, Tournefort, Jungins font entrer dans la définition de la fleur, & qui pourtant portent des fleurs non moins réelles que celles du roſier, quoique bien moins apparentes.

On prend généralement pour la fleur

la partie colorée de la fleur qui est la corolle, mais on s'y trompe aisément; il y a des bractées & d'autres organes autant & plus colorés que la fleur même & qui n'en sont point partie, comme on le voit dans l'Ormin, dans le Bled-de-vache, dans plusieurs Amaranthes & Chenopodium; il y a des multitudes de fleurs qui n'ont point du tout de corolle, d'autres qui l'ont sans couleur, si petite & si peu apparente, qu'il n'y a qu'une recherche bien soigneuse qui puisse l'y faire trouver. Lorsque les bleds sont en fleur, y voit-on des pétales colorés, en voit-on dans les Mousses, dans les graminées? En voit-on dans les chatons du Noyer, du Hêtre & du Chêne, dans l'Aune, dans le Noisetier, dans le Pin, & dans ces multitudes d'arbres & d'herbes qui n'ont que des fleurs à étamines? Ces fleurs néanmoins n'en portent pas moins le nom de fleurs; l'essence de la fleur n'est donc pas dans la corolle.

Elle n'est pas non plus séparément dans aucune des autres parties constituantes de la fleur, puisqu'il n'y a aucune de ces parties qui ne manque à quelques espe-

ces de fleurs. Le calice manque, par exemple, à presque toute la famille des liliacées, & l'on ne dira pas qu'une Tulipe ou un Lis ne sont pas une fleur. S'il y a quelques parties plus essentielles que d'autres à une fleur, ce sont certainement le pistil & les étamines. Or, dans toute la famille des cucurbitacées & même dans toute la classe des monoïques, la moitié des fleurs sont sans pistil, l'autre moitié sans étamines, & cette privation n'empêche pas qu'on ne les nomme & qu'elles ne soient les unes & les autres de véritables fleurs. L'essence de la fleur ne consiste donc ni séparément dans quelques-unes de ses parties dites constituantes, ni même dans l'assemblage de toutes ces parties. En quoi donc consiste proprement cette essence ? voilà la question. Voilà la difficulté, & voici la solution par laquelle Pontedera a tâché de s'en tirer.

La fleur, dit-il, est une partie dans la plante différente des autres par sa nature & par sa forme, toujours adhérente & utile à l'embrion, si la fleur a un pistil, & si le pistil manque, ne tenant à nul embrion.

Cette définition peche, ce me semble, en ce qu'elle embrasse trop. Car lorsque le pistil manque, la fleur n'ayant plus d'autres caracteres que de différer des autres parties de la plante par sa nature & par sa forme, on pourra donner ce nom aux Bractées, aux Stipules, au Nectarium, aux Epines & à tout ce qui n'est ni feuilles ni branches. Et quand la corolle est tombée & que le fruit approche de sa maturité, on pourroit encore donner le nom de fleur au calice & au réceptacle, quoique réellement il n'y ait alors plus de fleur. Si donc cette définition convient *omni*, elle ne convient pas *soli*, & manque par-là d'une des deux principales conditions requises. Elle laisse d'ailleurs un vuide dans l'esprit, qui est le plus grand défaut qu'une définition puisse avoir. Car après avoir assigné l'usage de la fleur au profit de l'embrion quand elle y adhere, elle fait supposer totalement inutile celle qui n'y adhere pas. Et cela remplit mal l'idée que le Botaniste doit avoir du concours des parties & de leur emploi dans le jeu de la machine organique.

Je crois que le défaut général vient ici d'avoir trop considéré la fleur comme une substance absolue, tandis qu'elle n'est, ce me semble, qu'un être collectif & relatif, & d'avoir trop rafiné sur les idées, tandis qu'il falloit se borner à celle qui se présentoit naturellement. Selon cette idée, la fleur ne me paroît être que l'état passager des parties de la fructification durant la fécondation du germe ; de-là suit que quand toutes les parties de la fructification seront réunies, il n'y aura qu'une fleur. Quand elles seront séparées, il y en aura autant qu'il y a de parties essentielles à la fécondation ; & comme ces parties essentielles ne sont qu'au nombre de deux, savoir, le pistil & les étamines, il n'y aura par conséquent que deux fleurs, l'une mâle & l'autre femelle qui soient nécessaires à la fructification. On en peut cependant supposer une troisieme qui réuniroit les sexes séparés dans les deux autres. Mais alors si toutes ces fleurs étoient également fertiles, la troisieme rendroit les deux autres superflues, & pourroit seule suffire à l'œuvre, ou bien il y auroit réellement deux fécondations, & nous

n'examinons ici la fleur que dans une.

La fleur n'eſt donc que le foyer & l'inſtrument de la fécondation. Une ſeule ſuffit quand elle eſt hermaphrodite. Quand elle n'eſt que mâle ou femelle il en faut deux, ſavoir, une de chaque ſexe ; & ſi l'on fait entrer d'autres parties, comme le calice & la corolle dans la compoſition de la fleur ce ne peut être comme eſſentielles, mais ſeulement comme nutritives & conſervatrices de celles qui le ſont. Il y a des Fleurs ſans calice, il y en a ſans corolle. Il y en a même ſans l'un & ſans l'autre ; mais il n'y en a point & il n'y en ſauroit avoir qui ſoient en même tems ſans piſtil & ſans étamines.

La Fleur eſt une partie locale & paſſagere de la plante qui précede la fécondation du germe, & dans laquelle ou par laquelle elle s'opere.

Je ne m'étendrai pas à juſtifier ici tous les termes de cette définition qui peut-être n'en vaut pas la peine ; je dirai ſeulement que le mot *précede* m'y paroît eſſentiel, parce que le plus ſouvent la corolle s'ouvre & s'épanouit avant que les anthères s'ouvrent à leur tour, & dans

ce cas il eſt inconteſtable que la Fleur préexiſte à l'œuvre de la fécondation. J'ajoute que cette fécondation s'opere *dans elle* ou *par elle*, parce que dans les Fleurs mâles des plantes androgynes & dioïques, il ne s'opere aucune fructification, & qu'elles n'en ſont pas moins des Fleurs pour cela.

Voilà, ce me ſemble, la notion la plus juſte qu'on puiſſe ſe faire de la Fleur, & la ſeule qui ne laiſſe aucune priſe aux objections qui renverſent toutes les autres définitions qu'on a tenté d'en donner juſqu'ici. Il faut ſeulement ne pas prendre trop ſtrictement le mot *durant* que j'ai employé dans la mienne. Car même avant que la fécondation du germe ſoit commencée, on peut dire que la Fleur exiſte auſſi-tôt que les organes ſexuels ſont en évidence, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que la corolle eſt épanouie, & d'ordinaire les anthères ne s'ouvrent pas à la pouſſiere ſéminale dès l'inſtant que la corolle s'ouvre aux anthères; cependant la fécondation ne peut commencer avant que les anthères ſoient ouvertes. De même l'œuvre de la fécondation s'acheve ſouvent

avant que la corolle ſe flétriſſe & tombe: or juſqu'à cette chûte on peut dire que la Fleur exiſte encore. Il faut donc donner néceſſairement un peu d'extenſion au mot *durant* pour pouvoir dire que la Fleur & l'œuvre de la fécondation commencent & finiſſent enſemble.

Comme généralement la Fleur ſe fait remarquer par ſa corolle, partie bien plus apparente que les autres par la vivacité de ſes couleurs, c'eſt dans cette corolle auſſi qu'on fait machinalement conſiſter l'eſſence de la Fleur, & les Botaniſtes eux-mêmes ne ſont pas toujours exempts de cette petite illuſion; car ſouvent ils emploient le mot de Fleur pour celui de corolle, mais ces petites impropriétés d'inadvertance importent peu, quand elles ne changent rien aux idées qu'on a des choſes quand on y penſe. De-là ces mots de Fleurs monopétales, polypétales, de Fleurs labiées, perſonnées, de Fleurs régulieres, irrégulieres, &c. qu'on trouve fréquemment dans les livres même d'inſtitutions. Cette petite impropriété étoit non-ſeulement pardonnable, mais preſque forcée à Tournefort

& à ſes contemporains, qui n'avoient pas encore le mot de corolle, & l'uſage s'en eſt conſervé depuis eux par l'habitude ſans grand inconvénient, Mais il ne ſeroit pas permis à moi qui remarque cette incorrection, de l'imiter ici; ainſi je renvoie au mot Corolle à parler de ſes formes diverſes & de ſes diviſions (*a*).

Mais je dois parler ici des Fleurs compoſées & ſimples, parce que c'eſt la Fleur même & non la corolle qui ſe compoſe, comme on le va voir après l'expoſition des parties de la Fleur ſimple.

On diviſe cette Fleur en complete & incomplete. La Fleur complete eſt celle qui contient toutes les parties eſſentielles ou concourantes à la fructification, & ces parties ſont au nombre de quatre; deux eſſentielles, ſavoir, le piſtil & l'étamine, ou les étamines; & deux acceſſoires ou concourantes, ſavoir, la corolle & le calice, à quoi l'on doit ajouter le diſque ou réceptacle qui porte le tout.

La Fleur eſt complete quand elle eſt

(*a*) Cet article *Corolle*, auquel l'Auteur renvoie ici, ne s'eſt point trouvé fait.

composée de toutes ces parties ; quand il lui en manque quelqu'une, elle est incomplete. Or la Fleur incomplete peut manquer non-seulement de corolle & de calice, mais même de pistil ou d'étamines ; & dans ce dernier cas, il y a toujours une autre Fleur, soit sur le même individu, soit sur un différent, qui porte l'autre partie essentielle qui manque à celle-ci ; de-là la division en Fleurs hermaphrodites, qui peuvent être completes ou ne l'être pas, & en Fleurs purement mâles ou femelles, qui sont toujours incompletes.

La Fleur hermaphrodite incomplete n'en est pas moins parfaite pour cela, puisqu'elle se suffit à elle-même pour opérer la fécondation ; mais elle ne peut être appellée complete, puisqu'elle manque de quelqu'une des parties de celles qu'on appelle ainsi. Une Rose, un Œillet sont, par exemple, des Fleurs parfaites & completes, parce qu'elles sont pourvues de toutes ces parties. Mais une Tulipe, un Lis, ne sont point des Fleurs completes, quoique parfaites, parce qu'elles n'ont point de calice ; de même la jolie petite Fleur

appellée Paronychia eſt parfaite comme hermaphrodite, mais elle eſt incomplete, parce que, malgré ſa riante couleur, il lui manque une corolle.

Je pourrois, ſans ſortir encore de la ſection des Fleurs ſimples, parler ici des Fleurs régulieres, & des Fleurs appellées irrégulieres. Mais comme ceci ſe rapporte principalement à la corolle, il vaut mieux ſur cet article renvoyer le lecteur à ce mot (*b*). Reſte donc à parler des oppoſitions que peut ſouffrir ce nom de Fleur ſimple.

Toute Fleur d'où réſulte une ſeule fructification eſt une Fleur ſimple. Mais ſi d'une ſeule Fleur réſultent pluſieurs fruits, cette fleur s'appellera compoſée, & cette pluralité n'a jamais lieu dans les Fleurs qui n'ont qu'une corolle. Ainſi toute Fleur compoſée a néceſſairement non-ſeulement pluſieurs pétales, mais pluſieurs corolles; & pour que la Fleur ſoit réellement compoſée, & non pas une ſeule agrégation de pluſieurs Fleurs ſimples, il faut que quelqu'une des parties

(*b*) Voyez la note précédente.

de la fructification soit commune à tous les fleurons composans, & manque à chacun d'eux en particulier.

Je prends, par exemple, une Fleur de Laiteron, la voyant remplie de plusieurs petites fleurettes, & je me demande si c'est une Fleur composée. Pour savoir cela, j'examine toutes les parties de la fructification l'une après l'autre, & je trouve que chaque fleurette a des étamines, un pistil, une corolle, mais qu'il n'y a qu'un seul réceptacle en forme de disque qui les reçoit toutes, & qu'il n'y a qu'un seul grand calice qui les environne; d'où je conclus que la Fleur est composée, puisque deux parties de la fructification, savoir, le calice & réceptacle, sont communes à toutes & manquent à chacun en particulier.

Je prends ensuite une Fleur de Scabieuse où je distingue aussi plusieurs fleurettes; je l'examine de même, & je trouve que chacune d'elles est pourvue en son particulier de toutes les parties de la fructification, sans en excepter le calice & même le réceptacle, puisqu'on peut regarder comme tel le second calice qui sert

sert de base à la semence. Je conclus donc que la Scabieuse n'est point une Fleur composée, quoi qu'elle rassemble comme elles plusieurs fleurettes sur un même disque & dans un même calice.

Comme ceci pourtant est sujet à dispute, sur-tout à cause du réceptacle, on tire des fleurettes même un caractere plus sûr, qui convient à toutes celles qui constituent proprement une Fleur composée & qui ne convient qu'à elles; c'est d'avoir cinq étamines réunies en tube ou cylindre par leurs anthères autour du style & divisées par leurs cinq filets au bas de la corolle; toute Fleur dont les fleurettes ont leurs anthères ainsi disposées, est donc une Fleur composée, & toute Fleur où l'on ne voit aucune fleurette de cette espece n'est point une Fleur composée, & ne porte même au singulier qu'improprement le nom de Fleur, puisqu'elle est réellement une agrégation de plusieurs Fleurs.

Ces fleurettes partielles qui ont ainsi leurs anthères réunies, & dont l'assemblage forme une Fleur véritablement composée, sont de deux especes; les unes qui

ſont régulieres & tubulées, s'appellent proprement fleurons, les autres qui ſont échancrées & ne préſentent par le haut qu'une languette plane & le plus ſouvent dentelée, s'appellent demi-fleurons ; & des combinaiſons de ces deux eſpeces dans la Fleur totale, réſultent trois ſortes principales de Fleurs compoſées, ſavoir, celles qui ne ſont garnies que de fleurons, & celles qui ne ſont garnies que de demi-fleurons, & celles qui ſont mêlées des uns & des autres.

Les Fleurs à fleurons ou Fleurs fleuronnées ſe diviſent encore en deux eſpeces, relativement à leur forme extérieure ; celles qui préſentent une figure arrondie en maniere de tête, & dont le calice approche de la forme hémiſphérique, s'appellent Fleurs en tête, *Capitati*. Tels ſont, par exemple, les *Chardons*, les *Artichauts*, la *Chauſſe-trape*.

Celles dont le réceptacle eſt plus applati, en ſorte que leurs fleurons forment avec le calice une figure à-peu-près cylindrique, s'appellent Fleurs en diſque *Diſcoïdei*. La *Santoline*, par exemple, & l'*Eupatoire*, offrent des Fleurs en diſque ou diſcoïdes.

Les Fleurs à demi-fleurons s'appellent demi-fleuronnées & leur figure extérieure ne varie pas assez régulièrement pour offrir une division semblable à la précédente. Le *Salsifis*, la *Scorsonere*, le *Pissenlit*, la *Chicorée* ont des Fleurs demi-fleuronnées.

A l'égard des Fleurs mixtes, les demi-fleurons ne s'y mêlent pas parmi les fleurons en confusion, sans ordre; mais les fleurons occupent le centre du disque, les demi-fleurons en garnissent la circonférence & forment une couronne à la Fleur, & ces Fleurs ainsi couronnées portent le nom de *Fleurs radiées*. Les *Reines-Marguerites* & tous les *Asters*, le *Souci*, les *Soleils*, la *Poire-de-terre* portent tous des Fleurs radiées.

Toutes ces sections forment encore dans les Fleurs composées, & relativement au sexe des fleurons, d'autres divisions dont il sera parlé dans l'article *Fleuron*.

Les Fleurs simples ont une autre sorte d'opposition dans celles qu'on appelle Fleurs doubles ou pleines.

La Fleur double est celle dont quel-

qu'une des parties est multipliée au-delà de son nombre naturel, mais sans que cette multiplication nuise à la fécondation du germe.

Les Fleurs se doublent rarement par le calice, presque jamais par les étamines. Leur multiplication la plus commune se fait par la corolle. Les exemples les plus fréquens en sont dans les Fleurs polypétales, comme Œillets, Anémones, Renoncules; les Fleurs monopétales doublent moins communément. Cependant on voit assez souvent des Campanules, des Primeveres, des Auricules, & sur-tout des Jacinthes à Fleur double.

Ce mot de Fleur double ne marque pas dans le nombre des pétales une simple duplication, mais une multiplication quelconque. Soit que le nombre des pétales devienne double, triple, quadruple, &c. tant qu'ils ne multiplient pas au point d'étouffer la fructification, la Fleur garde toujours le nom de Fleur double; mais lorsque les pétales trop multipliés font disparoître les étamines & avorter le germe, alors la Fleur perd le nom de Fleur double & prend celui de Fleur pleine.

On voit par-là que la Fleur double est encore dans l'ordre de la nature, mais que la Fleur pleine n'y est plus & n'est qu'un véritable monstre.

Quoique la plus commune plénitude des Fleurs se fasse par les pétales, il y en a néanmoins qui se remplissent par le calice, & nous en avons un exemple bien remarquable dans l'Immortelle appellée *Xeranthême.* Cette Fleur qui paroît radiée & qui réellement est discoïde, porte ainsi que la *Carline* un calice imbriqué, dont le rang intérieur a ses folioles longues & colorées, & cette Fleur, quoique composée, double & multiplie tellement par ses brillantes folioles qu'on les prendroit, garnissant la plus grande partie du disque, pour autant de demi-fleurons.

Ces fausses apparences abusent souvent les yeux de ceux qui ne sont pas Botanistes : mais quiconque est initié dans l'intime structure des Fleurs, ne peut s'y tromper un moment. Une Fleur demi-fleuronnée ressemble extérieurement à une Fleur polypétale pleine, mais il y a toujours cette différence essentielle, que dans la premiere chaque demi-fleuron est une

Fleur parfaite qui a son embrion, son pistil & ses étamines; au lieu que dans la Fleur pleine chaque pétale multiplié n'est toujours qu'un pétale qui ne porte aucune des parties essentielles à la fructification. Prenez l'un après l'autre les pétales d'une Renoncule simple, ou double, ou pleine, vous ne trouverez dans aucun nulle autre chose que le pétale même; mais dans le Pissenlit chaque demi-fleuron garni d'un style entouré d'étamines, n'est pas un simple pétale, mais une véritable Fleur.

On me présente une Fleur de Nymphéa jaune, & l'on me demande si c'est une composée ou une Fleur double ? Je réponds que ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas une composée, puisque les folioles qui l'entourent ne sont pas des demi-fleurons; & ce n'est pas une Fleur double, parce que la duplication n'est l'état naturel d'aucune Fleur, & que l'état naturel de la Fleur de Nymphéa jaune est d'avoir plusieurs enceintes de pétales autour de son embrion. Ainsi cette multiplicité n'empêche pas le Nymphéa jaune d'être une Fleur simple.

La conſtitution commune au plus grand nombre des Fleurs, eſt d'être hermaphrodites ; & cette conſtitution paroît en effet la plus convenable au regne végétal, où les individus dépourvus de tout mouvement progreſſif & ſpontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les ſexes ſont ſéparés. Dans les arbres & les plantes où ils le ſont, la nature, qui ſait varier ſes moyens, a pourvu à cet obſtacle : mais il n'en eſt pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur eſpece, avoir en eux-mêmes tous les inſtrumens propres à cette fin.

FLEUR MUTILÉE. Eſt celle qui, pour l'ordinaire par défaut de chaleur, perd ou ne produit point la corolle qu'elle devroit naturellement avoir. Quoique cette mutilation ne doive point faire eſpece, les plantes où elle a lieu ſe diſtinguent néanmoins dans la nomenclature de celles de même eſpece qui ſont completes, comme on peut le voir dans pluſieurs eſpeces de *Quamoclit*, de *Cucuballes*, de *Tuſſilages*, de *Campanules*, &c.

FLEURETTE. Petite Fleur complete

qui entre dans la ſtructure d'une Fleur agrégée.

FLEURON. Petite Fleur incomplete qui entre dans la ſtructure d'une Fleur compoſée. Voyez *Fleur*.

Voici quelle eſt la ſtructure naturelle des fleurons compoſans.

1. Corolle monopétale tubulée à cinq dents, ſupere.

2. Piſtil alongé, terminé par deux ſtigmates réfléchis.

3. Cinq étamines dont les filets ſont ſéparés par le bas, mais formant par l'adhérence de leurs anthères un tube autour du piſtil.

4. Semence nue alongée ayant pour baſe le réceptacle commun, & ſervant elle-même, par ſon ſommet de réceptacle à la corolle.

5. Aigrette de poils ou d'écailles couronnant la ſemence, & figurant un calice à la baſe de la corolle. Cette aigrette pouſſe de bas en haut la corolle, la détache & la fait tomber lorſqu'elle eſt flétrie, & que la ſemence accrue approche de ſa maturité.

Cette ſtructure commune & générale

des fleurons souffre des exceptions dans plusieurs genres de composées, & ces différences constituent même des sections qui forment autant de branches dans cette nombreuse famille.

Celles de ces différences qui tiennent à la structure même des fleurons, ont été ci-devant expliquées au mot *Fleur.* J'ai maintenant à parler de celles qui ont rapport à la fécondation.

L'ordre commun des fleurons dont je viens de parler est d'être hermaphrodites, & ils se fécondent par eux-mêmes. Mais il y en a d'autres qui ayant des étamines & n'ayant point de germe, portent le nom de mâles; d'autres qui ont un germe, & n'ont point d'étamines, s'appellent fleurons femelles; d'autres qui n'ont ni germe ni étamines, ou dont le germe imparfait avorte toujours, portent le nom de neutres.

Ces diverses especes de fleurons ne sont pas indifféremment entremêlés dans les Fleurs composées; mais leurs combinaisons méthodiques & régulieres sont toujours relatives ou à la plus sure fécondation, ou à la plus abondante fructifi-

cation, ou à la plus pleine maturification des graines.

FRUCTIFICATION. Ce mot ſe prend toujours dans un ſens collectif, & comprend non-ſeulement l'œuvre de la fécondation du germe & de la maturification du fruit, mais l'aſſemblage de tous les inſtrumens naturels deſtinés à cette opération.

FRUIT. Dernier produit de la végétation dans l'individu, contenant les ſemences qui doivent la renouveller par d'autres individus. La ſemence n'eſt ce dernier produit que quand elle eſt ſeule & nue. Quand elle ne l'eſt pas, elle n'eſt que partie du fruit.

FRUIT. Ce mot a dans la Botanique un ſens beaucoup plus étendu que dans l'uſage ordinaire. Dans les arbres & même dans d'autres plantes, toutes les ſemences ou leurs enveloppes bonnes à manger, portent en général le nom de fruit. Mais en Botanique ce même nom s'applique plus généralement encore à tout ce qui réſulte, après la fleur, de la fécondation du germe. Ainſi le fruit n'eſt proprement autre choſe que l'ovaire fécondé, & cela,

ſoit qu'il ſe mange ou ne ſe mange pas, ſoit que la ſemence ſoit déjà mûre ou qu'elle ne le ſoit pas encore.

GENRE. Réunion de pluſieurs eſpeces ſous un caractere commun qui les diſtingue de toutes les autres plantes.

GERME, embrion, ovaire, fruit. Ces termes ſont ſi près d'être ſynonymes, qu'avant d'en parler ſéparément dans leurs articles, je crois devoir les unir ici.

Le germe eſt le premier rudiment de la nouvelle plante, il devient embrion ou ovaire au moment de la fécondation, & ce même embrion devient fruit en mûriſſant; voilà les différences exactes. Mais on n'y fait pas toujours attention dans l'uſage, & l'on prend ſouvent ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

Il y a deux ſortes de germes bien diſtincts, l'un contenu dans la ſemence, lequel en ſe développant devient plante, & l'autre contenu dans la fleur, lequel par la fécondation devient fruit. On voit par quelle alternative perpétuelle chacun de ces deux germes ſe produit, & en eſt produit.

On peut encore donner le nom de germe

aux rudimens des feuilles enfermées dans les bourgeons, & à ceux des fleurs enfermés dans les boutons.

GERMINATION. Premier développement des parties de la plante, contenue en petit dans le germe.

GLANDES. Organes qui servent à la sécrétion des sucs de la plante.

GOUSSE. Fruit d'une plante légumineuse. La gousse qui s'appelle aussi légume, est ordinairement composée de deux panneaux nommés cosses, applatis ou convexes, collés l'un sur l'autre par deux sutures longitudinales, & qui renferment des semences attachées alternativement par la suture aux deux cosses, lesquelles se séparent par la maturité.

GRAPPE, *racemus*. Sorte d'épi dans lequel les Fleurs ne sont ni sessiles ni toutes attachées à la rape; mais à des pédicules partiels dans lesquels les pédicules principaux se divisent. La grappe n'est autre chose qu'une panicule dont les rameaux sont plus serrés, plus courts, & souvent plus gros que dans la panicule proprement dite.

Lorsque l'axe d'une panicule ou d'un

épi pend en bas au lieu de s'élever vers le Ciel, on lui donne alors le nom de grappe ; tel eſt l'épi du groſeiller, telle eſt la grappe de la vigne.

GREFFE. Opération par laquelle on force les ſucs d'un arbre à paſſer par les couloirs d'un autre arbre ; d'où il réſulte que les couloirs de ces deux plantes n'étant pas de même figure & dimenſion, ni placés exactement les uns vis-à-vis des autres, les ſucs forcés de ſe ſubtiliſer en ſe diviſant, donnent enſuite des fruits meilleurs & plus ſavoureux.

GREFFER. Eſt engager l'œil ou le bourgeon d'une ſaine branche d'arbre dans l'écorce d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires & dans la ſaiſon favorable, en ſorte que ce bourgeon reçoive le ſuc du ſecond arbre & s'en nourriſſe comme il auroit fait de celui dont il a été détaché. On donne le nom de *Greffe* à la portion qui s'unit, & de *Sujet* à l'arbre auquel il s'unit.

Il y a diverſes manieres de greffer. La greffe par approche, en fente, en couronne, en flûte, en écuſſon.

GYMNOSPERME à ſemences nues.

HAMPE. Tige ſans feuilles deſtinée uniquement à tenir la fructification élevée au-deſſus de la racine.

INFERE, SUPÈRE. Quoique ces mots ſoient purement latins, on eſt obligé de les employer en françois dans le langage de la Botanique, ſous peine d'être diffus, lâche & louche, pour vouloir parler purement. La même néceſſité doit être ſuppoſée, & la même excuſe répétée dans tous les mots latins que je ſerai forcé de franciſer. Car c'eſt ce que je ne ferai jamais que pour dire ce que je ne pourrois auſſi-bien faire entendre dans un françois plus correct.

Il y a dans les fleurs deux diſpoſitions différentes du calice & de la corolle, par rapport au germe dont l'expreſſion revient ſi ſouvent, qu'il faut abſolument créer un mot pour elle. Quand le calice & la corolle portent ſur le germe, la fleur eſt dite *ſupere*. Quand le germe porte ſur le calice & la corolle, la fleur eſt dite *infere*. Quand de la corolle on tranſporte le mot au germe, il faut prendre toujours l'oppoſé. Si la corolle eſt infere, le germe eſt ſupere; ſi la corolle eſt ſu-

pere, le germe eſt infere; ainſi l'on a le choix de ces deux manieres d'exprimer la même choſe.

Comme il y a beaucoup plus de plantes où la fleur eſt infere, que de celles où elle eſt ſupere, quand cette diſpoſition n'eſt point exprimée, on doit toujours ſous-entendre le premier cas, parce qu'il eſt le plus ordinaire; & ſi la deſcription ne parle point de la diſpoſition relative de la corolle & du germe, il faut ſuppoſer la corolle *infere* : car ſi elle étoit *ſupere*, l'auteur de la deſcription l'auroit expreſſément dit.

LÉGUME. Sorte de péricarpe compoſé de deux panneaux dont les bords ſont réunis par deux ſutures longitudinales. Les ſemences ſont attachées alternativement à ces deux valves par la ſuture ſupérieure, l'inférieure eſt nue. L'on appelle de ce nom en général le fruit des plantes légumineuſes.

LÉGUMINEUSES. Voyez *Fleurs*, *Plantes*.

LIBER (le). Eſt compoſé de pellicules qui repréſentent les feuillets d'un li-

vre; elles touchent immédiatement au bois. Le Liber ſe détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce, & s'uniſſant avec l'aubier, il produit ſur la circonférence de l'arbre une nouvelle couche qui en augmente le diametre.

LIGNEUX. Qui a la conſiſtance de bois.

LILIACÉES. Fleurs qui portent le caractere du Lis.

LIMBE. Quand une corolle monopétale réguliere s'évaſe & s'élargit par le haut, la partie qui forme cet évaſement s'appelle le Limbe, & ſe découpe ordinairement en quatre, cinq ou pluſieurs ſegmens. Diverſes *Campanules*, *Primeveres*, *Liſerons* & autres fleurs monopétales offrent des exemples de ce Limbe, qui eſt à l'égard de la corolle à-peu-près ce qu'eſt à l'égard d'une cloche la partie qu'on nomme le pavillon. Le différent degré de l'angle que forme le Limbe avec le tube eſt ce qui fait donner à la corolle le nom d'infundibuliforme, de campaniforme, ou d'hypocrateniforme.

LOBES des ſemences, ſont deux corps réunis, applatis d'un côté, convexes de l'autre.

l'autre. Ils ſont diſtincts dans les ſemences légumineuſes.

LOBES des feuilles.

LOGE. Cavité intérieure du fruit ; il eſt à pluſieurs loges, quand il eſt partagé par des cloiſons.

MAILLET. Branche de l'année à laquelle on laiſſe pour la replanter deux chicots du vieux bois ſaillant des deux côtés. Cette ſorte de bouture ſe pratique ſeulement ſur la vigne & même aſſez rarement.

MASQUE. Fleur en maſque eſt une Fleur monopétale irréguliere.

MONÉCIE ou MONŒCIE. Habitation commune aux deux ſexes. On donne le nom de Monœcie à une claſſe de plantes compoſée de toutes celles qui portent des Fleurs mâles & des Fleurs femelles ſur le même pied.

MONOIQUE. Toutes les plantes de la Monœcie ſont monoïques. On appelle Plantes monoïques celles dont les Fleurs ne ſont pas hermaphrodites, mais ſéparément mâles & femelles ſur le même individu. Ce mot, formé de celui de monœcie, vient du grec & ſignifie ici

que les deux sexes occupent bien le même logis, mais sans habiter la même chambre. Le Concombre, le Melon & toutes les cucurbitacées sont des plantes monoïques.

MUFLE (Fleur en) Voyez *Masque*.

NŒUDS. Sont les articulations des tiges & des racines.

NOMENCLATURE. Art de joindre aux noms qu'on impose aux plantes l'idée de leur structure & de leur classification.

NOYAU. Semence osseuse qui renferme une amande.

NUD. Dépourvu des vêtemens ordinaires à ses semblables.

On appelle graines nues celles qui n'ont point de péricarpe, ombelles nues celles qui n'ont point d'involucre, tiges nues celles qui ne sont point garnies de feuilles, &c.

NUITS-DE-FER. *Noctes ferreæ*. Ce sont, en Suede, celles dont la froide température arrêtant la végétation de plusieurs plantes, produit leur dépérissement insensible, leur pourriture & enfin leur mort. Leurs premieres atteintes avertissent de rentrer dans les serres les plantes étrangeres, qui périroient par ces sortes de froids.

(C'est aux premiers gels assez communs

au mois d'Août dans les pays froids qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour les mêmes jours. H.)

ŒIL. Voyez *Ombilic*. Petite cavité qui se trouve en certains fruits à l'extrémité opposée au pédicule; dans les fruits inferes ce sont les divisions du calice qui forment l'ombilic, comme le Coin, la Poire, la Pomme, &c. dans ceux qui sont superes, l'ombilic est la cicatrice laissée par l'insertion du pistil.

ŒILLETONS. Bourgeons qui sont à côté des racines des Artichauts & d'autres plantes, & qu'on détache afin de multiplier ces plantes.

OMBELLE. Assemblage de rayons qui partant d'un même centre, divergent comme ceux d'un parasol. L'ombelle universelle porte sur la tige ou sur une branche, l'ombelle partielle sort d'un rayon de l'ombelle universelle.

OMBILIC. C'est, dans les bayes & autres fruits mous inferes, le réceptacle de la Fleur dont, après qu'elle est tombée, la cicatrice reste sur le fruit, comme on peut le voir dans les *Airelles*. Souvent le

calice reste & couronne l'ombilic qui s'appelle alors vulgairement *œil*. Ainsi l'œil des Poires & des Pommes n'est autre chose que l'ombilic autour duquel le calice persistant s'est desséché.

ONGLE. Sorte de tache sur les pétales ou sur les feuilles, qui a souvent la figure d'un ongle & d'autres figures différentes, comme on peut le voir aux fleurs des Pavots, des Roses, des Anémones, des Cistes, & aux feuilles des Renoncules, des Persicaires, &c.

ONGLET. Espece de pointe crochue par laquelle le pétale de quelques corolles est fixé sur le calice ou sur le réceptacle : l'onglet des Œillets est plus long que celui des Roses.

OPPOSÉES. Les feuilles opposées sont jusqu'au nombre de deux, placées l'une vis-à-vis de l'autre, des deux côtés de la tige ou des branches. Les feuilles opposées peuvent être pédiculées ou sessiles; s'il y avoit plus de deux feuilles attachées à la même hauteur autour de la tige, alors cette pluralité dénatureroit l'opposition & cette disposition des feuilles prendroit un nom différent. Voyez *Verticillées*.

OVAIRE. C'eſt le nom qu'on donne à l'embrion du fruit, ou c'eſt le fruit même avant la fécondation. Après la fécondation l'ovaire perd ce nom & s'appelle ſimplement fruit ou en particulier péricarpe, ſi la plante eſt angiosperme ; ſemence ou graine, ſi la plante eſt gymnosperme.

PALMÉE. Une feuille eſt palmée lorſqu'au lieu d'être compoſée de pluſieurs folioles comme la feuille digitée, elle eſt ſeulement découpée en pluſieurs lobes dirigés en rayon vers le ſommet du pétiole, mais ſe réuniſſant avant que d'y arriver.

PANICULE. Epi rameux & pyramidal. Cette figure lui vient de ce que les rameaux du bas étant les plus *larges*, forment entre eux un plus large eſpace, qui ſe rétrécit en montant, à meſure que ces rameaux deviennent plus *courts*, moins nombreux; en ſorte qu'une panicule parfaitement réguliere ſe termineroit enfin par une fleur ſeſſile.

PARASITES. Plantes qui naiſſent ou croiſſent ſur d'autres plantes & ſe nourriſſent de leur ſubſtance. La Cuſcute, le Gui, pluſieurs Mouſſes & Lichens, ſont des plantes paraſites.

PARENCHIME. Substance pulpeuse ou tissu cellulaire qui forme le corps de la feuille ou du pétale : il est couvert dans l'une & dans l'autre d'un épiderme.

PARTIELLE. Voyez *Ombelle*.

PARTIES DE LA FRUCTIFICATION. Voyez *Etamines*, *Pistil*.

PAVILLON, synonyme d'étendard.

PÉDICULE. Base alongée qui porte le fruit. On dit *pedunculus* en latin, mais je crois qu'il faut dire *pédicule* en françois. C'est l'ancien usage, & il n'y a aucune bonne raison pour le changer. *Pedunculus* sonne mieux en latin & il évite l'équivoque du nom *pediculus*. Mais le mot *pédicule* est net & plus doux en françois, & dans le choix des mots, il convient de consulter l'oreille & d'avoir égard à l'accent de la langue.

L'adjectif *pédiculé* me paroît nécessaire par opposition à l'autre adjectif *sessile*. La Botanique est si embarrassée de termes, qu'on ne sauroit trop s'attacher à rendre clairs & courts ceux qui lui sont spécialement consacrés.

Le pédicule est le lien qui attache la fleur ou le fruit à la branche ou à la tige.

Sa substance est d'ordinaire plus solide que celle du fruit qu'il porte par un de ses bouts, & moins que celle du bois auquel il est attaché par l'autre. Pour l'ordinaire quand le fruit est mûr, il se détache & tombe avec son pédicule. Mais quelquefois, & sur-tout dans les plantes herbacées, le fruit tombe & le pédicule reste, comme on peut le voir dans le genre des *Rumex*. On y peut remarquer encore une autre particularité. C'est que les pédicules qui tous sont verticillés autour de la tige, sont aussi tous articulés vers leur milieu. Il semble qu'en ce cas le fruit devroit se détacher à l'articulation, tomber avec une moitié du pédicule & laisser l'autre moitié seulement attachée à la plante. Voilà néanmoins ce qui n'arrive pas. Le fruit se détache & tombe seul. Le pédicule tout entier reste, & il faut une action expresse pour le diviser en deux au point de l'articulation.

PERFOLIÉES. La feuille perfoliée est celle que la branche enfile & qui entoure celle-ci de tous côtés.

PERIANTHE. Sorte de calice qui touche immédiatement la fleur ou le fruit.

PERRUQUE. Nom donné par Vaillant aux racines garnies d'un chevelu touffu de fibrilles entrelacées comme des cheveux emmêlés.

PÉTALE. On donne le nom de pétale à chaque piece entiere de la corolle. Quand la corolle n'eſt que d'une ſeule piece, il n'y a auſſi qu'un pétale; le pétale & la corolle ne font alors qu'une ſeule & même choſe, & cette ſorte de corolle ſe déſigne par l'épithete de monopétale. Quand la corolle eſt de pluſieurs pieces, ces pieces ſont autant de pétales, & la corolle qu'elles compoſent ſe déſigne par leur nombre tiré du grec, parce que le mot de pétale en vient auſſi, & qu'il convient, quand on veut compoſer un mot, de tirer les deux racines de la même langue. Ainſi les mots de monopétale, de dipétale, de tripétale, de tétrapétale, de pentapétale, & enfin de polypétale, indiquent une corolle d'une ſeule piece, ou de deux, de trois, de quatre, de cinq, &c. enfin d'une multitude indéterminée de pieces.

PÉTATOIDE. Qui a des pétales. Ainſi la Fleur *pétatoïde* eſt l'oppoſé de la Fleur *apétale*.

Quelquefois ce mot entre comme seconde racine dans la composition d'un autre mot dont la premiere racine est un nom de nombre. Alors il signifie une corolle monopétale profondément divisée en autant de sections qu'en indique la premiere racine. Ainsi la corolle tripétatoïde est divisée en trois segmens ou demi-pétales, la pentapétatoïde en cinq, &c.

PÉTIOLE. Base alongée qui porte la feuille. Le mot *pétiole* est opposé à *sessile* à l'égard des feuilles, comme le mot *pédicule* l'est à l'égard des fleurs & des fruits. Voyez *Pédicule*, *Sessile*.

PINNÉE. Une feuille aîlée à plusieurs rangs s'appelle feuille pinnée.

PISTIL. Organe femelle de la fleur qui surmonte le germe, & par lequel celui-ci reçoit l'intromission fécondante de la poussiere des anthères : le pistil se prolonge ordinairement par un ou plusieurs styles, quelquefois aussi il est couronné immédiatement par un ou plusieurs stigmates, sans aucun style intermédiaire. Le stigmate reçoit la poussiere prolifique du sommet des étamines, & la transmet par le pistil dans l'intérieur du germe pour fé-

conder l'ovaire. Suivant le systême sexuel ; la fécondation des plantes ne peut s'opérer que par le concours des deux sexes, & l'acte de la fructification n'est plus que celui de la génération. Les filets des étamines sont les vaisseaux spermatiques, les anthères sont les testicules, la poussiere qu'elles répandent est la liqueur séminale, le stigmate devient la vulve, le style est la trompe ou le vagin & le germe fait l'office d'uterus ou de matrice.

PLACENTA. Réceptacle des semences. C'est le corps auquel elles sont immédiatement attachées. M. Linnæus n'admet point ce nom de *Placenta*, & emploie toujours celui de réceptacle. Ces mots rendent pourtant des idées fort différentes. Le réceptacle est la partie par où le fruit tient à la plante. Le placenta est la partie par où les semences tiennent au péricarpe. Il est vrai que quand les semences sont nues, il n'y a point d'autre placenta que le réceptacle ; mais toutes les fois que le fruit est angiosperme, le réceptacle & le placenta sont différens.

Les cloisons (*dissepimenta*) de toutes

les capſules à pluſieurs loges ſont de véritables placentas, & dans des capſules uniloges, il ne laiſſe pas d'y avoir ſouvent des placentas autres que le péricarpe.

PLANTE. Production végétale composée de deux parties principales, ſavoir la racine par laquelle elle eſt attachée à la terre ou à un autre corps dont elle tire ſa nourriture, & l'herbe par laquelle elle inſpire & reſpire l'élément dans lequel elle vit. De tous les végétaux connus, la Truffe eſt preſque le ſeul qu'on puiſſe dire n'être pas plante.

PLANTES. Végétaux diſſéminés ſur la ſurface de la terre pour la vêtir & la parer. Il n'y a point d'aſpect auſſi triſte que celui de la terre nue ; il n'y en a point d'auſſi riant que celui des montagnes couronnées d'arbres, des rivieres bordées de bocages, des plaines tapiſſées de verdure, & des vallons émaillés de Fleurs.

On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intuſſuſception, & dont chaque partie poſſede en elle-même une vitalité iſolée

& indépendante des autres ; puisqu'elles ont la faculté de se reproduire (*c*)

POILS ou SOYE. Filets plus ou moins solides & fermes qui naissent sur certaines parties des plantes ; ils sont quarrés ou cylindriques, droits ou couchés, fourchés ou simples, subulés ou en hameçons ; & ces diverses figures sont des caracteres assez constans pour pouvoir servir à classer ces plantes. Voyez l'ouvrage de M. Guettard, intitulé *Observations sur les plantes.*

POLYGAMIE, pluralité d'habitation. Une classe de plantes porte le nom de Polygamie ; & renferme toutes celles qui ont des Fleurs hermaphrodites sur un pied & des Fleurs d'un seul sexe mâles ou femelles sur un autre pied.

Ce mot de Polygamie s'applique encore à plusieurs ordres de la classe des Fleurs composées ; & alors on y attache une idée un peu différente.

Les Fleurs composées peuvent toutes

(*c*) Cet article ne paroît pas achevé non plus que beaucoup d'autres, quoiqu'on ait rassemblé, dans les trois paragraphes ci-dessus qui composent celui-ci, trois morceaux de l'Auteur tous sur autant de chiffons.

être regardées comme Polygames, puisqu'elles renferment toutes plusieurs fleurons qui fructifient séparément, & qui par conséquent ont chacun sa propre habitation, &, pour ainsi dire, sa propre lignée. Toutes ces habitations séparées se conjoignent de différentes manieres, & par-là forment plusieurs sortes de combinaisons.

Quand tous les fleurons d'une Fleur composée sont hermaphrodites, l'ordre qu'ils forment porte le nom de Polygamie égale.

Quand tous ces fleurons composans ne sont pas hermaphrodites, ils forment entr'eux, pour ainsi dire, une Polygamie bâtarde, & cela de plusieurs façons.

1°. *Polygamie superflue*, lorsque les fleurons du disque étant tous hermaphrodites fructifient, & que les fleurons du contour étant femelles fructifient aussi.

2°. *Polygamie inutile*, quand les fleurons du disque étant hermaphrodites fructifient : & que ceux du contour sont neutres, & ne fructifient point.

3°. *Polygamie nécessaire*, quand les fleurons du disque étant mâles & ceux du

contour étant femelles, ils ont besoin les uns des autres pour fructifier.

4°. *Polygamie séparée*, lorsque les fleurons composans sont divisés entr'eux, soit un à un, soit plusieurs ensemble, par autant de calices partiels renfermés dans celui de toute la fleur.

On pourroit imaginer encore de nouvelles combinaisons, en supposant, par exemple, des fleurons mâles au contour, & des fleurons hermaphrodites ou femelles au disque ; mais cela n'arrive point.

POUSSIERE PROLIFIQUE. C'est une multitude de petits corps sphériques enfermés dans chaque anthère & qui, lorsque celle-ci s'ouvre & les verse dans le stigmate, s'ouvrent à leur tour, imbibent ce même stigmate d'une humeur qui, pénétrant à travers le pistil, va féconder l'embrion du fruit.

PROVIN. Branche de vigne couchée & coudée en terre. Elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe ensuite le bois qui tient au cep, & le bout opposé qui sort de terre devient un nouveau cep.

PULPE. Subſtance molle & charnue de pluſieurs fruits & racines.

RACINE. Partie de la plante par laquelle elle tient à la terre ou au corps qui la nourrit. Les plantes ainſi attachées par la racine à leur matrice ne peuvent avoir de mouvement local; le ſentiment leur ſeroit inutile, puiſqu'elles ne peuvent chercher ce qui leur convient, ni fuir ce qui leur nuit : or la nature ne fait rien en vain.

RADICALES. Se dit des feuilles qui ſont les plus près de la racine : ce mot s'étend auſſi aux tiges dans le même ſens.

RADICULE. Racine naiſſante.

RADIÉE. Voyez *Fleur.*

RÉCEPTACLE. Celle des parties de la fleur & du fruit qui ſert de ſiege à toutes les autres & par où leur ſont tranſmis de la plante les ſucs nutritifs qu'elles en doivent tirer.

Il ſe diviſe le plus généralement en réceptacle propre, qui ne ſoutient qu'une ſeule fleur & un ſeul fruit, & qui, par conſéquent, n'appartient qu'aux plus ſimples, & en réceptacle commun qui porte & reçoit pluſieurs fleurs.

Quand la fleur eſt infere, c'eſt le même réceptacle qui porte toute la fructification. Mais quand la fleur eſt ſupere, le réceptacle propre eſt double, & celui qui porte la fleur n'eſt pas le même que celui qui porte le fruit. Ceci s'entend de la conſtruction la plus commune; mais on peut propoſer à ce ſujet le problême ſuivant, dans la ſolution duquel la nature a mis une de ſes plus ingénieuſes inventions.

Quand la fleur eſt ſur le fruit, comment ſe peut-il faire que la fleur & le fruit n'aient cependant qu'un ſeul & même réceptacle?

Le réceptacle commun n'appartient proprement qu'aux fleurs compoſées, dont il porte & unit tous les fleurons en une fleur réguliere; en ſorte que le retranchement de quelques-uns cauſeroit l'irrégularité de tous; mais outre les Fleurs agrégées dont on peut dire à-peu-près la même choſe, il y a d'autres ſortes de réceptacles communs qui méritent encore le même nom, comme ayant le même uſage. Tels ſont l'*Ombelle*, l'*Epi*, la *Panicule*, le *Thyrſe*, la *Cyme*, le *Spadix*, dont

dont on trouvera les articles chacun à sa place.

RÉGULIERES (Fleurs). Elles sont symétriques dans toutes leurs parties, comme les *Cruciferes*, les *Liliacées*, &c.

RÉNIFORME. De la figure d'un rein.

ROSACÉE. Polypétale réguliere comme est la Rose.

ROSETTE. Fleur en rosette est une fleur monopétale dont le tube est nul ou très-court & le lymbe très-applati.

SEMENCE. Germe ou rudiment simple d'une nouvelle plante uni à une substance propre à sa conservation avant qu'elle germe, & qui la nourrit durant la premiere germination, jusqu'à ce qu'elle puisse tirer son aliment immédiatement de la terre.

SESSILE. Cet adjectif marque privation de réceptacle. Il indique que la feuille, la fleur ou le fruit auxquels on l'applique tiennent immédiatement à la plante sans l'entremise d'aucun pétiole ou pédicule.

SEXE. Ce mot a été étendu au regne végétal & y est devenu familier depuis l'établissement du systême sexuel.

SILIQUE. Fruit composé de deux pan-

neaux retenus par deux futures longitudinales auxquelles les graines font attachées des deux côtés.

La Silique eft ordinairement biloculaire & partagée par une cloifon à laquelle eft attachée une partie des graines. Cependant cette cloifon ne lui étant pas effentielle ne doit pas entrer dans fa définition, comme on peut le voir dans le *Cléome*, dans la *Chélidoine*, &c.

SOLITAIRE. Une fleur folitaire eft feule fur fon pédicule.

SOUS-ARBRISSEAU. Plante ligneufe ou petit buiffon moindre que l'arbriffeau, mais qui ne pouffe point en automne de boutons à fleurs ou à fruits. Tels font le *Thym*, le *Romarin*, le *Grofeiller*, les *Bruyeres*, &c.

SOYES. Voyez *Poils*.

SPADIX, ou RÉGIME. C'eft le rameau floral dans la famille des Palmiers ; il eft le vrai réceptacle de la fructification, entouré d'un fpathe qui lui fert de voile.

SPATHE. Sorte de calice membraneux qui fert d'enveloppe aux fleurs avant leur épanouiffement, & fe déchire pour leur ouvrir le paffage aux approches de la fécondation.

Le Spathe est caractéristique dans la famille des Palmiers & dans celle des liliacées.

SPIRALE. Ligne qui fait plusieurs tours en s'écartant du centre ou en s'en approchant.

STIGMATE. Sommet du pistil qui s'humecte au moment de la fécondation, pour que la poussiere prolifique s'y attache.

STIPULE. Sorte de foliole ou d'écailles qui naît à la base du pétiole, du pédicule, ou de la branche. Les Stipules sont ordinairement extérieures à la partie qu'elles accompagnent, & leur servent en quelque maniere de console : mais quelquefois aussi elles naissent à côté, vis-à-vis, ou au-dedans même de l'angle d'insertion.

M. Adanson dit qu'il n'y a de vraies stipules que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les Airelles, les Apocins, les Jujubiers, les Tithymales, les Châtaigners, les Tilleuls, les Mauves, les Câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses la situation des stipules varie. Les Ro-

ſiers n'en ont pas de vraies, mais ſeulement un prolongement ou appendice de feuille ou une extenſion du pétiole. Il y a auſſi des ſtipules membraneuſes comme dans l'Eſpargoute.

STYLE. Partie du piſtil qui tient le ſtigmate élevé au-deſſus du germe.

SUC NOURRICIER. Partie de la ſeve qui eſt propre à nourrir la plante.

SUPERE, Voyez *Infere.*

SUPPORTS, *Fulcra.* Dix eſpeces, ſavoir, la ſtipule, la braƈtée, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pédicule, le pétiole, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEON, *Surculus.* Nom donné aux jeunes branches de l'Œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine en les buttant en terre lorſqu'elles tiennent encore à la tige : cette opération eſt une eſpece de *Marcotte.*

SYNONYMIE. Concordance de divers noms donnés par différens Auteurs aux mêmes plantes.

La Synonymie n'eſt point une étude oiſeuſe & inutile.

TALON. Oreillette qui ſe trouve à la baſe des feuilles d'Orangers. C'eſt auſſi

l'endroit où tient l'œilleton qu'on détache d'un pied d'Artichaut, & cet endroit a un peu de racine.

TERMINAL. Fleur Terminale est celle qui vient au sommet de la tige ou d'une branche.

TERNÉE. Une feuille ternée est composée de trois folioles attachées au même pétiole.

TÊTE. Fleur en Tête ou Capitée est une fleur agrégée ou composée, dont les fleurons sont disposés sphériquement ou à-peu-près.

THIRSE. Epi rameux & cylindrique; ce terme n'est pas extrêmement usité, parce que les exemples n'en sont pas fréquens.

TIGE. Tronc de la plante d'où sortent toutes ses autres parties qui sont hors de terre : elle a du rapport avec la côte, en ce que celle-ci est quelquefois unique & se ramifie comme elle, par exemple dans la Fougere : elle s'en distingue aussi en ce qu'uniforme dans son contour, elle n'a ni face, ni dos, ni côtés déterminés, au lieu que tout cela se trouve dans la côte.

Plusieurs plantes n'ont point de tige,

d'autres n'ont qu'une tige nue & ſans feuilles qui pour cela change de nom. V. *Hampe*.

La tige ſe ramifie en branches de différentes manieres.

TOQUE. Figure de bonnet cylindrique avec une marge relevée en maniere de chapeau. Le fruit du Paliurus a la forme d'une Toque.

TRACER. Courir horiſontalement entre deux terres, comme fait le chiendent. Ainſi le mot Tracer ne convient qu'aux racines. Quand on dit donc que le Fraiſier trace, on dit mal, il rampe, & c'eſt autre choſe.

TRACHÉES DES PLANTES. Sont, ſelon Malpighi, certains vaiſſeaux formés par les contours ſpiraux d'une lame mince, plate & aſſez large, qui, ſe roulant & contournant ainſi en tire-bourre, forme un tuyau étranglé & comme diviſé en ſa longueur en pluſieurs cellules, &c.

TRAINASSE ou TRAINÉE. Longs filets qui dans certaines plantes rampent ſur la terre, & qui d'eſpace en eſpace ont des articulations par leſquelles elles jettent en terre des radicules qui produiſent de nouvelles plantes.

TUNIQUES. Ce ſont les peaux ou enveloppes concentriques des Oignons.

VÉGÉTAL. Corps organiſé doué de vie & privé de ſentiment.

On ne me paſſera pas cette définition; je le ſais. On veut que les minéraux vivent, que les végétaux ſentent, & que la matiere même informe ſoit douée de ſentiment. Quoi qu'il en ſoit de cette nouvelle phyſique, jamais je n'ai pu, je ne pourrai jamais parler d'après les idées d'autrui, quand ces idées ne ſont pas les miennes. J'ai ſouvent vu mort un arbre que je voyois auparavant plein de vie, mais la mort d'une pierre eſt une idée qui ne ſauroit m'entrer dans l'eſprit. Je vois un ſentiment exquis dans mon chien, mais je n'en apperçois aucun dans un Chou. Les paradoxes de Jean-Jaques ſont fort célebres. J'oſe demander s'il en avança jamais d'auſſi fou que celui que j'aurois à combattre ſi j'entrois ici dans cette diſcuſſion, & qui pourtant ne choque perſonne. Mais je m'arrête & rentre dans mon ſujet.

Puiſque les végétaux naiſſent & vivent, ils ſe détruiſent & meurent, c'eſt l'irré-

vocable loi à laquelle tout corps est soumis; par conséquent ils se reproduisent: mais comment se fait cette reproduction? En tout ce qui est soumis à nos sens dans le régne végétal, nous la voyons se faire par la voie de la fructification, & l'on peut présumer que cette loi de la nature est également suivie dans les parties du même regne, dont l'organisation échappe à nos yeux. Je ne vois ni fleurs ni fruits dans les *Byssus*, dans les *Conferva*, dans les *Truffes*; mais je vois ces végétaux se perpétuer, & l'analogie sur laquelle je me fonde pour leur attribuer les mêmes moyens qu'aux autres de tendre à la même fin; cette analogie, dis-je, me paroît si sûre, que je ne puis lui refuser mon assentiment.

Il est vrai que la plupart des plantes ont d'autres manieres de se reproduire, comme par caïeux, par boutures, par drageons enracinés. Mais ces moyens sont bien plutôt des supplémens que des principes d'institution; ils ne sont point communs à toutes, il n'y a que la fructification qui le soit & qui ne souffrant aucune exception dans celles qui nous sont bien

connues, n'en laiſſe point ſuppoſer dans les autres ſubſtances végétales qui le ſont moins.

VELU. Surface tapiſſée de poils.

VERTICILLÉ. Attache circulaire ſur le même plan & en nombre de plus de deux autour d'un axe commun.

VIVACE. Qui vit pluſieurs années; les arbres, les arbriſſeaux, les ſous-arbriſſeaux ſont tous vivaces. Pluſieurs herbes même le ſont, mais ſeulement par leurs racines. Ainſi le Chevre-feuille & le Houblon, tous deux vivaces, le ſont différemment. Le premier conſerve pendant l'hiver ſes tiges, en ſorte qu'elles bourgeonnent & fleuriſſent le printems ſuivant, mais le Houblon perd les ſiennes à la fin de chaque automne & recommence toujours chaque année à en pouſſer de ſon pied de nouvelles.

Les plantes tranſportées hors de leur climat ſont ſujettes à varier ſur cet article. Pluſieurs plantes vivaces dans les pays chauds deviennent parmi nous annuelles, & ce n'eſt pas la ſeule altération qu'elles ſubiſſent dans nos jardins. De ſorte que la Botanique exotique

étudiée en Europe, donne souvent de bien fausses observations.

VRILLES, ou mains. Espece de filets qui terminent les branches dans certaines plantes, & leur fournissent les moyens de s'attacher à d'autres corps. Les Vrilles sont simples ou rameuses; elles prennent, étant libres, toutes sortes de directions, & lorsqu'elles s'accrochent à un corps étranger, elles l'embrassent en spirale.

VULGAIRE. On désigne ordinairement ainsi l'espece principale de chaque genre la plus anciennement connue dont il a tiré son nom, & qu'on regardoit d'abord comme une espece unique.

URNE. Boëte ou capsule remplie de poussiere que portent la plupart des mousses en fleur. La construction la plus commune de ces Urnes est d'être élevée au-dessus de la plante par un pédicule plus ou moins long, de porter à leur sommet une espece de coëffe ou de capuchon pointu qui les couvre, adhérent d'abord à l'Urne, mais qui s'en détache ensuite & tombe lorsqu'elle est prête à s'ouvrir; de s'ouvrir ensuite aux deux tiers de leur hauteur, comme une boëte à savonnette,

par un couvercle qui s'en détache & tombe à son tour après la chûte de la coëffe; d'être doublement ciliée autour de sa jointure, afin que l'humidité ne puisse pénétrer dans l'intérieur de l'Urne tant qu'elle est ouverte; enfin de pencher & se courber en en-bas aux approches de la maturité pour verser à terre la poussiere qu'elle contient.

L'opinion générale des Botanistes sur cet article, est que cette Urne avec son pédicule est une étamine dont le pédicule est le filet, dont l'Urne est l'anthère, & dont la poudre qu'elle contient & qu'elle verse est la poussiere fécondante qui va fertiliser la fleur femelle; en conséquence de ce systême on donne communément le nom d'anthère à la capsule dont nous parlons. Cependant comme la fructification des mousses n'est pas jusqu'ici parfaitement connue, & qu'il n'est pas d'une certitude invincible que l'anthère dont nous parlons soit véritablement une anthère, je crois qu'en attendant une plus grande évidence, sans se presser d'adopter un nom si décisif que de plus grandes lumieres pourroient forcer ensuite d'aban-

donner, il vaut mieux conſerver celui d'Urne donné par Vaillant, & qui, quelque ſyſtême qu'on adopte, peut ſubſiſter ſans inconvénient.

UTRICULES. Sortes de petites outres percées par les deux bouts, & communiquant ſucceſſivement de l'une à l'autre par leurs ouvertures comme les aludels d'un alambic. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve. Ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales & le bois.



LETTRES ÉLÉMENTAIRES *SUR LA* BOTANIQUE,

*A MADAME DE L***.*

LETTRES
ÉLÉMENTAIRES
SUR LA
BOTANIQUE,
A MADAME DE L***. (†)

LETTRE PREMIERE.

Du 22 Août 1771.

VOTRE idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille & de l'exercer à l'attention sur des objets agréables & variés comme les plantes, me paroît excellente, mais je n'aurois osé vous la proposer, de peur de faire le Monsieur Josse. Puisqu'elle vient de vous, je l'approuve de tout mon cœur, & j'y concourrai de

(†) Madame de L***. qui a bien voulu nous fournir les originaux de ces Lettres, vouloit qu'on en ôtât tout ce qui la regarde personnellement ; mais nous n'avons pas cru devoir supprimer des éloges très-mérités qui auroient honoré M. Rousseau lui-même, si cette Dame nous avoit permis de la nommer.

même, perſuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émouſſe le goût des amuſemens frivoles, prévient le tumulte des paſſions, & porte à l'ame une nourriture qui lui profite en la rempliſſant du plus digne objet de ſes contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la Petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes ſous les yeux : c'étoit précisément ce qu'il falloit faire. Ce petit nombre de plantes qu'elle connoît de vue ſont les pieces de comparaiſon pour étendre ſes connoiſſances ; mais elles ne ſuffiſent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnoître. Je trouve à cela quelque embarras. C'eſt de vous donner par écrit ces marques ou caracteres d'une maniere claire & cependant peu diffuſe. Cela me paroît impoſſible ſans employer la langue de la choſe, & les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne ſauriez entendre, s'il ne vous eſt préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connoître ſimplement les plantes que de vue & ne ſavoir que leurs noms,

noms, ne peut être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres, & il est à présumer que votre fille ne s'en amuseroit pas long-tems. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale ou de l'organisation des plantes, afin, dussiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois regnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques lumieres. Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature, qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvoit être un très-grand Botaniste sans connoître une seule plante par son nom; & sans vouloir faire de votre fille un très-grand Botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde. Ne vous effarouchez pas au reste de l'entreprise. Vous connoîtrez bientôt qu'elle n'est pas grande. Il n'y a rien de compliqué ni de difficile à suivre dans ce que j'ai à vous proposer. Il ne s'agit que d'avoir la patience de commencer par le commencement. Après cela on n'avance qu'autant qu'on veut.

Nous touchons à l'arriere-ſaiſon, & les plantes dont la ſtructure a le plus de ſimplicité ſont déjà paſſées. D'ailleurs, je vous demande quelque tems pour mettre un peu d'ordre dans vos obſervations. Mais en attendant que le printems nous mette à portée de commencer & de ſuivre le cours de la nature, je vais toujours vous donner quelques mots du vocabulaire à retenir.

Une plante parfaite eſt compoſée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits, (car on appelle fruit en Botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la ſemence). Vous connoiſſez déjà tout cela; du moins aſſez pour entendre le mot; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen; c'eſt la *fructification*, c'eſt-à-dire, la *fleur* & le *fruit*. Commençons par la fleur, qui vient la premiere. C'eſt dans cette partie que la nature a renfermé le ſommaire de ſon ouvrage; c'eſt par elle qu'elle le perpétue, & c'eſt auſſi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins ſujette aux variations.

Prenez un Lis. Je pense que vous en trouverez encore aisément en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre, vous voyez à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir; & quand il est tout-à-fait ouvert, vous voyez son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segmens. Cette partie enveloppante & colorée qui est blanche dans le Lis, s'appelle la *corolle*, & non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale.

La corolle du Lis n'est pas d'une seule piece, comme il est facile à voir. Quand elle se fane & tombe, elle tombe en six pieces bien séparées, qui s'appellent des pétales. Ainsi la corolle du Lis est composée de six pétales. Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une seule piece, comme par exemple dans le Liseron, appellé Clochette des champs, elle s'appelleroit *monopétale*. Revenons à notre Lis.

Dans la corolle, vous trouverez pré-

cisément au milieu une espece de petite colonne attachée tout au fond & qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, prise dans son entier, s'appelle le *Pistil* : prise dans ses parties, elle se divise en trois, 1°. Sa base renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle le *Germe*. 2°. Un filet posé sur le germe. Ce filet s'appelle *Style*. 3°. Le style est couronné par une espece de chapiteau avec trois échancrures. Ce chapiteau s'appelle le *Stigmate*. Voilà en quoi consiste le pistil & ses trois parties.

Entre le pistil & la corolle, vous trouvez six autres corps bien distincts, qui s'appellent les *Etamines*. Chaque étamine est composée de deux parties; savoir, une plus mince par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, & qui s'appelle le *Filet*. Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet, & qui s'appelle *Anthère*. Chaque anthère est une boëte qui s'ouvre quand elle est mûre, & verse une poussiere jaune, très-odorante, dont nous parlerons dans la suite. Cette poussiere jusqu'ici n'a point de nom françois;

chez les Botaniſtes on l'appelle le *Pollen*, mot qui ſignifie pouſſiere.

Voilà l'analyſe groſſiere des parties de la fleur. A meſure que la corolle ſe fane & tombe, le germe groſſit & devient une capſule triangulaire alongée, dont l'intérieur contient des ſemences plates diſtribuées en trois loges. Cette capſule conſidérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *Péricarpe*. Mais je n'entreprendrai pas ici l'analyſe du fruit. Ce ſera le ſujet d'une autre Lettre.

Les parties que je viens de vous nommer ſe trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de ſituation & de nombre. C'eſt par l'analogie de ces parties & par leurs diverſes combinaiſons, que ſe déterminent les diverſes familles du regne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur ſe lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui ſemblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de ſix étamines, quelquefois ſeulement trois, de ſix pétales ou diviſions de la corolle, & cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, détermi-

nent toute la famille des liliacées ; & dans toute cette même famille qui est très-nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marquées, & variées, quant à leur figure ou composition. L'oignon du Lis est composé d'écaillés en recouvrement ; dans l'Asphodele, c'est une liasse de navets alongés ; dans le Safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre ; dans le Colchique, à côté l'une de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le Lis, que j'ai choisi parce qu'il est de la saison, & aussi à cause de la grandeur de sa fleur & de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir, le calice. Le *calice* est cette partie verte & divisée communément en cinq folioles, qui soutient & embrasse par le bas la corolle, & qui l'enveloppe toute entiere avant son épanouissement, comme vous aurez pu le remarquer dans la Rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs manque à la plupart des liliacées, comme la Tulipe, la Jacinthe, le Narcisse, la Tubéreuse, &c. & même l'Oi-

gnon, le Poireau, l'Ail, qui ſont auſſi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroiſſent fort différentes au premier coup-d'œil. Vous verrez encore que dans toute cette même famille les tiges ſont ſimples & peu rameuſes, les feuilles entieres & jamais découpées; obſervations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur & du fruit par celle des autres parties de la plante. Si vous ſuivez ces détails avec quelque attention, & que vous vous les rendiez familiers par des obſervations fréquentes, vous voilà déjà en état de déterminer par l'inſpection attentive & ſuivie d'une plante, ſi elle eſt ou non de la famille des liliacées, & cela ſans ſavoir le nom de cette plante. Vous voyez que ce n'eſt plus ici un ſimple travail de la mémoire, mais une étude d'obſervations & de faits, vraiment digne d'un Naturaliſte. Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, & encore moins dans la ſuite, quand vous ſerez initiée dans les myſteres de la végétation; mais vous ne lui développerez par degrés que ce qui peut convenir à ſon âge & à ſon ſexe, en la guidant pour trouver les choſes

par elle-même plutôt qu'en les lui apprenant. Bon jour, chere Cousine, si tout ce fatras vous convient, je suis à vos ordres.

LETTRE II.

Du 18 *Octobre* 1771.

PUISQUE vous saisissez si bien, chere Cousine, les premiers linéamens des plantes, quoique si légérement marqués, que votre œil clair-voyant fait déjà distinguer un air de famille dans les liliacées, & que notre chere petite Botaniste s'amuse de corolles & de pétales, je vais vous proposer une autre famille sur laquelle elle pourra derechef exercer son petit savoir; avec un peu plus de difficulté pourtant, je l'avoue, à cause des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié; mais avec le même plaisir de sa part & de la vôtre; du moins si vous en prenez autant à suivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer.

Quand les premiers rayons du printems auront éclairé vos progrès, en vous montrant dans les jardins les Jacinthes,

les Tulipes, les Narcisses, les Jonquilles & les Muguets, dont l'analyse vous est déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards & vous demanderont un nouvel examen: Telles seront les Giroflées ou Violiers; telles les Juliennes ou Girardes. Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen; elles seront défigurées, ou, si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des monstres ainsi mutilés; car si la partie la plus brillante, savoir, la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties plus essentielles qui disparoissent sous cet éclat.

Prenez donc une Giroflée simple, & procédez à l'analyse de sa fleur. Vous y trouverez d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir, le calice. Ce calice est de quatre pieces qu'il faut bien appeller feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de mot propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pieces de la corolle. Ces quatre pieces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux : c'est-à-dire, deux

folioles oppoſées l'une à l'autre, égales entr'elles, plus petites ; & les deux autres, auſſi égales entr'elles & oppoſées, plus grandes, & ſur-tout par le bas où leur arrondiſſement fait en dehors une boſſe aſſez ſenſible.

Dans ce calice vous trouverez une corolle compoſée de quatre pétales dont je laiſſe à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractere. Chacun de ces pétales eſt attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite & pâle qu'on appelle l'*Onglet*, & déborde le calice par une partie plus large & plus colorée, qu'on appelle la *Lame*.

Au centre de la corolle eſt un piſtil alongé, cylindrique ou à-peu-près, terminé par un ſtyle très-court, lequel eſt terminé lui-même par un ſtigmate oblong, *bifide*, c'eſt-à-dire partagé en deux parties qui ſe réfléchiſſent de part & d'autre.

Si vous examinez avec ſoin la poſition reſpective du calice & de la corolle, vous verrez que chaque pétale, au lieu de correſpondre exactement à chaque foliole du calice, eſt poſé au contraire entre les deux ; de ſorte qu'il répond à

l'ouverture qui les sépare, & cette position alternative a lieu dans toutes les especes de Fleurs qui ont un nombre égal de pétales à la corolle & de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. Vous les trouverez dans la Giroflée au nombre de six, comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entr'elles, ou alternativement inégales ; car vous en verrez seulement deux en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent, & qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de leur structure & de leur position : mais je vous préviens que si vous y regardez bien, vous trouverez la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, & pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou, pour parler en termes de Botanique, plus gibbeuses & les deux autres plus applaties ?

Pour achever l'histoire de notre Giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé sa fleur, mais il faut at-

tendre que la corolle se flétrisse & tombe, ce qu'elle fait assez promptement, & remarquer alors ce que devient le pistil, composé, comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarpe, du style & du stigmate. L'ovaire s'alonge beaucoup & s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espece de gousse plate appellée *Silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre, & séparées par une cloison fort mince appellée *Médiastin*.

Quand la semence est tout-à-fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, & restent attachées au stigmate par leur partie supérieure.

Alors on voit des graines plates & circulaires posées sur les deux faces du médiastin, & si l'on regarde avec soin comment elles y tiennent, on trouve que c'est par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite & à gauche aux sutures du médiastin, c'est-à-dire, à ses deux bords par lesquels il étoit comme cousu avec les valvules avant leur séparation.

Je crains fort, chere Cousine, de vous avoir un peu fatiguée par cette longue description ; mais elle étoit nécessaire pour vous donner le caractere essentiel de la nombreuse famille des *Cruciferes* ou Fleurs en croix, laquelle compose une classe entiere dans presque tous les systêmes des Botanistes ; & cette description difficile à entendre ici sans figure, vous deviendra plus claire, j'ose l'espérer, quand vous la suivrez avec quelque attention en ayant l'objet sous les yeux.

Le grand nombre d'especes qui composent la famille des Cruciferes, a déterminé les Botanistes à la diviser en deux sections qui, quant à la fleur, sont parfaitement semblables, mais different sensiblement quant au fruit.

La premiere section comprend les Cruciferes *à Silique*, comme la Giroflée dont je viens de parler, la Julienne, le Cresson de fontaine, les Choux, les Raves, les Navets, la Moutarde, &c.

La seconde section comprend les Cruciferes *à Silicule*, c'est-à-dire, dont la silique en diminutif est extrêmement courte, presque aussi large que longue, & au-

trement diviſée en-dedans; comme entre autres le Creſſon alenois, dit *Naſitort* ou *Natou*, le Thlaſpi appellé Taraſpi par les Jardiniers, le Cochléaria, la Lunaire, qui, quoique la gouſſe en ſoit fort grande, n'eſt pourtant qu'une ſilicule, parce que ſa longueur excede peu ſa largeur. Si vous ne connoiſſez ni le Creſſon alenois, ni le Cochléaria, ni le Thlaſpi, ni la Lunaire, vous connoiſſez, du moins je le préſume, la Bourſe-à-paſteur, ſi commune parmi les mauvaiſes herbes des jardins. Hé bien, Couſine, la Bourſe-à-paſteur eſt une Crucifere à ſilicule, dont la ſilicule eſt triangulaire. Sur celle-là vous pouvez vous former une idée des autres, juſqu'à ce qu'elles vous tombent ſous la main.

Il eſt tems de vous laiſſer reſpirer; d'autant plus que cette Lettre, avant que la ſaiſon vous permette d'en faire uſage, ſera, j'eſpere, ſuivie de pluſieurs autres, où je pourrai ajouter ce qui reſte à dire de néceſſaire ſur les Cruciferes, & que je n'ai pas dit dans celle-ci. Mais il eſt bon peut-être, de vous prévenir dès-à-préſent que dans cette famille & dans beaucoup

d'autres vous trouverez ſouvent des Fleurs beaucoup plus petites que la Giroflée, & quelquefois ſi petites que vous ne pourrez gueres examiner leurs parties qu'à la faveur d'une loupe; inſtrument dont un Botaniſte ne peut ſe paſſer, non plus que d'une pointe, d'une lancette & d'une paire de bons ciſeaux fins à découper. En penſant que votre zele maternel peut vous mener juſques-là, je me fais un tableau charmant de ma belle Couſine, empreſſée avec ſon verre à éplucher des monceaux de Fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches & moins agréables qu'elle. Bon jour, Couſine juſqu'au chapitre ſuivant.



LETTRE III.

Du 16 *Mai* 1772.

JE ſuppoſe, chere Couſine, que vous avez bien reçu ma précédente réponſe, quoique vous ne m'en parliez point dans votre ſeconde Lettre. Répondant maintenant à celle-ci, j'eſpere, ſur ce que vous

m'y marquez, que la maman bien rétablie est partie en bon état pour la Suisse, & je compte que vous n'oublierez pas de me donner avis de l'effet de ce voyage & des eaux qu'elle va prendre. Comme tante Julie a dû partir avec elle, j'ai chargé M. G. qui retourne au Val-de-Travers, du petit herbier qui lui est destiné, & je l'ai mis à votre adresse, afin qu'en son absence vous puissiez le recevoir & vous en servir; si tant est que parmi ces échantillons informes, il se trouve quelque chose à votre usage. Au reste, je n'accorde pas que vous ayez des droits, sur ce chiffon. Vous en avez sur celui qui l'a fait, les plus forts & les plus chers que je connoisse; mais pour l'herbier, il fut promis à votre sœur, lorsqu'elle herborisoit avec moi dans nos promenades à la croix de Vague, & que vous ne songiez à rien moins dans celles où mon cœur & mes pieds vous suivoient avec grand-Maman en Vaise. Je rougis de lui avoir tenu parole si tard & si mal; mais enfin elle avoit sur vous à cet égard ma parole, & l'antériorité. Pour vous, chere Cousine, si je ne vous promets

pas

pas un herbier de ma main, c'eſt pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille, ſi vous continuez à ſuivre avec elle cette douce & charmante étude qui remplit d'intéreſſantes obſervations ſur la nature, ces vides du tems que les autres conſacrent à l'oiſiveté ou à pis. Quant à préſent reprenons le fil interrompu de nos familles végétales.

Mon intention eſt de vous décrire d'abord ſix de ces familles pour vous familiariſer avec la ſtructure générale des parties caractériſtiques des plantes. Vous en avez déjà deux; reſte à quatre qu'il faut encore avoir la patience de ſuivre; après quoi laiſſant pour un tems les autres branches de cette nombreuſe lignée, & paſſant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en ſorte que ſans, peut-être, connoître beaucoup de plantes, vous ne ſerez du moins jamais en terre étrangere parmi les production du regne végétal.

Mais je vous préviens que ſi vous voulez prendre des livres, & ſuivre la nomenclature ordinaire, avec beaucoup de noms, vous aurez peu d'idées, celles que vous

aurez se brouilleront & vous ne suivrez bien ni ma marche ni celle des autres, & n'aurez tout au plus qu'une connoissance de mots. Chere Cousine, je suis jaloux d'être votre seul guide dans cette partie. Quand il en sera tems, je vous indiquerai les livres que vous pourrez consulter. En attendant, ayez la patience de ne lire que dans celui de la nature & de vous en tenir à mes lettres.

Les Pois sont à présent en pleine fructification. Saisissons ce moment pour observer leurs caracteres. Il est un des plus curieux que puisse offrir la Botanique. Toutes les fleurs se divisent généralement en régulieres & irrégulieres. Les premieres sont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, & aboutiroient ainsi par leurs extrémités extérieures à la circonférence d'un cercle. Cette uniformité fait qu'en présentant à l'œil les fleurs de cette espece, il n'y distingue ni dessus ni dessous, ni droite ni gauche; telles sont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup-d'œil vous verrez qu'une fleur de Pois est irréguliere, qu'on y distingue

sément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas, & qu'on connoît fort bien, en présentant la fleur vis-à-vis de l'œil, si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. Ainsi toutes les fois qu'examinant une fleur irréguliere, on parle du haut & du bas, c'est en la plaçant dans sa situation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille sont d'une construction fort particuliere, non-seulement il faut avoir plusieurs fleurs de Pois & les disséquer successivement, pour observer toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même suivre le progrès de la fructification depuis la premiere floraison jusqu'à la maturité du fruit.

Vous trouverez d'abord un calice *monophylle*, c'est-à-dire, d'une seule piece terminée en cinq pointes bien distinctes, dont deux un peu plus larges sont en haut, & les trois plus étroites en bas. Ce calice est recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le soutient, lequel pédicule est très-délié, très-mobile, en sorte que la fleur suit aisément

Ff 2

le courant de l'air & présente ordinairement son dos au vent & à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte, en le déchirant délicatement de maniere que le reste de la fleur demeure entier, & alors vous voyez clairement que la corolle est polypétale.

Sa premiere piece est un grand & large pétale qui couvre les autres & occupe la partie supérieure de la corolle, à cause de quoi ce grand pétale a pris le nom de *Pavillon.* On l'appelle aussi l'*Etendard.* Il faudroit se boucher les yeux & l'esprit pour ne pas voir que ce pétale est là comme un parapluie pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice, vous remarquerez qu'il est emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pieces latérales, de maniere que sa situation ne puisse être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laisse à découvert ces deux pieces latérales auxquelles il étoit adhérent par ses oreillettes; ces pieces s'appellent les *Ailes.* Vous trouverez en

les détachant, qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort. Aussi les aîles ne sont gueres moins utiles pour garantir les côtés de la fleur que le pavillon pour la couvrir.

Les aîles ôtées vous laissent voir la derniere piece de la corolle ; piece qui couvre & défend le centre de la fleur, & l'enveloppe, sur-tout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus & les côtés. Cette derniere piece qu'à cause de sa forme on appelle la *Nacelle*, est comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri des atteintes de l'air & de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, tirez-le doucement par-dessous en le pinçant légérement par la quille, c'est-à-dire, par la prise mince qu'il vous présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise & de déceler le mystere qu'il cache, vous ne pourrez en l'appercevant vous abstenir de faire un cri de surprise & d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle

eſt conſtruit de cette maniere. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien diſtincts entoure l'ovaire, c'eſt-à-dire, l'embrion de la gouſſe. Ces dix filets ſont autant d'étamines qui ſe réuniſſent par le bas autour du germe & ſe terminent par le haut en autant d'anthères jaunes dont la pouſſiere va féconder le ſtigmate qui termine le piſtil, & qui, quoique jaune auſſi par la pouſſiere fécondante qui s'y attache, ſe diſtingue aiſément des étamines par ſa figure & par ſa groſſeur. Ainſi ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une derniere cuiraſſe pour le préſerver des injures du dehors.

Si vous y regardez de bien près, vous trouverez que ces dix étamines ne font par leur baſe un ſeul corps qu'en apparence. Car dans la partie ſupérieure de ce cylindre il y a une piece ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui à meſure que la fleur ſe fane & que le fruit groſſit, ſe détache & laiſſe une ouverture en-deſſus par laquelle ce fruit groſſiſſant, peut s'étendre en entr'ouvrant & écartant de plus en plus le cylindre qui ſans cela, le comprimant & l'étranglant

tout autour, l'empêcheroit de grossir & de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, vous ne verrez pas cette étamine détachée du cylindre ; mais passez un camion dans deux petits trous que vous trouverez près du réceptacle, à la base de cette étamine, & bientôt vous verrez l'étamine avec son anthère suivre l'épingle & se détacher des neuf autres qui continueront toujours de faire ensemble un seul corps, jusqu'à ce qu'elles se flétrissent & dessechent, quand le germe fécondé devient gousse & qu'il n'a plus besoin d'elles.

Cette *Gousse* dans laquelle l'ovaire se change en mûrissant, se distingue de la *Silique* des cruciferes, en ce que dans la *Silique* les graines sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la *Gousse* elles ne sont attachées que d'un côté, c'est-à-dire, à une seulement des deux sutures, tenant alternativement à la vérité aux deux valves qui la composent, mais toujours du même côté. Vous saisirez parfaitement cette différence, si vous ouvrez en même tems la *Gousse* d'un Pois & la *Silique* d'une Giroflée ;

ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines restent attachées par leurs ligamens à leurs sutures & à leurs valvules.

Si je me suis bien fait entendre, vous comprendrez, chere Cousine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embrion du Pois à maturité, & le garantir sur-tout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le suprême Ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui servent à la nourriture de l'homme & des animaux, comme la plupart des légumineuses. L'appareil de la fructification du Pois est, en diverses proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *Papillonacées*, parce qu'on a cru y voir quelque chose de semblable à la figure

d'un papillon : elles ont généralement un *Pavillon*, deux *Aîles*, une *Nacelle*, ce qui fait communément quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle se divise dans sa longueur en deux pieces presque adhérentes par la quille, & ces fleurs-là ont réellement cinq pétales : d'autres, comme le Treffle des prés, ont toutes leurs parties attachées en une seule piece, & quoique papillonacées ne laissent pas d'être monopétales.

Les papillonacées ou légumineuses sont une des familles des plantes les plus nombreuses & les plus utiles. On y trouve les Feves, les Genets, les Luzernes, Sainfoins, Lentilles, Vesces, Gesses, les Haricots, dont le caractere est d'avoir la nacelle contournée en spirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement Acacia, & qui n'est pas le véritable Acacia, l'Indigo, la Réglisse en sont aussi : mais nous parlerons de tout cela plus en détail dans la suite. Bon jour Cousine. J'embrasse tout ce que vous aimez.

LETTRE IV.

Du 19 Juin 1772.

VOUS m'avez tiré de peine, chere Cousine, mais il me reste encore de l'inquiétude sur ces maux d'estomac appellés maux de cœur, dont votre maman sent les retours dans l'attitude d'écrire. Si c'est seulement l'effet d'une plénitude de bile, le voyage & les eaux suffiront pour l'évacuer; mais je crains bien qu'il n'y ait à ces accidens quelque cause locale qui ne sera pas si facile à détruire, & qui demandera toujours d'elle un grand ménagement, même après son rétablissement. J'attends de vous des nouvelles de ce voyage, aussi-tôt que vous en aurez; mais j'exige que la maman ne songe à m'écrire que pour m'apprendre son entiere guérison.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier. Dans la persuasion que tante Julie étoit déjà partie, j'avois remis le paquet à M. G. pour

vous l'expédier en passant à Dijon. Je n'apprends d'aucun côté qu'il soit parvenu ni dans vos mains ni dans celles de votre sœur, & je n'imagine plus ce qu'il peut être devenu.

Parlons de plantes, tandis que la saison de les observer nous y invite. Votre solution de la question que je vous avois faite sur les étamines des crucifères est parfaitement juste, & me prouve bien que vous m'avez entendu ou plutôt que vous m'avez écouté ; car vous n'avez besoin que d'écouter pour entendre. Vous m'avez bien rendu raison de la gibbosité de deux folioles du calice & de la briéveté relative de deux étamines, dans la Giroflée, par la courbure de ces deux étamines. Cependant un pas de plus vous eût mené jusqu'à la cause premiere de cette structure : car si vous recherchez encore pourquoi ces deux étamines sont ainsi recourbées & par conséquent raccourcies, vous trouverez une petite glande implantée sur le réceptacle entre l'étamine & le germe, & c'est cette glande qui, éloignant l'étamine & la forçant à prendre le contour, la raccourcit nécessairement.

Il y a encore ſur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines; mais ne leur faiſant point faire de contour, elles ne les raccourciſſent pas, parce que ces glandes ne ſont pas, comme les deux premieres, en dedans; c'eſt-à-dire, entre l'étamine & le germe; mais en dehors, c'eſt-à-dire, entre la paire d'étamines & le calice. Ainſi ces quatre étamines ſoutenues & dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui ſont recourbées & ſemblent plus longues parce qu'elles ſont plus droites. Ces quatre glandes ſe trouvent, ou du moins leurs veſtiges, plus ou moins viſiblement dans preſque toutes les fleurs cruciferes, & dans quelques-unes bien plus diſtinctes que dans la Giroflée. Si vous demandez encore pourquoi ces glandes? Je vous répondrai qu'elles ſont un des inſtrumens deſtinés par la nature à unir le regne végétal au regne animal, & les faire circuler l'un dans l'autre : mais laiſſant ces recherches un peu trop anticipées, revenons, quant-à-préſent, à nos familles.

Les fleurs que je vous ai décrites juſ-

qu'à présent sont toutes polypétales. J'aurois dû commencer peut-être par les monopétales régulieres dont la structure est beaucoup plus simple : cette grande simplicité même est ce qui m'en a empêché. Les monopétales régulieres constituent moins une famille qu'une grande nation, dans laquelle on compte plusieurs familles bien distinctes ; en sorte que pour les comprendre toutes sous une indication commune, il faut employer des caracteres si généraux & si vagues, que c'est paroître dire quelque chose, en ne disant en effet presque rien du tout. Il vaut mieux se renfermer dans des bornes plus étroites, mais qu'on puisse assigner avec plus de précision.

Parmi les monopétales irrégulieres, il y a une famille dont la physionomie est si marquée, qu'on en distingue aisément les membres à leur air. C'est celle à laquelle on donne le nom de fleurs en gueule, parce que ces fleurs sont fendues en deux levres dont l'ouverture, soit naturelle, soit produite par une légere compression des doigts, leur donne l'air d'une gueule béante. Cette famille se

subdivise en deux sections ou lignées. L'une des fleurs en levres ou *labiées* ; l'autre des fleurs en masque ou *personnées* : car le mot latin *persona* signifie un masque, nom très-convenable assurément à la plupart des gens qui portent parmi nous celui de *personnes*. Le caractere commun à toute la famille est non-seulement d'avoir la corolle monopétale, & , comme je l'ai dit, fendue en deux levres ou babines, l'une supérieure appellée *casque*, l'autre inférieure appellée *barbe*, mais d'avoir quatre étamines presque sur un même rang distinguées en deux paires, l'une plus longue & l'autre plus courte. L'inspection de l'objet vous expliquera mieux ces caracteres que ne peut faire le discours.

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerois volontiers pour exemple la Sauge, qu'on trouve dans presque tous les jardins. Mais la construction particuliere & bizarre de ses étamines, qui l'a fait retrancher par quelques Botanistes du nombre des labiées, quoique la nature ait semblé l'y inscrire, me porte à chercher un autre exemple dans les Orties

mortes, & particuliérement dans l'efpece appellée vulgairement *Ortie blanche*, mais que les Botaniftes appellent plutôt *Lamier blanc*, parce qu'elle n'a nul rapport à l'Ortie par fa fructification, quoiqu'elle en ait beaucoup par fon feuillage. L'Ortie blanche, fi commune par-tout, durant très-long-tems en fleur, ne doit pas vous être difficile à trouver. Sans m'arrêter ici à l'élégante fituation des fleurs, je me borne à leur ftructure. L'Ortie blanche porte une fleur monopétale labiée, dont le cafque eft concave & recourbé en forme de voûte pour recouvrir le refte de la fleur & particuliérement fes étamines qui fe tiennent toutes quatre affez ferrées fous l'abri de fon toît. Vous difcernerez aifément la paire plus longue & la paire plus courte, & au milieu des quatre le ftyle de la même couleur, mais qui s'en diftingue en ce qu'il eft fimplement fourchu par fon extrémité, au lieu d'y porter une anthère comme font les étamines. La barbe, c'eft-à-dire, la levre inférieure fe replie & pend en en-bas, & par cette fituation laiffe voir prefque jufqu'au fond le dedans de la corolle. Dans

les *Lamiers* cette barbe eſt refendue en longueur dans ſon milieu, mais cela n'arrive pas de même aux autres labiées.

Si vous arrachez la corolle, vous arracherez avec elle les étamines qui y tiennent par leurs filets, & non pas au réceptacle où le ſtyle reſtera ſeul attaché. En examinant comment les étamines tiennent à d'autres fleurs, on les trouve généralement attachées à la corolle quand elle eſt monopétale, & au réceptacle ou au calice, quand la corolle eſt polypétale : en ſorte qu'on peut, en ce dernier cas, arracher les pétales, ſans arracher les étamines. De cette obſervation l'on tire une regle belle, facile & même aſſez ſure pour ſavoir ſi une corolle eſt d'une ſeule piece ou de pluſieurs, lorſqu'il eſt difficile, comme il l'eſt quelquefois, de s'en aſſurer immédiatement.

La corolle arrachée reſte percée à ſon fond, parce qu'elle étoit attachée au réceptacle, laiſſant une ouverture circulaire par laquelle le piſtil & ce qui l'entoure, pénétroit au-dedans du tube & de la corolle. Ce qui entoure ce piſtil dans le Lamier & dans toutes les labiées, ce ſont

sont quatre embrions qui deviennent quatre graines nues, c'est-à-dire, sans aucune enveloppe; en sorte que ces graines, quand elles sont mûres, se détachent & tombent à terre séparément. Voilà le caractere des labiées.

L'autre lignée ou section, qui est celle des *personnées*, se distingue des labiées, premiérement par sa corolle, dont les deux levres ne sont pas ordinairement ouvertes & béantes, mais fermées & jointes, comme vous le pourrez voir dans la fleur de jardin appellée *Mufflaude* ou *Muffle de veau*, ou bien à son défaut dans la Linaire, cette fleur jaune à éperon, si commune en cette saison dans la campagne. Mais un caractere plus précis & plus sûr est qu'au lieu d'avoir quatre graines nues au fond du calice comme les labiées, les personnées y ont toutes une capsule qui renferme les graines & ne s'ouvre qu'à leur maturité pour les répandre. J'ajoute à ces caracteres qu'un nombre de labiées sont ou des plantes odorantes & aromatiques, telles que l'Origan, la Marjolaine, le Thym, le Serpolet, le Basilic, la Menthe, l'Hysope, la Lavande, &c.

ou des plantes odorantes & puantes, telles que diverses especes d'Orties mortes, Staquis, Crapaudines, Marrube ; quelques-unes seulement, telles que le Bugle, la Brunelle, la Toque n'ont pas d'odeur : au lieu que les personnées sont pour la plupart des plantes sans odeur comme la Muflaude, la Linaire, l'Euphraise, la Pédiculaire, la Crête-de-coq, l'Orobanche, la Cimbalaire, la Velvote, la Digitale ; je ne connois gueres d'odorantes dans cette branche que la Scrophulaire qui sente & qui pue, sans être aromatique. Je ne puis gueres vous citer ici que des plantes qui vraisemblablement ne vous sont pas connues, mais que peu-à-peu vous apprendrez à connoître, & dont au moins à leur rencontre vous pourrez par vous-même déterminer la famille. Je voudrois même que vous tâchassiez d'en déterminer la lignée ou section, par la physionomie, & que vous vous exerçassiez à juger au simple coup-d'œil, si la fleur en gueule que vous voyez est une labiée, ou une personnée. La figure extérieure de la corolle peut suffire pour vous guider dans ce choix, que vous pourrez

vérifier ensuite en ôtant la corolle & regardant au fond du calice ; car si vous avez bien jugé, la fleur que vous aurez nommée labiée vous montrera quatre graines nues, & celle que vous aurez nommée personnée vous montrera un péricarpe : le contraire vous prouveroit que vous vous êtes trompée, & par un second examen de la même plante vous préviendrez une erreur semblable pour une autre fois. Voilà, chere Cousine, de l'occupation pour quelques promenades. Je ne tarderai pas à vous en préparer pour celles qui suivront.

LETTRE V.

Du 16 Juillet 1772.

JE vous remercie, chere Cousine, des bonnes nouvelles que vous m'avez données de la maman. J'avois espéré le bon effet du changement d'air, & je n'en attends pas moins des eaux & sur-tout du régime austere prescrit durant leur usage. Je suis touché du souvenir de cette bonne

amie, & je vous prie de l'en remercier pour moi. Mais je ne veux pas absolument qu'elle m'écrive durant son séjour en Suisse, & si elle veut me donner directement de ses nouvelles, elle a près d'elle un bon secrétaire (*) qui s'en acquittera fort bien. Je suis plus charmé que surpris qu'elle réussisse en Suisse; indépendamment des graces de son âge, & de sa gaîté vive & caressante, elle a dans le caractere un fond de douceur & d'égalité, dont je l'ai vu donner quelquefois à la grand'maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous. Si votre sœur s'établit en Suisse, vous perdrez l'une & l'autre une grande douceur dans la vie, & elle sur-tout, des avantages difficiles à remplacer. Mais votre pauvre maman qui porte-à-porte, sentoit pourtant si cruellement sa séparation d'avec vous, comment supportera-t-elle la sienne à une si grande distance? C'est de vous encore qu'elle tiendra ses dédommagemens & ses ressources. Vous lui en ménagez une bien

(*) La sœur de Madame D. L***, que l'Auteur appelloit tante Julie.

précieuſe en aſſoupliſſant dans vos douces mains la bonne & forte étoffe de votre favorite, qui, je n'en doute point, deviendra par vos ſoins auſſi pleine de grandes qualités que de charmes. Ah cousine, l'heureuſe mere que la vôtre!

Savez-vous que je commence à être en peine du petit herbier? Je n'en ai d'aucune part aucune nouvelle, quoique j'en aye eu de M. G. depuis ſon retour, par ſa femme qui ne me dit pas de ſa part un ſeul mot ſur cet herbier. Je lui en ai demandé des nouvelles; j'attends ſa réponſe. J'ai grand'peur que ne paſſant pas à Lyon, il n'ait confié le paquet à quelque quidam, qui ſachant que c'étoient des herbes ſeches, aura pris tout cela pour du foin. Cependant, ſi comme je l'eſpere encore, il parvient enfin à votre ſœur Julie ou à vous, vous trouverez que je n'ai pas laiſſé d'y prendre quelque ſoin. C'eſt une perte qui, quoique petite, ne me ſeroit pas facile à réparer promptement, ſur-tout à cauſe du catalogue accompagné de divers petits éclairciſſemens écrits ſur-le-champ, & dont je n'ai gardé aucun double.

Consolez-vous, bonne Cousine, de n'avoir pas vu les glandes des crucifères. De grands Botanistes très-bien oculés ne les ont pas mieux vues. Tournefort lui-même n'en fait aucune mention. Elles sont bien claires dans peu de genres quoiqu'on en trouve des vestiges presque dans tous, & c'est à force d'analyser des fleurs en croix & d'y voir toujours des inégalités au réceptacle, qu'en les examinant en particulier, on a trouvé que ces glandes appartenoient au plus grand nombre des genres, & qu'on les suppose par analogie dans ceux mêmes où on ne les distingue pas.

Je comprends qu'on est fâché de prendre tant de peine sans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne-foi qu'il n'est pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la Botanique n'est qu'une science de mots qui n'exerce que la mémoire & n'apprend qu'à nommer des plantes. Pour moi, je ne connois point d'étude raisonnable qui ne soit qu'une science de mots; & auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom

de Botaniſte, de celui qui ſait cracher un nom ou une phraſe à l'aſpect d'une plante, ſans rien connoître à ſa ſtructure, ou de celui qui connoiſſant très-bien cette ſtructure, ignore néanmoins le nom très-arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays? Si nous ne donnons à vos enfans qu'une occupation amuſante, nous manquons la meilleure moitié de notre but qui eſt, en les amuſant, d'exercer leur intelligence & de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette ſcience oubliée dans toutes les éducations, doit faire la plus importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais aſſez; apprenez-leur à ne jamais ſe payer de mots, & à croire ne rien ſavoir de ce qui n'eſt entré que dans leur mémoire.

Au reſte, pour ne pas trop faire le méchant, je vous nomme pourtant des plantes ſur leſquelles, en vous les faiſant montrer, vous pouvez aiſément vérifier mes deſcriptions. Vous n'aviez pas, je le ſuppoſe, ſous vos yeux, une Ortie blanche, en liſant l'analyſe des labiées; mais

vous n'aviez qu'à envoyer chez l'herboriste du coin chercher de l'Ortie blanche fraîchement cueillie, vous appliquiez à sa fleur ma description, & ensuite examinant les autres parties de la plante de la maniere dont nous traiterons ci-après, vous connoissiez l'Ortie blanche infiniment mieux, que l'herboriste qui la fournit ne la connoîtra de ses jours; encore trouverons-nous dans peu le moyen de nous passer d'herboriste : mais il faut premiérement achever l'examen de nos familles; ainsi je viens à la cinquieme qui, dans ce moment, est en pleine fructification.

Représentez-vous une longue tige assez droite garnie alternativement de feuilles pour l'ordinaire découpées assez menu, lesquelles embrassent par leur base des branches qui sortent de leurs aisselles. De l'extrémité supérieure de cette tige partent comme d'un centre plusieurs pédicules ou rayons, qui s'écartant circulairement & réguliérement comme les côtes d'un parasol, couronnent cette tige en forme d'un vase plus ou moins ouvert. Quelquefois ces rayons laissent un espace vuide dans leur milieu & représentent

alors plus exactement le creux du vase; quelquefois aussi ce milieu est fourni d'autres rayons plus courts, qui montant moins obliquement garnissent le vase & forment conjointement avec les premiers, la figure à-peu-près d'un demi-globe dont la partie convexe est tournée en-dessus.

Chacun de ces rayons ou pédicules est terminé à son extrémité, non pas encore par une fleur, mais par un autre ordre de rayons plus petits qui couronnent chacun des premiers précisément comme ces premiers couronnent la tige.

Ainsi voilà deux ordres pareils & successifs : l'un de grands rayons qui terminent la tige, l'autre de petits rayons semblables, qui terminent chacun des grands.

Les rayons des petits parasols ne se subdivisent plus, mais chacun d'eux est le pédicule d'une petite fleur dont nous parlerons tout à l'heure.

Si vous pouvez vous former l'idée de la figure que je viens de vous décrire, vous aurez celle de la disposition des fleurs dans la famille des *ombelliferes* ou *porte-parasols* : car le mot latin *umbella* signifie un parasol.

Quoique cettte diſpoſition réguliere de la fructification ſoit frappante & aſſez conſtante dans toutes les ombelliferes, ce n'eſt pourtant pas elle qui conſtitue le caractere de la famille. Ce caractere ſe tire de la ſtructure même de la fleur, qu'il faut maintenant vous décrire.

Mais il convient pour plus de clarté, de vous donner ici une diſtinction générale ſur la diſpoſition relative de la fleur & du fruit dans toutes les plantes, diſtinction qui facilite extrêmement leur arrangement méthodique, quelque ſyſtême qu'on veuille choiſir pour cela.

Il y a des plantes, & c'eſt le plus grand nombre, par exemple l'Œillet, dont l'ovaire eſt évidemment enfermé dans la corolle. Nous donnerons à celles-là le nom de *fleurs inferes*, parce que les pétales embraſſant l'ovaire prennent leur naiſſance au-deſſous de lui.

Dans d'autres plantes en aſſez grand nombre, l'ovaire ſe trouve placé, non dans les pétales, mais au-deſſous d'eux; ce que vous pouvez voir dans la Roſe; car le Grate-cu qui en eſt le fruit, eſt ce corps verd & renflé que vous voyez au-

deſſous du calice, par conſéquent auſſi au-deſſous de la corolle qui de cette maniere couronne cet ovaire & ne l'enveloppe pas. J'appellerai celles-ci *fleurs ſuperes*, parce que la corolle eſt au-deſſus du fruit. On pourroit faire des mots plus franciſés : mais il me paroît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il ſe pourra des termes admis dans la Botanique, afin que ſans avoir beſoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puiſſiez néanmoins entendre paſſablement le vocabulaire de cette ſcience, pédanteſquement tiré de ces deux langues, comme ſi pour connoître les plantes, il falloit commencer par être un ſavant grammairien.

Tournefort exprimoit la même diſtinction en d'autres termes : dans le cas de la fleur *infere*, il diſoit que le piſtil devenoit fruit : dans le cas de la fleur *ſupere*, il diſoit que le calice devenoit fruit. Cette maniere de s'exprimer pouvoit être auſſi claire, mais elle n'étoit certainement pas auſſi juſte. Quoi qu'il en ſoit, voici une occaſion d'exercer, quand il en ſera tems, vos jeunes éleves à ſavoir démêler les mêmes idées, rendues par des termes tout différens.

Je vous dirai maintenant que les plantes ombelliferes ont la fleur *ſupere*, ou poſée ſur le fruit. La corolle de cette fleur eſt à cinq pétales appellés réguliers, quoique ſouvent les deux pétales qui ſont tournés en-dehors dans les fleurs qui bordent l'ombelle, ſoient plus grands que les trois autres.

La figure de ces pétales varie ſelon les genres, mais le plus communément elle eſt en cœur; l'onglet qui porte ſur l'ovaire eſt fort mince; la lame va en s'élargiſſant, ſon bord eſt *émarginé* (légérement échancré), ou bien il ſe termine en une pointe qui, ſe repliant en-deſſus, donne encore au pétale l'air d'être émarginé, quoiqu'on le vît pointu s'il étoit déplié.

Entre chaque pétale eſt une étamine dont l'anthère débordant ordinairement la corolle, rend les cinq étamines plus viſibles que les cinq pétales. Je ne fais pas ici mention du calice, parce que les ombelliferes n'en ont aucun bien diſtinct.

Du centre de la fleur partent deux ſtyles garnis chacun de leur ſtigmate, & aſſez apparens auſſi, leſquels après la

chûte des pétales & des étamines, restent pour couronner le fruit.

La figure la plus commune de ce fruit est un ovale un peu alongé, qui dans sa maturité s'ouvre par la moitié, & se partage en deux semences nues attachées au pédicule, lequel par un art admirable se divise en deux ainsi que le fruit, & tient les graines séparément suspendues, jusqu'à leur chûte.

Toutes ces proportions varient selon les genres, mais en voilà l'ordre le plus commun. Il faut, je l'avoue, avoir l'œil très-attentif pour bien distinguer sans loupe de si petits objets; mais ils sont si dignes d'attention, qu'on n'a pas regret à sa peine.

Voici donc le caractere propre de la famille des ombelliferes. Corolle supere à cinq pétales, cinq étamines, deux styles portés sur un fruit nud *disperme*, c'est-à-dire, *composé de deux graines* accolées.

Toutes les fois que vous trouverez ces caracteres réunis dans une fructification, comptez que la plante est une ombellifere, quand même elle n'auroit d'ailleurs dans son arrangement rien de l'ordre ci-devant marqué. Et quand vous

trouveriez tout cet ordre de parasols, conforme à ma description, comptez qu'il vous trompe, s'il est démenti par l'examen de la fleur.

S'il arrivoit, par exemple, qu'en sortant de lire ma Lettre, vous trouvassiez en vous promenant un Sureau encore en fleurs, je suis presque assuré qu'au premier aspect vous diriez, voilà une ombellifere. En y regardant, vous trouveriez grande ombelle, petite ombelle, petites fleurs blanches, corolle supere, cinq étamines : c'est une ombellifere assurément ; mais voyons encore : je prends une fleur.

D'abord, au lieu de cinq pétales, je trouve une corolle à cinq divisions, il est vrai, mais néanmoins d'une seule piece. Or les fleurs des ombelliferes ne sont pas monopétales. Voilà bien cinq étamines, mais je ne vois point de styles, & je vois plus souvent trois stigmates que deux, plus souvent trois graines que deux. Or les ombelliferes n'ont jamais ni plus ni moins de deux stigmates, ni plus ni moins de deux graines pour chaque fleur. Enfin le fruit du Sureau

est une baye molle, & celui des ombelliferes est sec & nud. Le Sureau n'est donc pas une ombellifere.

Si vous revenez maintenant sur vos pas, en regardant de plus près à la disposition des fleurs, vous verrez que cette disposition n'est qu'en apparence celle des ombelliferes. Les grands rayons, au lieu de partir exactement du même centre, prennent leur naissance les uns plus haut, les autres plus bas ; les petits naissent encore moins réguliérement : tout cela n'a point l'ordre invariable des ombelliferes. L'arrangement des fleurs du Sureau est en *Corymbe*, ou bouquet, plutôt qu'en ombelle. Voilà comment en nous trompant quelquefois, nous finissons par apprendre à mieux voir.

Le *Chardon-roland*, au contraire, n'a gueres le port d'une ombellifere, & néanmoins c'en est une, puisqu'il en a tous les caracteres dans sa fructification. Où trouver, me direz-vous, le Chardon-roland ? Par toute la campagne. Tous les grands chemins en sont tapissés à droite & à gauche : le premier paysan peut vous le montrer, & vous le reconnoîtriez pres-

que vous-même à la couleur bleuâtre ou verd-de-mer de ſes feuilles, à leurs durs piquans & à leur conſiſtance lice & coriace comme du parchemin. Mais on peut laiſſer une plante auſſi intraitable; elle n'a pas aſſez de beauté pour dédommager des bleſſures qu'on ſe fait en l'examinant; & fût-elle cent fois plus jolie, ma petite Couſine avec ſes petits doigts ſenſibles, ſeroit bientôt rebutée de careſſer une plante de ſi mauvaiſe humeur.

La famille des ombelliferes eſt nombreuſe, & ſi naturelle que ſes genres ſont très-difficiles à diſtinguer : ce ſont des freres que la grande reſſemblance fait ſouvent prendre l'un pour l'autre. Pour aider à s'y reconnoître, on a imaginé des diſtinctions principales qui ſont quelquefois utiles, mais ſur leſquelles il ne faut pas non plus trop compter. Le foyer d'où partent les rayons, tant de la grande que de la petite ombelle, n'eſt pas toujours nud; il eſt quelquefois entouré de folioles, comme d'une manchette. On donne à ces folioles le nom d'*involucre* (enveloppe). Quand la grande ombelle a une manchette, on donne à cette manchette

le

le nom de *grand involucre* : on appelle *petits involucres*, ceux qui entourent quelquefois les petites ombelles. Cela donne lieu à trois ſections des ombelliferes.

1°. Celles qui ont grand involucre & petits involucres.

2°. Celles qui n'ont que les petits involucres ſeulement.

3°. Celles qui n'ont ni grands ni petits involucres.

Il ſembleroit manquer une quatrieme diviſion de celles qui ont un grand involucre & point de petits ; mais on ne connoît aucun genre qui ſoit conſtamment dans ce cas.

Vos étonnans progrès, chere Couſine, & votre patience m'ont tellement enhardi que, comptant pour rien votre peine, j'ai oſé vous décrire la famille des ombelliferes ſans fixer vos yeux ſur aucun modele, ce qui a rendu néceſſairement votre attention beaucoup plus fatigante. Cependant, j'oſe douter, liſant comme vous ſavez faire, qu'après une ou deux lectures de ma Lettre, une ombellifere en fleurs échappe à votre eſprit en frappant vos yeux, & dans cette ſaiſon vous ne pou-

vez manquer d'en trouver plusieurs dans les jardins & dans la campagne.

Elles ont la plupart les fleurs blanches. Telles sont la Carotte, le Cerfeuil, le Persil, la Ciguë, l'Angélique, la Berce, la Berle, la Boucage, le Chervis ou Girole, la Perce-pierre, &c.

Quelques-unes, comme le Fenouil, l'Anet, le Panais, sont à fleurs jaunes, il y en a peu à fleurs rougeâtres, & point d'aucune autre couleur.

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombelliferes : mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la Ciguë avec le Cerfeuil & le Persil, que vous venez de nommer avec elle ? La moindre cuisiniere en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, & nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce regne immense ; au lieu que si nous commençons par bien reconnoître les grandes routes, nous nous égarerons rarement dans les sentiers, &

nous nous retrouverons par-tout sans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, & ne nous exposons pas, tout en analysant le regne végétal, à manger par ignorance une omelette à la Ciguë.

La petite Ciguë des jardins est une ombellifere, ainsi que le Persil & le Cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un & l'autre (*), elle est avec le dernier dans la section qui a la petite enveloppe & qui n'a pas la grande ; elle leur ressemble assez par son feuillage, pour qu'il ne soit pas aisé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caracteres suffisans pour ne vous y pas tromper.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverses plantes; car c'est en cet état que la Ciguë a son caractere propre. C'est d'avoir sous chaque petite ombelle un petit involucre composé de trois petites folioles pointues, assez longues, & toutes

(*) La fleur du Persil est un peu jaunâtre. Mais plusieurs fleurs d'Ombelliferes paroissent jaunes à cause de l'ovaire & des anthères, & ne laissent pas d'avoir les pétales blancs.

trois tournées en dehors, au lieu que les folioles des petites ombelles du Cerfeuil l'enveloppent tout autour, & sont tournées également de tous les côtés. A l'égard du Persil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, & distribuées indifféremment, tant dans la grande ombelle que dans les petites, qui toutes sont claires & maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la Ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légérement & flairant son feuillage; car son odeur puante & vireuse ne vous la laissera pas confondre avec le Persil ni avec le Cerfeuil, qui tous deux ont des odeurs agréables. Bien sure enfin de ne pas faire de quiproquo, vous examinerez ensemble & séparément ces trois plantes dans tous leurs états par toutes leurs parties, sur-tout par le feuillage qui les accompagne plus constamment que la fleur, & par cet examen comparé & répété, jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude du coup-d'œil, vous parviendrez à distinguer & connoître imperturbablement la Ciguë. L'étude nous mene ainsi jusqu'à la

porte de la pratique, après quoi celle-ci fait la facilité du savoir.

Prenez haleine, chere Cousine, car voilà une Lettre excédante ; je n'ose même vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre ; mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une couronne pour la douceur & la constance avec laquelle vous daignez me suivre à travers ces brouissailles, sans vous rebuter de leurs épines.

LETTRE VI.

Du 2 Mai 1773.

QUOIQU'IL vous reste, chere Cousine, bien des choses à desirer dans les notions de nos cinq premieres familles, & que je n'aye pas toujours su mettre mes descriptions à la portée de notre petite *Botanophile*, (amatrice de la Botanique), je crois néanmoins vous en avoir donné une idée suffisante pour pouvoir, après quelques mois d'herborisation, vous

familiariser avec l'idée générale du port de chaque famille : en sorte qu'à l'aspect d'une plante, vous puissiez conjecturer à-peu-près si elle appartient à quelqu'une des cinq familles & à laquelle ; sauf à vérifier ensuite par l'analyse de la fructification si vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture. Les ombelliferes, par exemple, vous ont jetté dans quelque embarras, mais dont vous pouvez sortir quand il vous plaira, au moyen des indications que j'ai jointes aux descriptions : car enfin les Carottes, les Panais, sont choses si communes, que rien n'est plus aisé dans le milieu de l'été que de se faire montrer l'une ou l'autre en fleurs dans un potager. Or, au simple aspect de l'ombelle & de la plante qui la porte, on doit prendre une idée si nette des ombelliferes, qu'à la rencontre d'une plante de cette famille on s'y trompera rarement au premier coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai prétendu jusqu'ici; car il ne sera pas question si-tôt des genres & des especes; & encore une fois ce n'est pas une nomenclature de perroquet qu'il s'agit d'acquérir, mais une science

réelle, & l'une des ſciences les plus aimables qu'il ſoit poſſible de cultiver. Je paſſe donc à notre ſixieme famille avant de prendre une route plus méthodique. Elle pourra vous embarraſſer d'abord autant & plus que les ombelliferes. Mais mon but n'eſt, quant-à-préſent, que de vous en donner une notion générale, d'autant plus que nous avons bien du tems encore avant celui de la pleine floraiſon, & que ce tems bien employé pourra vous applanir des difficultés contre leſquelles il ne faut pas lutter encore.

Prenez une de ces petites fleurs qui, dans cette ſaiſon, tapiſſent les pâturages & qu'on appelle ici *Paquerettes*, *petites Marguerites*, ou *Marguerites* tout court. Regardez-la bien; car à ſon aſpect, je ſuis ſûr de vous ſurprendre en vous diſant que cette fleur ſi petite & ſi mignone eſt réellement compoſée de deux ou trois cents autres fleurs toutes parfaites, c'eſt-à-dire, ayant chacune ſa corolle, ſon germe, ſon piſtil, ſes étamines, ſa graine, en un mot auſſi parfaite en ſon eſpece qu'une fleur de Jacinthe ou de Lis. Chacune de ces folioles blanches en-deſſus, roſe en-

deſſous, qui forment comme une couronne autour de la Marguerite, & qui ne vous paroiſſent tout au plus qu'autant de petits pétales, ſont réellement autant de véritables fleurs; & chacun de ces petits brins jaunes que vous voyez dans le centre & que d'abord vous n'avez peut-être pris que pour des étamines, ſont encore autant de véritables fleurs. Si vous aviez déjà les doigts exercés aux diſſections botaniques, que vous vous armaſſiez d'une bonne loupe & de beaucoup de patience, je pourrois vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux; mais pour le préſent il faut commencer, s'il vous plaît, par m'en croire ſur ma parole, de peur de fatiguer votre attention ſur des atomes. Cependant, pour vous mettre au moins ſur la voie, arrachez une des folioles blanches de la couronne; vous croirez d'abord cette foliole plate d'un bout à l'autre; mais regardez-la bien par le bout qui étoit attaché à la fleur, vous verrez que ce bout n'eſt pas plat, mais rond & creux en forme de tube, & que de ce tube ſort un petit filet à deux cornes; ce filet eſt le ſtyle

fourchu de cette fleur, qui comme vous voyez n'eſt plate que par le haut.

Regardez maintenant les brins jaunes qui ſont au milieu de la fleur & que je vous ai dit être autant de fleurs eux-mêmes; ſi la fleur eſt aſſez avancée, vous en verrez pluſieurs tout autour, leſquels ſont ouverts dans le milieu & même découpés en pluſieurs parties. Ce ſont des corolles monopétales qui s'épanouiſſent, & dans leſquelles la loupe vous feroit aiſément diſtinguer le piſtil & même les anthères dont il eſt entouré. Ordinairement les fleurons jaunes qu'on voit au centre ſont encore arrondis & non percés. Ce ſont des fleurs comme les autres, mais qui ne ſont pas encore épanouies; car elles ne s'épanouiſſent que ſucceſſivement en avançant des bords vers le centre. En voilà aſſez pour vous montrer à l'œil la poſſibilité que tous ces brins, tant blancs que jaunes, ſoient réellement autant de fleurs parfaites, & c'eſt un fait très-conſtant. Vous voyez néanmoins que toutes ces petites fleurs ſont preſſées & renfermées dans un calice qui leur eſt commun, & qui eſt celui de la Marguerite. En con-

ſidérant toute la Marguerite comme une ſeule fleur, ce ſera donc lui donner un nom très-convenable, que de l'appeller *une fleur compoſée.* Or il y a un grand nombre d'eſpeces & de genres de fleurs formées comme la Marguerite d'un aſſemblage d'autres fleurs plus petites, contenues dans un calice commun. Voilà ce qui conſtitue la ſixieme famille dont j'avois à vous parler, ſavoir, celle des *fleurs compoſées.*

Commençons par ôter ici l'équivoque du mot de fleur, en reſtreignant ce nom dans la préſente famille à la fleur compoſée, & donnant celui de *fleurons* aux petites fleurs qui la compoſent; mais n'oublions pas que dans la préciſion du mot, ces fleurons eux-mêmes ſont autant de véritables fleurs.

Vous avez vu dans la Marguerite deux ſortes de fleurons, ſavoir, ceux de couleur jaune qui rempliſſent le milieu de la fleur, & les petites languettes blanches qui les entourent. Les premiers ſont dans leur petiteſſe aſſez ſemblables de figure aux fleurs du Muguet ou de la Jacinthe, & les ſeconds ont quelque rapport

aux fleurs de Chevre-feuille. Nous laifferons aux premiers le nom de *fleurons*, & pour diftinguer les autres, nous les appellerons *demi-fleurons* : car en effet ils ont affez l'air de fleurs monopétales qu'on auroit rognées par un côté en n'y laiffant qu'une languette qui feroit à peine la moitié de la corolle.

Ces deux fortes de fleurons fe combinent dans les fleurs compofées, de maniere à divifer toute la famille en trois fections bien diftinctes.

La premiere fection eft formée de celles qui ne font compofées que de languettes ou demi-fleurons, tant au milieu qu'à la circonférence ; on les appelle *fleurs demi-fleuronnées*, & la fleur entiere dans cette fection eft toujours d'une feule couleur, le plus fouvent jaune. Telle eft la fleur appellée Dent-de-lion ou Piffenlit ; telles font les fleurs de Laitues, de Chicorée (celle-ci eft bleue), de Scorfonere, de Salfifis, &c.

La feconde fection comprend les *fleurs fleuronnées*, c'eft-à-dire, qui ne font compofées que de fleurons, tous pour l'ordinaire auffi d'une feule couleur. Telles

font les fleurs d'Immortelles, de Bardane; d'Abfynthe, d'Armoife, de Chardon, d'Artichaut, qui eft un chardon lui-même dont on mange le calice & le réceptacle encore en bouton, avant que la fleur foit éclofe & même formée. Cette bourre qu'on ôte du milieu de l'Artichaut n'eft autre chofe que l'affemblage des fleurons qui commencent à fe former & qui font féparés les uns des autres par de longs poils implantés fur le réceptacle.

La troifieme fection eft celle des fleurs qui raffemblent les deux fortes de fleurons. Cela fe fait toujours de maniere que les fleurons entiers occupent le centre de la fleur, & les demi-fleurons forment le contour ou la circonférence, comme vous avez vu dans la Paquerette. Les fleurs de cette fection s'appellent *radiées*, les Botaniftes ayant donné le nom de *rayon* au contour d'une fleur compofée, quand il eft formé de languettes ou demi-fleurons. A l'égard de l'aire ou du centre de la fleur occupé par les fleurons, on l'appelle le *difque*, & on donne auffi quelquefois ce même nom de difque à la furface du réceptacle où font plantés

tous les fleurons & demi-fleurons. Dans les fleurs radiées, le disque est souvent d'une couleur & le rayon d'une autre; cependant il y a aussi des genres & des especes où tous les deux sont de la même couleur.

Tâchons à présent de bien déterminer dans votre esprit l'idée d'une *fleur composée*. Le Treffle ordinaire fleurit en cette saison; sa fleur est pourpre : s'il vous en tomboit une sous la main, vous pourriez en voyant tant de petites fleurs rassemblées, être tentée de prendre le tout pour une fleur composée. Vous vous tromperiez; en quoi? en ce que, pour constituer une fleur composée, il ne suffit pas d'une agrégation de plusieurs petites fleurs, mais qu'il faut de plus qu'une ou deux des parties de la fructification leur soient communes, de maniere que toutes aient part à la même, & qu'aucune n'ait la sienne séparément. Ces deux parties communes sont le calice & le réceptacle. Il est vrai que la fleur de Treffle ou plutôt le groupe de fleurs qui n'en semblent qu'une, paroît d'abord portée sur une espece de calice; mais

écartez un peu ce prétendu calice, & vous verrez qu'il ne tient point à la fleur, mais qu'il eſt attaché au-deſſous d'elle au pédicule qui la porte. Ainſi ce calice apparent n'en eſt point un; il appartient au feuillage, & non pas à la fleur; & cette prétendue fleur n'eſt en effet qu'un aſſemblage de fleurs légumineuſes fort petites, dont chacune a ſon calice particulier, & qui n'ont abſolument rien de commun entre elles que leur attache au même pédicule. L'uſage eſt pourtant de prendre tout cela pour une ſeule fleur; mais c'eſt une fauſſe idée, ou ſi l'on veut abſolument regarder comme une fleur, un bouquet de cette eſpece, il ne faut pas du moins l'appeller une *fleur compoſée*, mais une *fleur agrégée* ou une tête (*flos aggregatus*, *flos capitatus*, *capitulum*. Et ces dénominations ſont en effet quelquefois employées en ce ſens par les Botaniſtes.

Voilà, chere Couſine, la notion la plus ſimple & la plus naturelle que je puiſſe vous donner de la famille, ou plutôt de la nombreuſe claſſe des compoſées, & des trois ſections ou familles dans leſquelles elles ſe ſubdiviſent. Il faut

maintenant vous parler de la ſtructure des fructifications particulieres à cette claſſe, & cela nous menera peut-être à en déterminer le caractere avec plus de préciſion.

La partie la plus eſſentielle d'une fleur composée eſt le réceptacle ſur lequel ſont plantés, d'abord les fleurons & demi-fleurons, & enſuite les graines qui leur ſuccedent. Ce réceptacle qui forme un diſque d'une certaine étendue fait le centre du calice, comme vous pouvez voir dans le Piſſenlit que nous prendrons ici pour exemple. Le calice dans toute cette famille eſt ordinairement découpé juſqu'à la baſe en pluſieurs pieces, afin qu'il puiſſe ſe fermer, ſe rouvrir & ſe renverſer, comme il arrive dans le progrès de la fructification, ſans y cauſer de déchirure. Le calice du Piſſenlit eſt formé de deux rangs de folioles inſérés l'un dans l'autre, & les folioles du rang extérieur qui ſoutient l'autre ſe recourbent & replient en-bas vers le pédicule, tandis que les folioles du rang intérieur reſtent droites pour entourer & contenir les demi-fleurons qui compoſent la fleur.

Une forme encore des plus communes aux calices de cette classe, est d'être *imbriqués*, c'est-à-dire, formés de plusieurs rangs de folioles en recouvrement, les unes sur les joints des autres, comme les tuiles d'un toit. L'Artichaut, le Bluet, la Jacée, la Scorsonere vous offrent des exemples de calices imbriqués.

Les fleurons & demi-fleurons enfermés dans le calice sont plantés fort dru sur son disque ou réceptacle en quinconce ou comme les cases d'un Damier. Quelquefois ils s'entretouchent à nud sans rien d'intermédiaire, quelquefois ils sont séparés par des cloisons de poils ou de petites écailles qui restent attachées au réceptacle quand les graines sont tombées. Vous voilà sur la voie d'observer les différences de calices & de réceptacles; parlons à présent de la structure des fleurons & demi-fleurons en commençant par les premiers.

Un fleuron est une fleur monopétale, réguliere pour l'ordinaire, dont la corolle se fend dans le haut en quatre ou cinq parties. Dans cette corolle sont attachés à son tube les filets des étamines au nom-

bre

bre de cinq : ces cinq filets se réunissent par le haut en un petit tube rond qui entoure le pistil, & ce tube n'est autre chose que les cinq anthères ou étamines réunies circulairement en un seul corps. Cette réunion des étamines forme aux yeux des Botanistes le caractere essentiel des fleurs composées, & n'appartient qu'à leurs fleurons exclusivement à toutes sortes de fleurs. Ainsi vous aurez beau trouver plusieurs fleurs portées sur un même disque, comme dans les Scabieuses & le Chardon-à-foulon ; si les anthères ne se réunissent pas en un tube autour du pistil, & si la corolle ne porte pas sur une seule graine nue, ces fleurs ne sont pas des fleurons & ne forment pas une fleur composée. Au contraire, quand vous trouveriez dans une fleur unique les anthères ainsi réunies en un seul corps, & la corolle supere posée sur une seule graine, cette fleur, quoique seule, seroit un vrai fleuron, & appartiendroit à la famille des composées, dont il vaut mieux tirer ainsi le caractere d'une structure précise, que d'une apparence trompeuse.

Le pistil porte un style plus long d'or-

dinaire que le fleuron au-dessus duquel on le voit s'élever à travers le tube formé par les anthères. Il se termine le plus souvent dans le haut par un stigmate fourchu dont on voit aisément les deux petites cornes. Par son pied le pistil ne porte pas immédiatement sur le réceptacle non plus que le fleuron, mais l'un & l'autre y tiennent par le germe qui leur sert de base, lequel croît & s'alonge à mesure que le fleuron se desseche, & devient enfin une graine longuette qui reste attachée au réceptacle, jusqu'à ce qu'elle soit mûre. Alors elle tombe si elle est nue, ou bien le vent l'emporte au loin si elle est couronnée d'une aigrette de plumes, & le réceptacle reste à découvert tout nud dans des genres, ou garni d'écailles ou de poils dans d'autres.

La structure des demi-fleurons est semblable à celle des fleurons; les étamines, le pistil, & la graine y sont arrangés à-peu-près de même : seulement dans les fleurs radiées il y a plusieurs genres où les demi-fleurons du contour sont sujets à avorter, soit parce qu'ils manquent d'étamines, soit parce que celles qu'ils

ont sont stériles, & n'ont pas la force de féconder le germe; alors la fleur ne graine que par les fleurons du milieu.

Dans toute la classe des composées, la graine est toujours *sessile*, c'est-à-dire, qu'elle porte immédiatement sur le réceptacle, sans aucun pédicule intermédiaire. Mais il y a des graines dont le sommet est couronné par une aigrette quelquefois sessile, & quelquefois attachée à la graine par un pédicule. Vous comprenez que l'usage de cette aigrette est d'éparpiller au loin les semences en donnant plus de prise à l'air pour les emporter & semer à distance.

A ces descriptions informes & tronquées, je dois ajouter que les calices ont pour l'ordinaire la propriété de s'ouvrir quand la fleur s'épanouit, de se refermer quand les fleurons se fement & tombent, afin de contenir la jeune graine, & l'empêcher de se répandre avant sa maturité, enfin de se rouvrir & de se renverser tout-à-fait pour offrir dans leur centre une aire plus large aux graines qui grossissent en mûrissant. Vous avez dû souvent voir le Pissenlit dans cet état,

quand les enfans le cueillent pour souffler dans ses aigrettes qui forment un globe autour du calice renversé.

Pour bien connoître cette classe, il faut en suivre les fleurs dès avant leur épanouissement jusqu'à la pleine maturité du fruit, & c'est dans cette succession qu'on voit des métamorphoses & un enchaînement de merveilles qui tiennent tout esprit sain qui les observe, dans une continuelle admiration. Une fleur commode pour ces observations est celle des Soleils qu'on rencontre fréquemment dans les vignes & dans les jardins. Le Soleil, comme vous voyez, est une radiée. La Reine-Marguerite, qui dans l'automne fait l'ornement des parterres, en est une aussi. Les Chardons (*) sont des fleuronnées; j'ai déjà dit que la Scorsonere & le Pissenlit sont des demi-fleuronnées. Toutes ces fleurs sont assez grosses pour pouvoir être disséquées & étudiées à l'œil nud sans le fatiguer beaucoup.

Je ne vous en dirai pas davantage au-

(*) Il faut prendre garde de n'y pas mêler le Chardon-à-foulon ou des Bonnetiers qui n'est pas un vrai Chardon.

jourd'hui ſur la famille ou claſſe des compoſées. Je tremble déjà d'avoir trop abuſé de votre patience par des détails que j'aurois rendus plus clairs, ſi j'avois ſu les rendre plus courts ; mais il m'eſt impoſſible de ſauver la difficulté qui naît de la petiteſſe des objets. Bonjour, chere Couſine.

LETTRE VII.

SUR LES ARBRES FRUITIERS.

J'ATTENDOIS de vos nouvelles, chere Couſine, ſans impatience, parce que M. T. que j'avois vu depuis la réception de votre précédente Lettre, m'avoit dit avoir laiſſé votre maman & toute votre famille en bonne ſanté. Je me réjouis d'en avoir la confirmation par vous-même, ainſi que des bonnes & fraîches nouvelles que vous me donnez de ma tante Gonceru. Son ſouvenir & ſa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis long-tems on ne fait plus gueres éprouver de ces ſortes de mouvemens. C'eſt par elle que

je tiens encore à quelque chose de bien précieux sur la terre, & tant que je la conserverai, je continuerai, quoiqu'on fasse, à aimer la vie. Voici le tems de profiter de vos bontés ordinaires pour elle & pour moi; il me semble que ma petite offrande prend un prix réel en passant par vos mains. Si votre cher époux vient bientôt à Paris comme vous me le faites espérer, je le prierai de vouloir bien se charger de mon tribut annuel; mais s'il tarde un peu, je vous prie de me marquer à qui je dois le remettre, afin qu'il n'y ait point de retard & que vous n'en fassiez pas l'avance comme l'année derniere, ce que je sais que vous faites avec plaisir, mais à quoi je ne dois pas consentir sans nécessité.

Voici, chere Cousine, les noms des plantes que vous m'avez envoyées en dernier lieu. J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je suis en doute, parce que vous n'avez pas eu soin d'y mettre des feuilles avec la fleur, & que le feuillage est souvent nécessaire pour déterminer l'espece à un aussi mince Botaniste que moi. En arrivant à Fourriere,

Vous trouverez la plupart des arbres fruitiers en fleurs, & je me souviens que vous aviez desiré quelques directions sur cet article. Je ne puis en ce moment vous tracer là-dessus que quelques mots très à la hâte, étant très-pressé, & afin que vous ne perdiez pas encore une saison pour cet examen.

Il ne faut pas, chere amie, donner à la Botanique une importance qu'elle n'a pas; c'est une étude de pure curiosité & qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant & sensible de l'observation de la nature, & des merveilles de l'Univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage; en cela il n'est point à blâmer; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, & que quand dans les œuvres de ses mains, il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Cette erreur a lieu sur-tout dans la société civile, elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire leur semblable, dont la nature a doué

tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à-peu-près dans le même cas par la greffe ; vous aurez beau planter des pepins de Poires & de Pommes des meilleures especes, il n'en naîtra jamais que des sauvageons. Ainsi pour connoître la Poire & la Pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse & si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, & les arbres en sont infiniment plus grands & plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me meneroit trop loin : revenons à nos potagers.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caracteres botaniques qui les distinguent, & c'est par l'étude attentive de ces caracteres, aussi-bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y a, par exemple, qu'une seule espece de Poire sous mille noms divers, par lesquels la forme & la saveur de leurs fruits les a fait distinguer en autant de prétendues especes, qui ne sont au fond que

des variétés. Bien plus, la Poire & la Pomme ne ſont que deux eſpeces du même genre, & leur unique différence bien caractériſtique, eſt que le pédicule de la Pomme entre dans un enfoncement du fruit, & celui de la Poire tient à un prolongement du fruit un peu alongé. De même toutes les ſortes de Ceriſes, Guignes, Griottes, Bigarreaux, ne ſont que des variétés d'une même eſpece; toutes les Prunes ne ſont qu'une eſpece de Prunes; le genre de la Prune contient trois eſpeces principales, ſavoir la Prune proprement dite, la Ceriſe, & l'Abricot qui n'eſt auſſi qu'une eſpece de Prune. Ainſi quand le ſavant Linnæus, diviſant le genre dans ſes eſpeces, a dénommé la *Prune* Prune, la Prune Ceriſe, & la Prune Abricot, les ignorans ſe ſont moqués de lui; mais les obſervateurs ont admiré la juſteſſe de ſes réductions, &c. Il faut courir, je me hâte.

Les arbres fruitiers entrent preſque tous dans une famille nombreuſe, dont le caractere eſt facile à ſaiſir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle ſont atta-

chées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux; toutes leurs fleurs sont polypétales & à cinq communément. Voici les principaux caracteres génériques.

Le genre de la Poire, qui comprend aussi la Pomme & le Coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice, une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infere, c'est-à-dire au-dessous de la corolle, cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, &c.

Le genre de la Prune, qui comprend l'Abricot, la Cerise, & le Laurier-cerise. Calice, corolle & anthères à-peu-près comme la Poire. Mais le germe est supere, c'est-à-dire, dans la corolle, & il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu contenant un noyau, &c.

Le genre de l'Amande, qui comprend aussi la Pêche. Presque comme la Prune, si ce n'est que le germe est velu, & que le fruit, mou dans la Pêche, sec dans l'Amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, &c.

Tout ceci n'eſt que bien groſſierement ébauché, mais c'en eſt aſſez pour vous amuſer cette année. Bonjour, chere Couſine.

LETTRE VIII.

Du 11 *Avril* 1773.

SUR LES HERBIERS.

GRACE au ciel, chere Couſine, vous voilà rétablie. Mais ce n'eſt pas ſans que votre ſilence & celui de M. G. que j'avois inſtamment prié de m'écrire un mot à ſon arrivée, ne m'ait cauſé bien des alarmes. Dans des inquiétudes de cette eſpece rien n'eſt plus cruel que le ſilence, parce qu'il fait tout porter au pis. Mais tout cela eſt déjà oublié & je ne ſens plus que le plaiſir de votre rétabliſſement. Le retour de la belle ſaiſon, la vie moins ſédentaire de Fourriere, & le plaiſir de remplir avec ſuccès la plus douce, ainſi que la plus reſpectable des fonctions, acheveront bientôt de l'affermir, & vous en

ſentirez moins triſtement l'abſence paſſagere de votre mari, au milieu des chers gages de ſon attachement & des ſoins continuels qu'ils vous demandent.

La terre commence à verdir, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir; il y en a déjà de paſſées ; un moment de retard pour la Botanique, nous reculeroit d'une année entiere : ainſi j'y paſſe ſans autre préambule.

Je crains que nous ne l'ayons traitée juſqu'ici d'une maniere trop abſtraite, en n'appliquant point nos idées ſur des objets déterminés : c'eſt le défaut dans lequel je ſuis tombé, principalement à l'égard des ombelliferes. Si j'avois commencé par vous en mettre une ſous les yeux, je vous aurois épargné une application très-fatigante ſur un objet imaginaire, & à moi des deſcriptions difficiles, auxquelles un ſimple coup-d'œil auroit ſuppléé. Malheureuſement, à la diſtance où la loi de la néceſſité me tient de vous, je ne ſuis pas à portée de vous montrer du doigt les objets; mais ſi chacun de notre côté nous en pouvons avoir ſous les yeux de ſemblables, nous nous entendrons très-

bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. Toute la difficulté eſt qu'il faut que l'indication vienne de vous ; car vous envoyer d'ici des plantes ſeches, ſeroit ne rien faire. Pour bien reconnoître une plante, il faut commencer par la voir ſur pied. Les Herbiers ſervent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues ; mais ils font mal connoître celles qu'on n'a pas vues auparavant. C'eſt donc à vous de m'envoyer des plantes que vous voudrez connoître & que vous aurez cueillies ſur pied ; & c'eſt à moi de vous les nommer, de les claſſer, de les décrire ; juſqu'à ce que par des idées comparatives, devenues familieres à vos yeux & à votre eſprit, vous parveniez à claſſer, ranger & nommer vous-même celles que vous verrez pour la premiere fois ; ſcience qui ſeule diſtingue le vrai Botaniſte de l'Herboriſte ou Nomenclateur. Il s'agit donc ici d'apprendre à préparer, deſſécher & conſerver les plantes ou échantillons de plantes, de maniere à les rendre faciles à reconnoître & à déterminer. C'eſt, en un mot, un Herbier que je vous propoſe de commencer. Voici une grande

occupation qui de loin se prépare pour notre petite Amatrice : car quant-à-présent & pour quelque tems encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée à la foiblesse des siens.

Il y a d'abord une provision à faire ; savoir, cinq ou six mains de papier gris, & à-peu-près autant de papier blanc, de même grandeur, assez fort & bien collé, sans quoi les plantes se pourriroient dans le papier gris, ou du moins les fleurs y perdroient leur couleur, ce qui est une des parties qui les rendent reconnoissables, & par lesquelles un Herbier est agréable à voir. Il seroit encore à desirer que vous eussiez une presse de la grandeur de votre papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de maniere qu'en plaçant vos feuilles entre deux, vous les y puissiez tenir pressées par les pierres ou autres corps pesans dont vous chargerez la planche supérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut observer pour préparer vos plantes de maniere à les conserver & les reconnoître.

Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, &

où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paroître. C'eſt dans ce point où toutes les parties de la fructification ſont ſenſibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la deſſécher dans cet état.

Les petites plantes ſe prennent toutes entieres avec leurs racines qu'on a ſoin de bien nettoyer avec une broſſe, afin qu'il n'y reſte point de terre. Si la terre eſt mouillée on la laiſſe ſécher pour la broſſer, ou bien on lave la racine; mais il faut avoir alors la plus grande attention de la bien eſſuyer, & deſſécher avant de la mettre entre les papiers, ſans quoi elle s'y pourriroit infailliblement & communiqueroit ſa pourriture aux autres plantes voiſines. Il ne faut cependant s'obſtiner à conſerver les racines qu'autant qu'elles ont quelques ſingularités remarquables; car dans le plus grand nombre, les racines ramifiées & fibreuſes ont des formes ſi ſemblables que ce n'eſt pas la peine de les conſerver. La nature qui a tant fait pour l'élégance & l'ornement dans la figure & la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a deſtiné les racines uniquement

aux fonctions utiles, puisqu'étant cachées dans la terre, leur donner une structure agréable, eût été cacher la lumiere sous le boisseau.

Les arbres & toutes les grandes plantes ne se prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon soit si bien choisi, qu'il contienne toutes les parties constitutives du genre & de l'espece, afin qu'il puisse suffire pour reconnoître & déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne suffit pas que toutes les parties de la fructification y soient sensibles, ce qui ne serviroit qu'à distinguer le genre, il faut qu'on y voye bien le caractere de la foliation & de la ramification; c'est-à-dire, la naissance & la forme des feuilles & des branches, & même autant qu'il se peut, quelque portion de la tige; car, comme vous verrez dans la suite, tout cela sert à distinguer les especes différentes des mêmes genres qui sont parfaitement semblables par la fleur & le fruit. Si les branches sont trop épaisses, on les amincit avec un couteau ou canif, en diminuant adroitement par-dessous de leur épaisseur, autant que cela se peut, sans couper & mutiler

mutiler les feuilles. Il y a des Botanistes qui ont la patience de fendre l'écorce de la branche & d'en tirer adroitement le bois, de façon que l'écorce rejointe paroît vous montrer encore la branche entiere, quoique le bois n'y soit plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers des épaisseurs & bosses trop considérables, qui gâtent, défigurent l'Herbier, & font prendre une mauvaise forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs & les feuilles ne viennent pas en même tems, ou naissent trop loin les unes des autres, on prend une petite branche à fleurs & une petite branche à feuilles; & les plaçant ensemble dans le même papier, on offre ainsi à l'œil les diverses parties de la même plante, suffisantes pour la faire reconnoître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, & dont la fleur n'est pas encore venue ou est déjà passée, il les faut laisser, & attendre, pour les reconnoître, qu'elles montrent leur visage. Une plante n'est pas plus surement reconnoissable à son feuillage, qu'un homme à son habit.

Tel est le choix qu'il faut mettre dans

ce qu'on cueille : il en faut mettre aussi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la rosée, ou le soir à l'humidité, ou le jour durant la pluie, ne se conservent point. Il faut absolument choisir un tems sec, & même dans ce tems-là, le moment le plus sec & le plus chaud de la journée, qui est en été entre onze heures du matin & cinq ou six heures du soir. Encore alors, si l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laisser ; car infailliblement elles ne se conserveront pas.

Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au sec, pour les placer & arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris, sur lesquelles vous placez une feuille de papier blanc, & sur cette feuille, vous arrangez votre plante, prenant grand soin que toutes ses parties, sur-tout les feuilles & les fleurs soient bien ouvertes & bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie, mais sans l'être trop, se prête mieux pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui

donne sur le papier avec le pouce & les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté, pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai des plombs, de gros sous, des liards, avec lesquels j'assujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres de façon que quand j'ai fini, ma plante se trouve presque toute couverte de ces pieces, qui la tiennent en état. Après cela on pose une seconde feuille blanche sur la premiere, & on la presse avec la main, afin de tenir la plante assujettie dans la situation qu'on lui a donnée, avançant ainsi la main gauche qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs & les gros sous qui sont entre les papiers; on met ensuite deux autres feuilles de papier gris sur la seconde feuille blanche, sans cesser un seul moment de tenir la plante assujettie, de peur qu'elle ne perde la situation qu'on lui a donnée; sur ce papier gris on met une autre feuille blanche; sur cette feuille une plante qu'on arrange & recouvre comme ci-devant, jusqu'à ce qu'on ait placé toute la moisson qu'on a apportée,

& qui ne doit pas être nombreuſe pour chaque fois; tant pour éviter la longueur du travail, que de peur que durant la deſſiccation des plantes, le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre; ce qui gâteroit infailliblement vos plantes, ſi vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions; & c'eſt même ce qu'il faut faire de tems en tems, juſqu'à ce qu'elles aient bien pris leur pli, & qu'elles ſoient toutes aſſez ſeches.

Votre pile de plantes & de papiers ainſi arrangée, doit être miſe en preſſe, ſans quoi les plantes ſe gripperoient; il y en a qui veulent être plus preſſées, d'autres moins; l'expérience vous apprendra cela, ainſi qu'à les changer de papier à propos, & auſſi ſouvent qu'il faut, ſans vous donner un travail inutile. Enfin quand vos plantes ſeront bien ſeches, vous les mettrez bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes ſur les autres, ſans avoir beſoin de papiers intermédiaires, & vous aurez ainſi un Herbier commencé, qui s'augmentera ſans ceſſe avec vos connoiſſances, & contien-

dra enfin l'hiſtoire de toute la végétation du pays : au reſte, il faut toujours tenir un Herbier bien ſerré, & un peu en preſſe; ſans quoi les plantes, quelque ſeches qu'elles fuſſent, attireroient l'humidité de l'air, & ſe gripperoient encore.

Voici maintenant l'uſage de tout ce travail pour parvenir à la connoiſſance particuliere des plantes, & à nous bien entendre lorſque nous en parlons.

Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante; l'un plus grand pour le garder, l'autre plus petit pour me l'envoyer. Vous les numéroterez avec ſoin, de façon que le grand & le petit échantillons de chaque eſpece aient toujours le même numéro. Quand vous aurez une douzaine ou deux d'eſpeces ainſi deſſéchées, vous me les enverrez dans un petit cahier par quelque occaſion. Je vous enverrai le nom & la deſcription des mêmes plantes; par le moyen des numéros, vous les reconnoîtrez dans votre Herbier, & de-là ſur la terre, où je ſuppoſe que vous aurez commencé de les bien examiner. Voilà un moyen ſûr de faire des progrès auſſi ſûrs & auſſi

rapides qu'il est possible loin de votre guide.

N. B. J'ai oublié de vous dire que les mêmes papiers peuvent servir plusieurs fois, pourvu qu'on ait soin de les bien aérer & dessécher auparavant. Je dois ajouter aussi que l'Herbier doit être tenu dans le lieu le plus sec de la maison, & plutôt au premier qu'au rez-de-chaussée.



DEUX LETTRES

*A M. DE M***.*

PREMIERE LETTRE.

Sur le format des Herbiers & sur la Synonymie.

SI j'ai tardé si long-tems, Monsieur, à répondre en détail à la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 3 Janvier, ç'a été d'abord dans l'idée du voyage dont vous m'aviez prévenu, & auquel je n'ai appris que dans la suite que vous aviez renoncé; & ensuite par mon travail journalier qui m'est venu tout-d'un-coup en si grande abondance, que pour ne rebuter personne, j'ai été forcé de m'y livrer tout entier, ce qui a fait à la Botanique une diversion de plusieurs mois. Mais enfin voilà la saison revenue, & je me prépare à recommencer mes courses champêtres, devenues par une lon-

gue habitude, néceſſaires à mon humeur & à ma ſanté.

En parcourant ce qui me reſtoit en plantes ſeches, je n'ai gueres trouvé, hors de mon Herbier, auquel je ne veux pas toucher, que quelques doubles de ce que vous avez déjà reçu, & cela ne valant pas la peine d'être raſſemblé pour un premier envoi, je trouverois convenable de me faire durant cet été de bonnes fournitures, de les préparer, coller & ranger durant l'hiver, après quoi je pourrai continuer de même d'année en année, juſqu'à ce que j'euſſe épuiſé tout ce que je pourrois fournir. Si cet arrangement vous convient, Monſieur, je m'y conformerai avec exactitude, & dès-à-préſent je commencerai mes collections. Je deſirerois ſeulement ſavoir quelle forme vous préférez. Mon idée ſeroit de faire le fond de chaque Herbier ſur du papier à lettre, tel que celui-ci; c'eſt ainſi que j'en ai commencé un pour mon uſage, & je ſens chaque jour mieux que la commodité de ce format compenſe amplement l'avantage qu'ont de plus les grands Herbiers. Le papier ſur lequel ſont

les plantes que je vous ai envoyées vaudroit encore mieux, mais je ne puis retrouver du même, & l'impôt ſur les papiers a tellement dénaturé leur fabrication, que je n'en puis plus trouver, pour noter, qui ne perce pas. J'ai le projet auſſi d'une forme de petits Herbiers à mettre dans la poche pour les plantes en miniature, qui ne ſont pas les moins curieuſes, & je n'y ferois entrer néanmoins que des plantes qui pourroient y tenir entieres, racines & tout; entre autres, la plupart des Mouſſes, les Glaux, Peplis, Montia, Sagina, Paſſe-pierre, &c. Il me ſemble que ces Herbiers mignons pourroient devenir charmans & précieux en même tems. Enfin il y a des plantes d'une certaine grandeur qui ne peuvent conſerver leur port dans un petit eſpace, & des échantillons ſi parfaits que ce ſeroit dommage de les mutiler. Je deſtine à ces belles plantes du papier grand & fort, & j'en ai déjà quelques-unes qui font un fort bel effet dans cette forme.

Il y a long-tems que j'éprouve les difficultés de la nomenclature, & j'ai ſouvent été tenté d'abandonner tout-à-fait

cette partie. Mais il faudroit en même tems renoncer aux livres & à profiter des obſervations d'autrui, & il me ſemble qu'un des plus grands charmes de la Botanique eſt, après celui de voir par ſoi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres ; donner ſur le témoignage de mes propres yeux mon aſſentiment aux obſervations fines & juſtes d'un auteur, me paroît une véritable jouiſſance; au lieu que quand je ne trouve pas ce qu'il dit, je ſuis toujours en inquiétude ſi ce n'eſt point moi qui vois mal. D'ailleurs ne pouvant voir par moi-même que ſi peu de choſe, il faut bien ſur le reſte me fier à ce que d'autres ont vu, & leurs différentes nomenclatures me forcent pour cela de percer de mon mieux le cahos de la ſynonymie. Il a fallu, pour ne pas m'y perdre, tout rapporter à une nomenclature particuliere, & j'ai choiſi celle de Linnæus, tant par la préférence que j'ai donnée à ſon ſyſtême, que parce que ſes noms compoſés ſeulement de deux mots, me délivrent des longues phraſes des autres. Pour y rapporter ſans peine celles de Tourne-

fort, il me faut très-souvent recourir à l'auteur commun que tous deux citent assez constamment, savoir Gaspard Bauhin. C'est dans son Pinax que je cherche leur concordance. Car Linnæus me paroît faire une chose convenable & juste, quand Tournefort n'a fait que prendre la phrase de Bauhin, de citer l'auteur original & non pas celui qui l'a transcrit, comme on fait très-injustement en France. De sorte que, quoique presque toute la nomenclature de Tournefort soit tirée mot à mot du Pinax, on croiroit, à lire les Botanistes François, qu'il n'a jamais existé ni Bauhin ni Pinax au monde, & pour comble ils font encore un crime à Linnæus de n'avoir pas imité leur partialité. A l'égard des plantes dont Tournefort n'a pas tiré les noms du Pinax, on en trouve aisément la concordance dans les auteurs François Linnæistes, tels que Sauvage, Gouan, Gérard, Guettard, & d'Alibard qui l'a presque toujours suivi.

J'ai fait cet hiver une seule herborisation dans le bois de Boulogne, & j'en ai rapporté quelques Mousses. Mais il

ne faut pas s'attendre qu'on puisse compléter tous les genres, même par une espece unique. Il y en a de bien difficiles à mettre dans un Herbier, & il y en a de si rares qu'ils n'ont jamais passé & vraisemblablement ne passeront jamais sous mes yeux. Je crois que dans cette famille & celle des Algues, il faut se tenir aux genres dont on rencontre assez souvent des especes, pour avoir le plaisir de s'y reconnoître, & négliger ceux dont la vue ne nous reprochera jamais notre ignorance, ou dont la figure extraordinaire nous fera faire effort pour la vaincre. J'ai la vue fort courte, mes yeux deviennent mauvais, & je ne puis plus espérer de recueillir que ce qui se présentera fortuitement dans les lieux à-peu-près où je saurai qu'est ce que je cherche. A l'égard de la maniere de chercher, j'ai suivi M. de Jussieu dans sa derniere herborisation, & je la trouvai si tumultueuse, & si peu utile pour moi, que quand il en auroit encore fait, j'aurois renoncé à l'y suivre. J'ai accompagné son neveu l'année derniere, moi vingtieme, à Montmorenci, & j'en ai rapporté quel-

ques jolies plantes, entr'autres la Lysimachia Tenella, que je crois vous avoir envoyée. Mais j'ai trouvé dans cette herborisation que les indications de Tournefort & de Vaillant sont très-fautives, ou que depuis eux, bien des plantes ont changé de sol. J'ai cherché entr'autres, & j'ai engagé tout le monde à chercher avec soin, le Plantago Monanthos à la queue de l'Etang de Montmorenci, & dans tous les endroits où Tournefort & Vaillant l'indiquent, & nous n'en avons pu trouver un seul pied; en revanche j'ai trouvé plusieurs plantes de remarque & même tout près de Paris, dans des lieux où elles ne sont point indiquées. En général j'ai toujours été malheureux en cherchant d'après les autres. Je trouve encore mieux mon compte à chercher de mon chef.

J'oubliois, Monsieur, de vous parler de vos livres. Je n'ai fait encore qu'y jetter les yeux, & comme ils ne sont pas de taille à porter dans la poche, & que je ne lis gueres l'été dans la chambre, je tarderai peut-être jusqu'à la fin de l'hiver prochain à vous rendre ceux

dont vous n'aurez pas à faire avant ce tems-là. J'ai commencé de lire *l'Anthologie de Pontevera*; & j'y trouve, contre le systême sexuel, des objections qui me paroissent bien fortes, & dont je ne sais pas comment Linnæus s'est tiré. Je suis souvent tenté d'écrire dans cet auteur & dans les autres les noms de Linnæus à côté des leurs pour me reconnoître. J'ai déjà même cédé à cette tentation pour quelques-unes, n'imaginant à cela rien que d'avantageux pour l'exemplaire. Je sens pourtant que c'est une liberté que je n'aurois pas dû prendre sans votre agrément, & je l'attendrai pour continuer.

Je vous dois des remercîmens, Monsieur, pour l'emplacement que vous avez la bonté de m'offrir pour la dessiccation des plantes : mais quoique ce soit un avantage dont je sens bien la privation, la nécessité de les visiter souvent, & l'éloignement des lieux qui me feroit consumer beaucoup de tems en courses, m'empêchent de me prévaloir de cette offre.

La fantaisie m'a pris de faire une collection de fruits, & de graines de toute

efpece, qui devroient avec un Herbier faire la troifieme partie d'un cabinet d'Hiftoire naturelle. Quoique j'aye encore acquis très-peu de chofe, & que je ne puiffe efpérer de rien acquérir que très-lentement & par hazard, je fens déjà pour cet objet le défaut de place, mais le plaifir de parcourir & vifiter inceffamment ma petite collection peut feul me payer la peine de la faire, & fi je la tenois loin de mes yeux, je cefferois d'en jouir. Si par hazard vos gardes & jardiniers trouvoient quelquefois fous leurs pas des Faînes de Hêtres, des fruits d'Aunes, d'Erables, de Bouleau, & généralement de tous les fruits fecs des arbres des forêts ou d'autres, qu'ils en ramaffaffent en paffant quelques-uns dans leurs poches, & que vous vouluffiez bien m'en faire parvenir quelques échantillons par occafion, j'aurois un double plaifir d'en orner ma collection naiffante.

Excepté l'hiftoire des Mouffes par Dillenius, j'ai à moi les autres livres de Botanique dont vous m'envoyez la note. Mais quand je n'en aurois aucun, je me garderois affurément de confentir à vous

priver, pour mon agrément, du moindre des amusemens qui sont à votre portée. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mon respect.



SECONDE LETTRE.

SUR LES MOUSSES.

A Paris le 19 *Décembre* 1771.

VOICI, Monsieur, quelques échantillons de Mousses que j'ai rassemblées à la hâte, pour vous mettre à portée au moins de distinguer les principaux genres avant que la saison de les observer soit passée. C'est une étude à laquelle j'employai délicieusement l'hiver que j'ai passé à Wootton, où je me trouvois environné de montagnes, de bois & de rochers tapissés de Capillaires & de Mousses des plus curieuses. Mais depuis lors j'ai si bien perdu cette famille de vue, que ma mémoire éteinte ne me fournit presque plus rien de ce que j'avois acquis en ce genre, & n'ayant point l'ouvrage de

de Dillenius, guide indispensable dans ces recherches, je ne suis parvenu qu'avec beaucoup d'effort & souvent avec doute à déterminer les especes que je vous envoie. Plus je m'opiniâtre à vaincre les difficultés par moi-même & sans le secours de personne, plus je me confirme dans l'opinion que la Botanique, telle qu'on la cultive, est une science qui ne s'acquiert que par tradition; on montre la plante, on la nomme; sa figure & son nom se gravent ensemble dans la mémoire. Il y a peu de peine à retenir ainsi la nomenclature d'un grand nombre de plantes, mais quand on se croit pour cela Botaniste, on se trompe, on n'est qu'Herboriste, & quand il s'agit de déterminer par soi-même & sans guide les plantes qu'on n'a jamais vues, c'est alors qu'on se trouve arrêté tout court, & qu'on est au bout de sa doctrine. Je suis resté plus ignorant encore en prenant la route contraire. Toujours seul & sans autre maître que la nature, j'ai mis des efforts incroyables à de très-foibles progrès. Je suis parvenu à pouvoir en bien travaillant, déterminer à-peu-près les genres; mais

pour les eſpeces, dont les différences ſont ſouvent très-peu marquées par la nature, & plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en diſtinguer avec certitude qu'un très-petit nombre, ſur-tout dans la famille des Mouſſes, & ſur-tout dans les genres difficiles, tels que les Hypnum, les Jungermannia, les Lichens. Je crois pourtant être ſûr de celles que je vous envoie, à une ou deux près que j'ai déſignées par un point interrogant, afin que vous puiſſiez vérifier dans Vaillant & dans Dillenius, ſi je me ſuis trompé ou non. Quoi qu'il en ſoit, je crois qu'il faut commencer à connoître empyriquement un certain nombre d'eſpeces pour parvenir à déterminer les autres, & je crois que celles que je vous envoie peuvent ſuffire, en les étudiant bien, à vous familiariſer avec la famille, & à en diſtinguer au moins les genres au premier coup-d'œil par le *facies* propre à chacun d'eux. Mais il y a une autre difficulté; c'eſt que les Mouſſes ainſi diſpoſées par brins n'ont point ſur le papier le même coup-d'œil qu'elles ont ſur la terre raſſemblées par touffes ou gazons ſerrés. Ainſi l'on

herborise inutilement dans un Herbier & sur-tout dans un Moussier, si l'on n'a commencé par herboriser sur la terre. Ces sortes de recueils doivent servir seulement de mémoratifs, mais non pas d'instruction premiere. Je doute cependant, Monsieur, que vous trouviez aisément le tems & la patience de vous appesantir à l'examen de chaque touffe d'herbe ou de Mousse que vous trouverez en votre chemin. Mais voici le moyen qu'il me semble que vous pourriez prendre pour analyser avec succès toutes les productions végétales de vos environs, sans vous ennuyer à des détails minutieux, insupportables pour les esprits accoutumés à généraliser les idées, & à regarder toujours les objets en grand. Il faudroit inspirer à quelqu'un de vos laquais, garde ou garçon jardinier, un peu de goût pour l'étude des plantes, & le mener à votre suite dans vos promenades, lui faire cueillir les plantes que vous ne connoîtriez pas, particuliérement les Mousses & les graminées, deux familles difficiles & nombreuses. Il faudroit qu'il tâchât de les prendre dans l'état de floraison où leurs

caracteres déterminans sont les plus marqués. En prenant deux exemplaires de chacun, il en mettroit un à part pour me l'envoyer, sous le même numéro que le semblable qui vous resteroit, & sur lequel vous feriez mettre ensuite le nom de la plante, quand je vous l'aurois envoyée. Vous vous éviteriez ainsi le travail de cette détermination, & ce travail ne seroit qu'un plaisir pour moi qui en ai l'habitude, & qui m'y livre avec passion. Il me semble, Monsieur, que de cette maniere vous auriez fait en peu de tems le relevé des productions végétales de vos terres & des environs, & que vous livrant sans fatigue au plaisir d'observer, vous pourriez encore, au moyen d'une nomenclature assurée, avoir celui de comparer vos observations avec celles des auteurs. Je ne me fais pourtant pas fort de tout déterminer. Mais la longue habitude de fureter des campagnes m'a rendu familieres la plupart des plantes indigenes. Il n'y a que les jardins & productions exotiques où je me trouve en pays perdu. Enfin ce que je n'aurai pu déterminer sera pour vous, Monsieur,

un objet de recherche & de curiosité qui rendra vos amusemens plus piquans. Si cet arrangement vous plaît, je suis à vos ordres, & vous pouvez être sûr de me procurer un amusement très-intéressant pour moi.

J'attends la note que vous m'avez promise, pour travailler à la remplir autant qu'il dépendra de moi. L'occupation de travailler à des Herbiers remplira très-agréablement mes beaux jours d'été. Cependant je ne prévois pas d'être jamais bien riche en plantes étrangeres, &, selon moi, le plus grand agrément de la Botanique est de pouvoir étudier & connoître la nature autour de soi plutôt qu'aux Indes. J'ai été pourtant assez heureux pour pouvoir insérer dans le petit recueil que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, quelques plantes curieuses, & entr'autres le vrai papier, qui jusqu'ici n'étoit point connu en France, pas même de M. de Jussieu. Il est vrai que je n'ai pu vous envoyer qu'un brin bien misérable, mais c'en est assez pour distinguer ce rare & précieux souchet. Voilà bien du bavardage, mais la Botanique m'entraîne, & j'ai le plaisir d'en

parler avec vous : accordez-moi, Monſieur, un peu d'indulgence.

Je ne vous envoie que de vieilles Mouſſes ; j'en ai vainement cherché de nouvelles dans la campagne. Il n'y en aura gueres qu'au mois de Février, parce que l'automne a été trop ſec. Encore faudra-t-il les chercher au loin. On n'en trouve gueres autour de Paris que les mêmes répétées.

Fin du dernier Volume des Mélanges.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

FIN.

